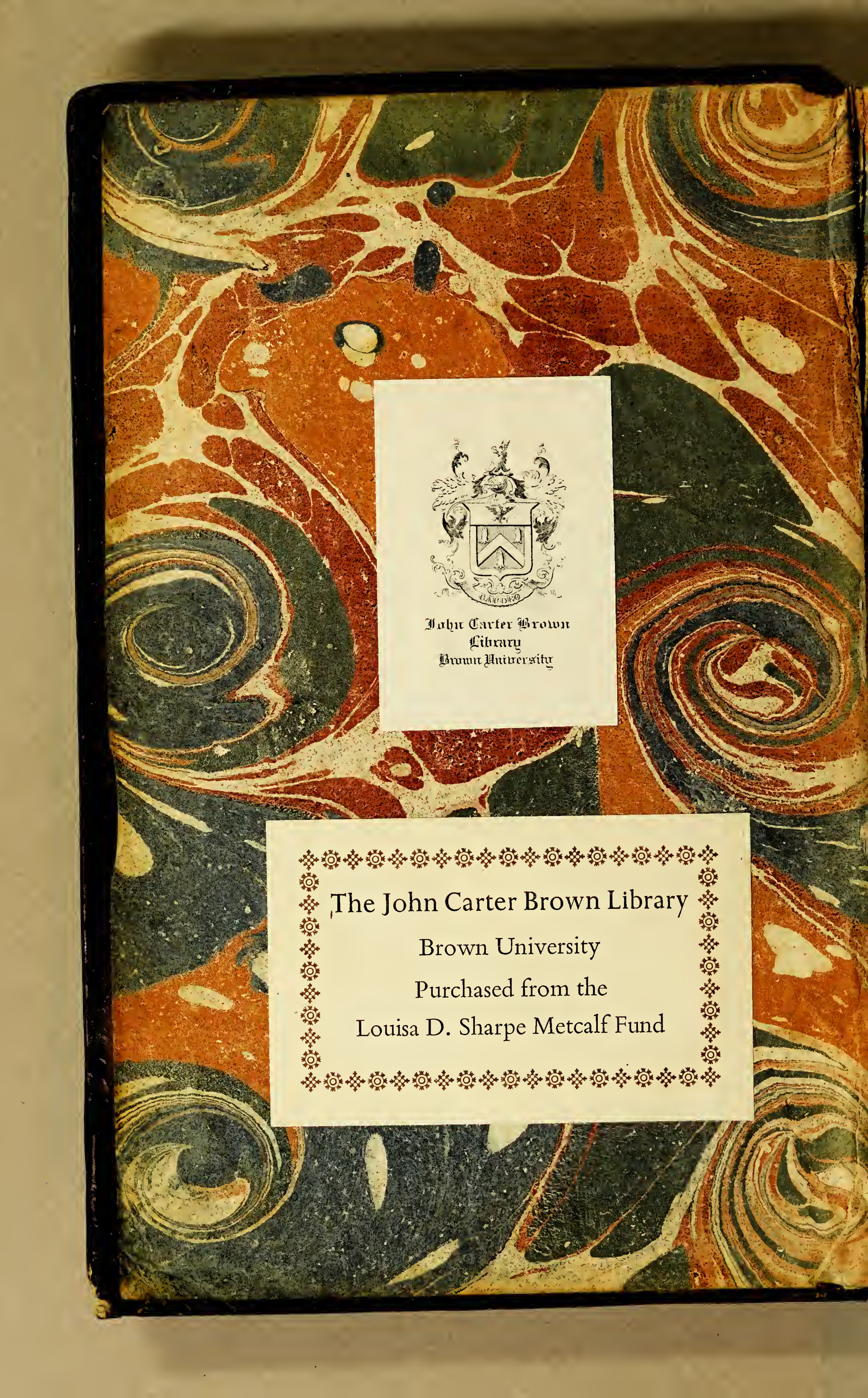
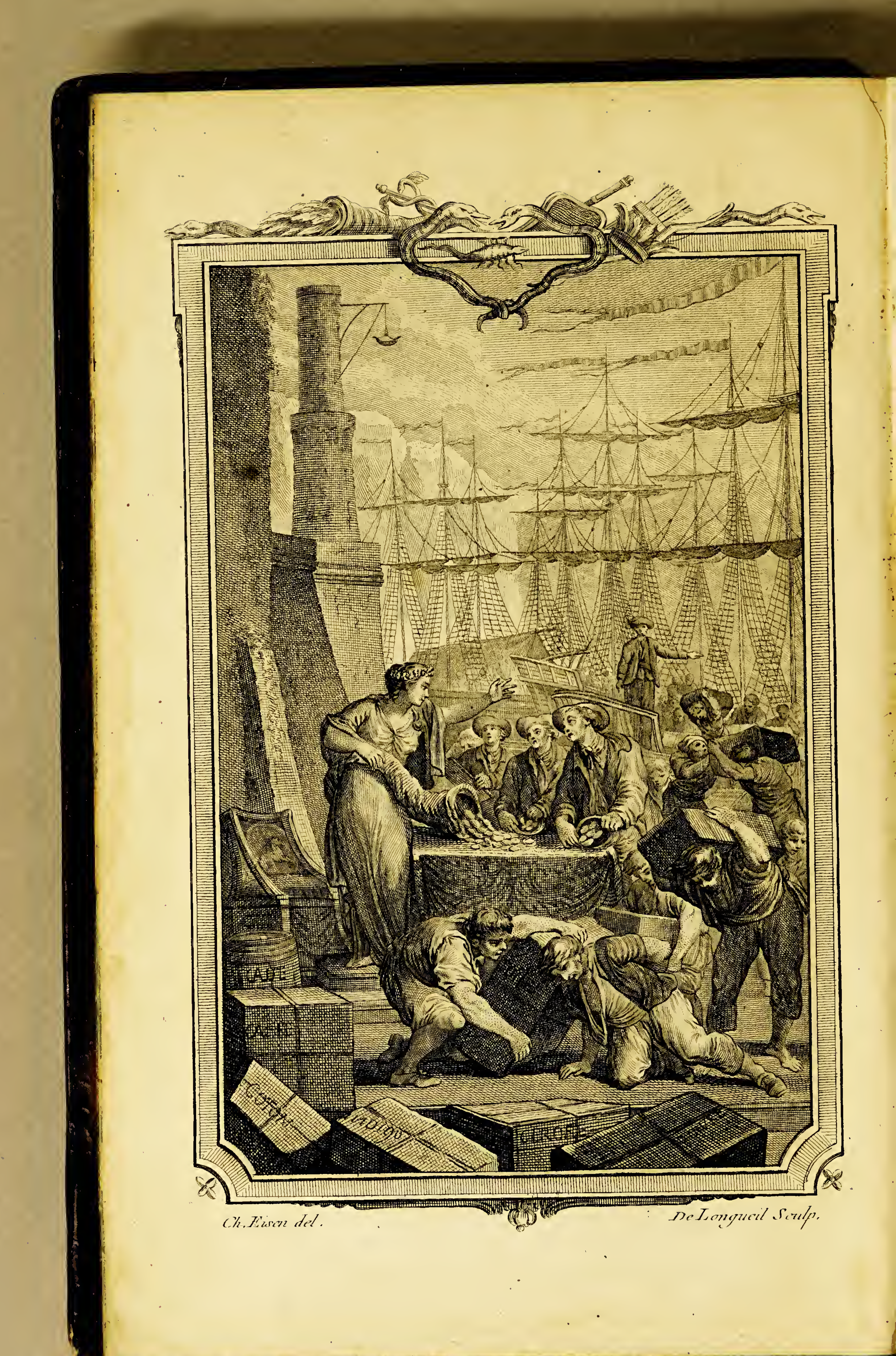



John Carter Brown
Library
Brown University





Ch. Eisen del. *De Longueil Sculp.*

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXIV.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE


CARTE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
et
POLITIQUE
des Etablissemens
et du Commerce
DES EUROPEENS
dans les deux INDES
par Mr. Bonne Mtre de Mathématiques
EUROPE
TURQUIE
RUSSIE
SIBERIE
TARTARIE INDÉPENDANTE
TARTARIE CHINOISE
MONGALES
PERSE
ARABIE
MOGOL
GRAND THIBET
CHINE
CORÉE
ISLES DU JAPON
ISLES PHILIPPINES
BORNEO
NOUVELLE GUINÉE
NOUVELLE HOLLANDE
ISLES MOLUQUES
I. DE LA SONDE
JAVA
SUMATRA
ETHIOPIE
NUBIE
ABISSINIE
AFRIQUE
BARBARIE
EGYPTE
MONOMOTAPA
MADAGASCAR
HOTENTOTS
C. de B. Esperance
MER NOIRE
MER CASPIENNE
MÉDITERRANÉE
MER ROUGE
G. PERSIQUE
GOLFE DE BENGALE
OCÉAN INDIEN
MER DU SUD
LIGNE ÉQUINOCTIALE
Tropique du Cancer
Tropique du Capricorne
CANAL DE MOSAMBIQUE
Echelle
Lieues Marines de 20 au Degré
Lieues Communes de 25 au Degré
Milles de 60 au Degré
SUPPLÉMENT pour la Partie Inférieure DE L'INDE en deçà du Gange
CANARA
CARNATE
MAISSUR
MALABAR
COROMANDEL
I. DE CEYLAN



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établissemens, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

I. Anciennes révolutions du commerce de France.

Les anciens Gaulois, presque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient entr'eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des peuples sauvages, dont les besoins sont toujours très-bornés. Leurs liaisons au-dehors étoient encore plus resserrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la Grande-Bretagne de la poterie,

qu'ils échangeoient contre des chiens, des esclaves, de l'étain, & des fourrures. Ceux de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans la Gaule même, passoient à Marseille, où ils étoient payés avec des vins, des étoffes, des épiceries, que les négocians de l'Italie ou de la Grece y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans César que les habitans de la Belgique avoient proscrit chez eux les productions étrangeres, comme capables de corrompre les mœurs : ils pensoient que leur sol étoit assez fertile, pour suffire à tous leurs besoins. La police des Celtes & des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandises que leur offroit la Méditerranée, & dont la passion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples se livrerent à un travail dont ils ne s'étoient pas avisés jusqu'alors : ils ramasserent avec soin les paillettes d'or que plusieurs de leurs rivieres charioient avec leurs sables.

Quoique les Romains n'aimassent ni n'estimassent le commerce, il devint nécessairement plus considérable dans la Gaule, après qu'ils l'eurent soumise, & en quelque sorte policée. On vit se former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'autres lieux

encore. Il fut construit de toutes parts de grandes & magnifiques voies, dont les débris nous causent encore de l'étonnement. Toutes les rivieres navigables eurent des compagnies de marchands, auxquelles on avoit accordé de grands priviléges, & qui sous le nom général de *Nautes*, étoient les agens, les ressorts d'un mouvement continuel.

Les invasions des Francs & des autres barbares, arrêterent cette activité naissante. Elle ne reprit pas même son cours, lorsque ces brigands se furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité succéda une aveugle passion des richesses. Pour la satisfaire, on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville, devoit payer un droit pour son entrée, un droit pour le salut, un droit pour le pont, un droit pour approcher du bord, un droit d'ancrage, un droit pour la liberté de décharger, un droit pour le lieu où il devoit placer ses marchandises. Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout, les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent poussés au point, que quelquefois le prix des effets conduits au marché, n'étoit pas suffisant pour payer les frais préliminaires à la vente.

Un découragement univerſel devenoit la ſuite néceſſaire de pareils déſordres.

Bientôt il n'y eut plus d'induſtrie, de manufactures que dans le cloître. Les moines n'étoient pas alors des hommes corrompus par l'oiſiveté, par l'intrigue & par la débauche. Des ſoins utiles rempliſſoient tous les inſtans d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles, les plus robuſtes d'entr'eux, partageoient avec leurs ſerfs les travaux de l'agriculture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des atteliers les arts fugitifs & abandonnés. Les uns & les autres ſervoient, dans le ſilence & la retraite, une patrie, dont leurs ſucceſſeurs n'ont jamais ceſſé de dévorer la ſubſtance, & de troubler la tranquillité.

Dagobert réveilla un peu les eſprits au ſeptiéme ſiécle. Auſſi-tôt on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons avec l'étain & le plomb de l'Angleterre; les Juifs, avec des bijoux & des vaſes d'argent ou d'or; les Eſclavons, avec tous les métaux du Nord; les Lombards, les Provençaux, les Eſpagnols, avec les marchandiſes de leur pays, & celles qui leur arrivoient d'Afrique, d'Egypte & de Syrie; les négocians de toutes les provinces du

royaume, avec ce que pouvoit fournir leur sol & leur industrie. Malheureusement cette prospérité fut courte ; elle disparut sous les rois fainéans, pour renaître sous Charlemagne.

Ce prince, que l'histoire pourroit placer sans flatterie à côté des plus grands hommes, s'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur sanguinaire & un tyran persécuteur, parut suivre les traces de ces premiers Romains, que les travaux champêtres délassoient des fatigues de la guerre. Il s'occupa du soin de ses vastes domaines, avec une suite & une intelligence qu'on attendroit à peine du particulier le plus appliqué. Tous les grands de l'état se livrerent, à son exemple, à l'agriculture, & aux arts qui la précédent ou qui la suivent. Dès-lors les François eurent beaucoup de productions à échanger, & une facilité extrême à les faire circuler dans l'immense empire qui alors recevoit leurs loix.

Une situation si florissante, offrit un nouvel attrait au penchant qu'avoient les Normands à la piraterie. Ces barbares accoutumés à chercher dans le pillage des biens que leur sol ne pouvoit pas leur procurer, sortirent en foule de leur âpre climat, pour amasser du butin. Ils se jetterent sur toutes les côtes, mais plus avidement sur celles de France, qui leur of-

froient une plus riche proie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce qu'ils se permirent de cruautés, ce qu'ils allumerent d'incendies pendant un siécle entier dans ces fertiles provinces, ne se peut imaginer sans horreur. Durant ce funeste période, on ne songeoit qu'à éviter l'esclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peuples, & il n'y avoit point par conséquent de commerce.

Cependant les seigneurs chargés de l'administration des provinces, s'en étoient insensiblement rendus les maîtres, & avoient réussi à rendre leur autorité héréditaire. Ils n'avoient pas rompu tout lien avec le chef de l'empire; mais sous le nom modeste de vassaux, ils n'étoient guère moins redoutables à l'état, que les rois voisins de ses frontieres. On les confirma dans leurs usurpations, à l'époque mémorable qui fit passer le sceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès-lors il n'y eut plus d'assemblée nationale, plus de tribunaux, plus de loix, plus de gouvernement. Dans cette confusion meurtriere, le glaive tenoit lieu de justice; & ceux des citoyens qui n'étoient pas encore serfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impossible que le commerce prospé-

rât ſous les chaînes de l'eſclavage, & au milieu des troubles continuels qu'enfantoit la plus cruelle des anarchies. L'induſtrie ne ſe plaît qu'à l'ombre de la paix : elle craint ſur-tout la ſervitude. Le génie s'éteint lorſqu'il eſt ſans eſpérance, ſans émulation ; & il n'y a ni eſpérance ni émulation, où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté, & ne prouve mieux les droits de l'homme, que l'impoſſibilité de travailler avec ſuccès pour enrichir des maîtres barbares.

Pluſieurs rois de France ſoupçonnerent cette importante vérité : ils travaillerent à donner un frein à ces tyrans ſubalternes, qui en ruinant leurs malheureux vaſſaux, perpétuoient les calamités de la monarchie. Cependant Saint Louis fut le premier qui fit entrer dans le ſyſtême du gouvernement, le commerce, qui juſqu'alors n'avoit été que l'ouvrage du hazard & des circonſtances. Il lui donna des loix conſtantes : il dreſſa lui-même des ſtatuts, qui ont ſervi de modele à ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduiſirent à de plus grandes opérations. Il exiſtoit depuis bien long-tems une défenſe formelle de tranſporter hors du royaume aucune de ſes denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le ſage monarque abattit des barrie-

res ſi funeſtes. Il eſpéra avec raiſon que la liberté des exportations feroit rentrer dans l'état, les tréſors que ſon imprudente expédition d'Aſie en avoit fait ſortir.

Des événemens politiques ſeconderent ces vues ſalutaires. Juſqu'à Saint Louis, les rois avoient eu peu de ports ſur l'Océan, & aucun ſur la Méditerranée. Les côtes ſeptentrionales étoient partagées entre les comtes de Flandres, les ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne; le reſte avoit ſubi le joug Anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux comtes de Toulouſe, aux rois de Majorque, d'Arragon & de Caſtille. Par cette diſpoſition des choſes, les provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers: la réunion du comté de Toulouſe à la couronne, leva ce puiſſant obſtacle, du moins pour une partie du territoire dont elle jouiſſoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette eſpece de conquête, voulût attirer à Niſmes, ville de ſa dépendance, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Arragon. Les priviléges qu'il accorda, produiſirent l'effet qu'il en attendoit; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un ſi grand

bonheur. Les Italiens remplirent la France d'épiceries, de parfums, de soieries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas assez avancés dans le royaume, pour donner leurs ouvrages en échange; & les produits de l'agriculture ne suffisoient pas pour payer tant d'objets de luxe. Une consommation si chere n'auroit pû se soutenir qu'avec des métaux; & la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, sur-tout depuis les croisades.

Philippe le Bel démêla ces vérités : il réussit à donner aux travaux champêtres assez d'accroissement, pour payer les importations étrangeres, en même tems qu'il en diminuoit la quantité, par l'établissement de nouvelles manufactures, & par le dégré de perfection où il porta les anciennes. Sous ce régne, le ministere entreprit pour la premiere fois de guider la main de l'artiste, de diriger ses ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt des draps furent fixés. On défendit la sortie des laines que les nations voisines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'étoit ce que dans les siécles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraisonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie

féodale. Cependant le goût des François ne commença à se former que durant leurs expéditions en Italie. Gènes, Venise, Florence, leur offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'austérité que maintenoit Anne de Bretagne, sous les régnes de Charles VIII & de Louis XII, empêcha d'abord les conquérans de se livrer à l'attrait qu'ils se sentoient pour l'imitation. Mais aussi-tôt que François I. eut appellé les femmes à la cour; aussi-tôt que Catherine de Médicis eut passé les Alpes, les grands affecterent une magnificence inconnue depuis la fondation de la monarchie. La nation entiere se laissa entraîner à ce luxe séduisant, & ce fut une nécessité que les manufactures se perfectionnassent.

Depuis Henri II jusqu'à Henri IV, les guerres civiles, les méprisables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'esprit de finance qui commençoit à s'introduire dans le conseil, la barbare & dévorante cupidité des gens d'affaires, à qui la protection donnoit un nouvel essor; toutes ces causes retarderent les progrès de l'industrie, & ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat sous le ministere économe de Sully. On la vit presque s'anéantir sous ceux de Richelieu & de Mazarin, livrés tous deux aux traitans; occupés, l'un de sa

domination & de ses vengeances, l'autre d'intrigues & de brigandages.

Aucun roi de France n'avoit pensé sérieusement aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes ; & l'éclat qu'il donnoit aux autres nations, n'avoit pas réveillé l'émulation des François. Ils consommoient plus de productions orientales que les autres peuples ; ils étoient aussi favorablement situés pour les aller chercher à leur source, & ils se bornoient à payer à l'activité étrangere, une industrie qu'il ne tenoit qu'à eux de partager. A la vérité, quelques négocians de Rouen avoient hazardé en 1535 un foible armement ; mais Genonville qui le commandoit, fut accueilli au cap de Bonne-Espérance par de violentes tempêtes, qui le jetterent sur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

II. Premiers voyages des François aux Indes.

En 1601, une société formée en Bretagne, expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit possible, aux richesses de l'Orient, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois se disputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, & ne revit sa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureuse.

Une nouvelle compagnie, dont Girard le

Flamand étoit le chef, fit partir de Normandie en 1616 & en 1619 quelques vaiſſeaux pour l'iſle de Java. Ils en revinrent avec des cargaiſons ſuffiſantes pour dédommager les intéreſſés, mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entrepriſes.

Le capitaine Reginon voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après pluſieurs négocians de Dieppe à entrer dans une carriere, qui pouvoit donner de grandes richeſſes à quiconque ſauroit la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de l'iſle de Madagaſcar, découverte en 1506 par les Portugais.

L'idée avantageuſe qu'on en avoit priſe, donna naiſſance en 1642 à une compagnie qui devoit y former un grand établiſſement, pour aſſurer à ſes vaiſſeaux la facilité d'aller plus loin.

III. Établiſſement des François à Madagaſcar. Deſcription de cette iſle.

Lorſqu'on eut parcouru cette iſle, on trouva qu'elle étoit ſituée le long des côtes orientales de l'Afrique; qu'elle avoit trois cens trente-ſix lieues de long, cent vingt dans ſa plus grande largeur, & environ huit cens de circonférence. Par quelque vent qu'un navigateur y aborde, il n'apperçoit que des ſables triſtes & tout-à-

fait stériles. Mais à mesure qu'il s'éloigne du rivage, il trouve un sol tantôt noir, tantôt rougeâtre, communément assez fertile, & par-tout arrosé par un grand nombre de rivieres. La nature y est toujours en végétation, & produit, sans beaucoup de travail, du riz, des patates, des bananes, des ananas, de l'indigo, du chanvre, du coton, de la soie, du sucre, des palmiers, des cocotiers, des orangers, des arbres gommiers, des bois propres à la construction & à tous les arts. Les pâturages sont excellens; on y voit paître des bœufs de la plus grande espece, & des bêtes à laine entierement semblables à celles de Barbarie.

L'isle de Madagascar est partagée en un grand nombre de provinces. Chacune a un chef nommé *Dian*, mot qui répond à celui de seigneur: des esclaves & des troupeaux, c'est tout ce qu'il a pour soutenir la dignité de son rang. Sa place est héréditaire; mais s'il meurt sans postérité, elle appartient de droit au plus ancien de ses délégués. Quelques-uns de ces magistrats qu'il choisit lui-même, forment son conseil, pendant que le plus grand nombre va maintenir la tranquillité dans les villages, & y rendre la justice. Il ne peut entreprendre la guerre que de leur aveu, ni la

ſoutenir qu'avec les contributions & les efforts volontaires de ſes peuples.

Telle eſt la forme du gouvernement établie généralement dans l'iſle : on ne s'en eſt écarté que dans la province d'Anoſſi, où les Arabes s'établirent il y a pluſieurs ſiécles. Quoique peu nombreux, ils s'y rendirent bientôt les plus forts, & partagerent le pays en vingt-deux diſtricts, dont chacun eut un maître de leur nation qu'on nomma *Boandrian*, ou deſcendant d'Abraham. Ces eſpeces de ſouverains ſe font perpétuellement la guerre; mais ils ne manquent jamais de ſe réunir contre les autres princes de Madagaſcar, auxquels la qualité d'étrangers & d'uſurpateurs les rend extrêmement odieux. C'eſt la partie de l'iſle où il y a moins de mœurs, d'activité, d'induſtrie & de bravoure, parce que c'eſt la ſeule où il n'y a point de liberté.

Des François établis au Fort-Dauphin dans le pays d'Anoſſi, ont découvert depuis peu dans leurs courſes une nouvelle eſpece d'hommes, appellés *Kimos*, dont les plus grands n'ont pas quatre pieds. Ils forment une quarantaine de villages dans l'intérieur des terres, au Nord-Oueſt de l'iſle. On les dit plus méchans, & ce qui paroît bien extraordinaire, moins poltrons

que tous leurs voisins. Ils ne sortent pas de leurs montagnes, & ne permettent à personne d'y pénétrer.

Les autres habitans de Madagascar sont grands, agiles, d'une contenance fiere. Ils cachent sous un air riant, un grand dessein ou une passion forte avec autant d'art que les fourbes des nations civilisées. Leurs loix, dont ils ignorent eux-mêmes l'origine, s'observent avec beaucoup d'uniformité. Les vieillards chargés de les maintenir, ne reçoivent jamais aucun honoraire pour le procès d'un criminel, & croient assez gagner en délivrant leur pays d'un malfaiteur. Dans les causes civiles, on leur amene un nombre d'animaux proportionné à l'importance des affaires.

Le délit qui arme le plus souvent la justice, c'est le vol. Malgré l'usage où l'on est de percer la main à ceux qui en sont convaincus, la passion pour le brigandage est universelle. Les citoyens inquiets pour leurs propriétés, vivent dans une continuelle méfiance les uns des autres. Pour se rassurer mutuellement, autant qu'il est possible, ils scellent leurs engagemens par les sermens les plus solemnels. L'habitude de ces formalités est si bien établie, qu'ils les observent lors même qu'ils traitent avec les Européens. Dans ces occasions importantes,

celui qui repréſente la nation, met dans un vaſe rempli d'eau-de-vie, de l'or, de l'argent, une pierre à fuſil, de la poudre à canon, s'il ſe peut, de la pouſſiere du tombeau de ſes ancêtres, ſouvent même du ſang, qu'à la maniere des anciens Scythes, les contractans font ſortir de leur bras par une inciſion. Durant ces préparatifs, les armes ſont poſées à terre en forme de croix. Bientôt après, les deux parties intéreſſées les ramaſſent, & en tiennent la pointe dans la coupe, en remuant ſans ceſſe ce qu'elle contient, juſqu'à ce que les engagemens aient été contractés. Alors les négociateurs, les témoins, les ſpectateurs, tout le monde boit dans le vaſe, juſqu'à ce qu'il ait été vuidé. On s'embraſſe, & l'on ſe retire.

Des principes religieux n'arrêtent pas les infidélités des habitans de Madagaſcar. Quoiqu'ils admettent confuſément la doctrine ſi répandue des deux principes, ils n'ont point de culte. Cette indifférence n'empêche pas qu'il ne ſoient livrés à des ſuperſtitions de tous les genres. Dans leurs idées groſſieres d'aſtrologie, ils ne voient rien, ils n'imaginent rien, à quoi ils n'attachent quelque liaiſon avec l'avenir.

Le plus dangereux de leurs préjugés, eſt, ſans doute, celui qui a établi la diſtinction des

des jours heureux & malheureux. On fait inhumainement mourir tous les enfans nés sous des auspices funestes. C'est un principe de destruction qui, joint à beaucoup d'autres, empêche le pays de se peupler.

Ceux qui ne sont pas la victime de cette cruelle superstition, sont la plupart circoncis à deux ans, ou à vingt-quatre lunes, selon leur maniere de s'exprimer. On donne à la cérémonie le plus d'éclat qu'il est possible. Pendant qu'on fait l'amputation, un des parens de l'enfant tient une coupe sous le couteau sacré du prêtre ou de l'ombiasse; l'oncle le plus distingué avale la partie du prépuce qui a été coupée. Le reste de la famille & des assistans, trempe le doigt dans le sang & le goûte. Des festins, des danses, des plaisirs de tous les genres, terminent enfin ces singuliers mystères.

Parvenu à l'âge viril, sans avoir reçu aucune éducation, l'habitant de Madagascar se marie. L'homme du peuple, l'esclave même, prend autant de femmes qu'il veut, ou qu'il en peut trouver. Les gens au-dessus du commun n'ont qu'une épouse légitime; mais ils se dédommagent avec des concubines des ennuis de l'uniformité. Les unes & les autres rompent, quand bon leur semble, un nœud qu'ils trou-

vent mal aſſorti ; & les deux ſexes ont alors un droit égal de former de nouveaux liens, ou de reſter libres.

C'eſt par une vie oiſive & corrompue que l'habitant de Madagaſcar, arrive à la fin de ſa carriere. Elle eſt rarement très-longue. Un climat mal ſain, de mauvais alimens, une débauche continuelle, le défaut de ſecours, d'autres cauſes encore la précipitent ordinairement. Un homme eſt-il mort, des cris de douleur, exprimés par des chants continuels & monotones, en avertiſſent tout le voiſinage. Les parens s'aſſemblent. Ils ſe livrent aux profuſions des feſtins, tandis que le plus affectionné des eſclaves eſt occupé à demander à celui qui a ceſſé d'être, quelles raiſons l'ont déterminé à ſe ſéparer de ce qu'il avoit de plus cher. Au bout de huit jours le cadavre eſt enterré avec ſes bijoux les plus précieux. Cependant il n'eſt pas oublié. Le reſpect pour les ancêtres eſt incroyable dans ces régions barbares. Il eſt ordinaire de voir des hommes de tous les âges aller pleurer ſur le tombeau de leurs peres, & leur demander des conſeils dans les actions les plus intéreſſantes de leur vie.

Le riz, qui malgré la plus mauvaiſe des cultures, ſe multiplie au centuple, eſt la nourriture ordinaire des habitans de Madagaſcar. Ils

ont pour boisson une espece d'hydromel & du vin de sucre & de banane. Leur habit le plus somptueux est un pagne sur leurs épaules, & un autre au milieu du corps.

Madagascar avoit été visité par les Portugais, les Hollandois & les Anglois, qui, n'y trouvant aucun des objets qui les attiroient dans l'Orient, l'avoient dédaigné. Les François qui ne paroissoient pas avoir de but bien arrêté, employerent à le conquérir les fonds qu'ils avoient faits pour étendre leur commerce. Quelque or qu'ils trouverent répandu dans un coin de l'isle, leur fit présumer qu'il devoit y avoir des mines. Leur avidité les empêcha de soupçonner que ce métal qui diminuoit tous les jours sensiblement avoit été porté par les Arabes; & ils furent punis de leur aveuglement par la perte entiere de leurs capitaux. A l'expiration de leur octroi, il ne leur restoit que quelques habitations situées en cinq ou six endroits de la côte, construites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, & honorées du nom imposant de forts, parce qu'on y voyoit quelques mauvais canons. Leurs défenseurs étoient réduits à une centaine de brigands, qui par leur cruauté ajoutoient tous les jours à la haîne qu'on avoit conçue contre leur nation. Quelques petits districts abandon-

nés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus d'où la force arrachoit un tribut en denrées, formoient toutes leurs conquêtes.

Le Maréchal de la Meilleraie s'empara de ces débris, & conçut le deſſein de relever pour ſon utilité particuliere une entrepriſe ſi mal conduite. Il y réuſſit ſi peu, que ſa propriété ne fut vendue que vingt mille francs; & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit valoir.

Enfin Colbert préſenta, en 1664, à Louis XIV le plan d'une Compagnie des Indes. La France avoit alors une agriculture ſi floriſſante & une induſtrie ſi animée, qu'il ſembloit que cette branche du commerce lui fût inutile. Son miniſtre penſa autrement. Il prévit que les nations d'Europe établiroient à ſon exemple des manufactures de toute eſpece, & qu'elles auroient de plus que la France leurs liaiſons avec l'Orient. Cette vue fut trouvée profonde, & l'on créa une Compagnie des Indes avec tous les priviléges dont jouiſſoit celle de Hollande. On alla même plus loin. Colbert conſidérant qu'il y a naturellement pour les grandes entrepriſes de commerce une confiance dans les républiques, qui ne ſe trouve pas dans les monarchies, eut recours à tous les expédiens propres à la faire naître.

Le privilége excluſif fut accordé pour cin-

quante ans, afin que la Compagnie fût enhardie à former de grands établissemens dont elle auroit le tems de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres devenoient régnicoles, sans avoir besoin de se faire naturaliser.

Au même prix, les officiers, à quelques corps qu'ils fussent attachés, étoient dispensés de résidence, sans rien perdre des droits & des gages de leurs places.

Ce qui devoit servir à la construction, à l'armement, à l'avitaillement des vaisseaux, étoit déchargé de tous les droits d'entrée & de sortie, ainsi que des droits de l'amirauté.

L'état s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau des marchandises qu'on porteroit de France aux Indes, & soixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à soutenir les établissemens de la Compagnie par la force des armes, à escorter ses envois & ses retours, par des escadres aussi nombreuses que les circonstances l'exigeroient.

La passion dominante de la nation fut intéressée à cet établissement. On promit des honneurs & des titres héréditaires à tous ceux

qui ſe diſtingueroient au ſervice de la Compagnie.

Comme le commerce ne faiſoit que de naître en France, & qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fonds de la nouvelle ſociété, le miniſtère s'engagea à en prêter juſqu'à trois. Les grands, les magiſtrats, les citoyens de tous les ordres, furent invités à prendre part au reſte. La nation jalouſe de plaire à ſon prince qui ne l'avoit pas encore écraſée du poids de ſa fauſſe grandeur, s'y porta avec un empreſſement extrême.

L'obſtination de s'établir à Madagaſcar fit perdre le fruit de la premiere expédition. Il fallut enfin renoncer à cette iſle, dont le peuple ſauvage & indomptable ne s'accommodoit ni des marchandiſes, ni du culte, ni des mœurs de l'Europe.

A cette époque, les vaiſſeaux de la Compagnie prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Iſpahan, mais attaché au ſervice de France, on obtint la liberté d'établir des comptoirs ſur diverſes côtes de la peninſule. On tenta même d'avoir part au commerce du Japon. Colbert offrit de n'y envoyer que des proteſtans; mais les arti-

fices des Hollandois firent refuser aux François l'entrée de cet empire, comme ils l'avoient fait refuser aux Anglois.

IV. Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée de cette ville célébre, & du Guzurate où elle est située.

Surate avoit été choisie pour être le centre de toutes les affaires que la Compagnie devoit faire dans l'Inde. C'étoit de cette ville principale du Guzurate que devoient partir les ordres pour les établissemens subalternes : c'étoit là que devoient se réunir les différentes marchandises qu'on expédieroit pour l'Europe.

Le Guzurate forme une presqu'isle entre l'Indus & le Malabar. Il a environ cent soixante milles de long, & une largeur à-peu-près égale. Les montagnes de Marva le séparent du royaume d'Agra. Les pluies y sont continuelles, depuis juin jusqu'en septembre ; le reste de l'année, le ciel est si serein, qu'on y apperçoit rarement un nuage. Heureusement les ardeurs du soleil sont tempérées par une rosée bienfaisante, qui rafraîchit l'air & humecte la terre. La richesse d'un sol abondant en bled, en ris, en sucre, en coton, en troupeaux, en gibier, en fruits de toute espece qui se succédent sans interruption, jointe à plusieurs manufactures importantes, suffisoit au bonheur des habitans ; lorsque des étrangers leur porterent, au commencement du huitiéme siécle, de nouvelles branches d'industrie.

Des Perſans perſécutés dans leurs opinions, par les Sarraſins leurs vainqueurs, ſe refugierent dans l'iſle d'Ormus, d'où quelque tems après, ils firent voile pour l'Inde, & prirent terre à Diu. Ils ne s'arrêterent que dix-neuf ans dans cet aſyle, & ſe rembarquerent. Les vents les pouſſerent ſur une plage riante, entre Daman & Baçaim. Le prince qui donnoit des loix à cette contrée, ne conſentit à les admettre parmi ſes ſujets, qu'à condition qu'ils dévoileroient les myſtères de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armes, qu'ils parleroient indien, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public ſans voile, & qu'ils célebreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, ſelon l'uſage du pays ; comme ces ſtipulations n'avoient rien de contraire à leurs idées religieuſes, les réfugiés les accepterent. On leur donna un terrein où ils bâtirent une ville, d'où ils ne tarderent pas à ſe repandre dans l'intérieur des terres.

L'habitude du travail contractée & perpétuée par une heureuſe néceſſité, fit proſpérer entre leurs mains les terres & les manufactures de l'état. Aſſez ſages pour ne ſe mêler ni du gouvernement, ni de la guerre, ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonſpection & leur aiſance multiplierent leur nombre. Ils formerent toujours ſous

le nom de Parsis un peuple séparé, par l'attention qu'ils eurent de ne point s'allier aux Indiens, & par l'attachement aux principes qui les avoient fait proscrire. Ce sont ceux de Zoroastre, mais un peu altérés par le tems, par l'ignorance & par l'avidité des prêtres.

La prospérité du Guzurate qui étoit en partie l'ouvrage des Persans réfugiés; excita l'ambition de deux puissances redoutables. Tandis que les Portugais le pressoient du côté de la mer par les ravages qu'ils faisoient, par les victoires qu'ils remportoient, par la conquête de Diu, regardé avec raison comme le boulevard du royaume; les Mogols, déja maîtres du Nord de l'Inde, & qui bruloient d'avancer vers les contrées méridionales où étoient le commerce & les richesses, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit alors le Guzurate, sentit l'impossibilité de résister à la fois à deux ennemis si acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étoient séparées de ses états par des mers immenses, que d'une nation puissamment établie aux frontieres de ses provinces. Cette considération le réconcila avec les Portugais. Les sacrifices qu'il leur fit les déterminerent même à joindre leurs troupes aux siennes

contre Akebar, dont ils ne redoutoient guère moins que lui l'activité & le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvoient se résoudre à combattre des Européens qui passoient pour invincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérans leur avoient causé, les peignoient aux soldats Mogols comme des hommes descendus du ciel ou sortis des eaux, d'une espece infiniment supérieure aux Asiatiques en valeur, en génie & en connoissances. Déja l'armée saisie de frayeur, pressoit ses généraux de la ramener à Delhi; lorsqu'Akebar convaincu qu'un Prince qui entreprend une grande conquête, doit lui-même commander ses troupes, vôle à son camp. Il ne craint pas d'assurer ses troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richesses, les délices, les chaleurs des Indes; & que la gloire de purger l'Asie de cette poignée de brigands leur est réservée. L'armée rassurée, applaudit à l'Empereur & marche avec confiance. La bataille s'engage; les Portugais mal secondés par leurs alliés, sont enveloppés & taillés en piéces. Badur s'enfuit & disparoît pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empressent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau royaume devient en 1565

une province du vaste empire, qui doit bientôt envahir tout l'Indostan.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans sa force, fit jouir le Guzurate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Les manufactures se multiplierent à Cambaye, à Amadabad, à Broitschia, dans plusieurs autres villes. Il s'en établit dans celles qui n'avoient pas connu cette industrie. Les campagnes étendirent leurs productions & leur culture. Bientôt la partie du Malabar qui en est voisine, fatiguée depuis long-temps par les vexations des Portugais, y porta ses fabriques de toile. On y vit arriver aussi les marchandises des bords de l'Indus, qu'il étoit difficile de déboucher par le haut du fleuve, à cause de sa rapidité, & par le bas, parce que ses eaux se déchargeant dans la mer par un très-grand nombre d'embouchures, se perdent, pour ainsi dire, dans les sables.

Toutes ces richesses se réunissoient à Surate, bâtie sur la riviere de Tapti, à quelques milles de l'Océan. Cette ville dut cet avantage à un fort qui faisoit la sûreté des marchands, & à son port, le meilleur de la côte, sans être excellent. Les Mogols, dont c'étoit alors la seule place maritime, y prenoient tout ce qui servoit à leur luxe, ou à leur volupté; & les Euro-

péens qui n'avoient encore aucun des grands établissemens qu'ils ont formés depuis dans le Bengale & au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandises des Indes. Elles s'y trouvoient toutes réunies par l'attention qu'avoit eu Surate de se procurer une marine supérieure à celle de ses voisins.

Ses vaisseaux qui duroient des siécles entiers, étoient la plupart de mille ou douze cens tonneaux. Ils étoient construits d'un bois très-dur qu'on appelle tecke. Loin de lancer les navires à l'eau, par des apprêts coûteux & des machines compliquées, on introduisoit dans le chantier la marée qui les enlevoit. Les cordages fait d'écorce de cocotier étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres; mais ils avoient autant ou plus de solidité. Si leurs voiles de toiles de coton n'étoient ni si fortes, ni si durables que celles de chanvre, elles étoient plus pliantes & moins sujettes à se fendre. Au lieu de poix, ils employoient la gomme d'un arbre nommé damar, qui valoit peut-être mieux. La capacité de leurs officiers, quoique médiocre, étoit suffisante, pour les mers, pour les saisons où ils naviguoient. A l'égard de leurs matelots appellés Lascars; les Européens les ont trouvés bons, pour leurs voyages d'Inde en Inde. On s'en est même quelquefois servi

avec ſuccès pour ramener dans nos parages orageux, des vaiſſeaux qui avoient perdu leurs équipages.

Tant de moyens réunis avoient attiré à Surate une infinité de Mogols, d'Indiens, de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens, de Juifs & d'Européens. Nous ſoupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes, & ils étoient connus, pratiqués dans cette partie de l'Aſie. On y trouvoit de l'argent à bas prix, & des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les aſſurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une reſſource très-uſitée. Il régnoit tant de bonne-foi, que les ſacs étiquetés & cachetés par les banquiers, circuloient des années entieres, ſans être ni comptés, ni peſés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'induſtrie. Celles de cinq à ſix millions n'étoient pas rares, & il y en avoit de plus conſidérables.

Elles étoient la plupart entre les mains des Banians. Ces négocians étoient renommés pour leur franchiſe. Quelques momens leur ſuffiſoient, pour terminer les affaires les plus importantes. Ils conſervoient, dans les diſcuſſions les plus compliquées, une égalité & une po-

liteſſe dont nous nous formerions difficilement l'idée.

Leurs enfans qui aſſiſtoient à tous les marchés, ſe formoient de bonne heure à ces mœurs paiſibles. A peine avoient-ils une lueur de raiſon, qu'ils étoient initiés dans tous les myſtères du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur pere. Quel contraſte, quelle diſtance de cette éducation, à celle que nos enfans reçoivent; & cependant, quelle différence entre les lumieres des Indiens, & les progrès de nos connoiſſances!

Les Banians qui avoient quelques eſclaves Abyſſins, ce qui étoit rare chez des hommes ſi doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien ſinguliere. Ils les élevoient comme s'ils euſſent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laiſſoient pas ſeulement jouir des bénéfices; ils leur permettoient même d'en diſpoſer en faveur de leurs deſcendans, lorſqu'ils en avoient.

La dépenſe des Banians ne répondoit pas à leur fortune. Réduits par principe de religion à ſe priver de viandes & de liqueurs ſpiritueuſes; ils ne vivoient que de fruits & de quel-

ques ragoûts simples. On ne les voyoit s'écarter de cette économie que pour l'établissement de leurs enfans. Dans cette ocasion unique, tout étoit prodigué pour le festin, pour la musique, la danse, les feux d'artifice. Leur ambition étoit de pouvoir se vanter de la dépense que leur avoient coûté ces nôces. Elle montoit quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes même, avoient du goût pour ces mœurs simples. Leur unique gloire, étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour le lien conjugal, venoit-elle de l'usage où l'on étoit de les engager dès l'âge le plus tendre. Ce sentiment étoit à leurs yeux le point le plus sacré de leur religion. Jamais elles ne se permettoient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réserve n'auroit pas suffi à des maris qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux sexes. Ceux qui leur assuroient que des manieres si libres n'avoient aucune influence sur la conduite, ne les persuadoient pas. Ils repondoient, en secouant la tête, par un de leurs proverbes, qui signifie que *si l'on approche le beurre trop près du feu, il est bien difficile de l'empêcher de fondre.*

A l'exception des Mogols qui possédoient

toutes les charges du gouvernement; qui dépenſoient beaucoup pour leurs écuries, pour leurs bains, pour leur ſerrail; & qui pour oublier les violences du deſpotiſme ſous lequel ils vivent, outroient tous les genres de volupté; l'économie des Banians étoit devenue celle des autres négocians de Surate; autant que la différence de religion le permettoit. Leur plus grande dépenſe, étoit l'embelliſſement de leurs maiſons.

Elles étoient conſtruites de la maniere la plus convenable à la chaleur du climat. De très-belles boiſeries couvroient les murs extérieurs; & les murs intérieurs, ainſi que les plafonds, étoient incruſtés de porcelaine. Les fenêtres recevoient le jour par des carreaux d'écaille ou de nâcre qui tempéroient l'éclat du ſoleil, ſans en trop affoiblir la lumiere. Entre les appartemens, dont la diſtribution & l'ameublement étoient agréablement aſſortis aux uſages du pays; l'on diſtinguoit la piéce où jailliſſoit dans un baſſin de marbre une fontaine, dont la fraîcheur & le murmure invitoit à un doux ſommeil.

Dans le tems de leur repos, le plus grand plaiſir, le plaiſir le plus ordinaire des habitans de Surate, étoit de s'étendre ſur un ſopha, où des hommes d'une dextérité ſinguliere les pê-

triſſoient;

triſſoient, pour ainſi dire, comme on pêtrit la pâte. Le beſoin de faciliter la circulation des fluides, ſouvent rallentie par la trop grande chaleur, avoit donné l'idée de cette opération, ſource féconde d'une infinité de ſenſations délicieuſes. On éprouvoit une tendre langueur, qui alloit quelquefois juſqu'à l'évanouiſſement. Cet uſage étoit, dit-on, paſſé de la Chine aux Indes; & quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Sénéque, paroiſſent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains, dans le tems où ils rafinoient ſur tous les plaiſirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, rafinerent dans la ſuite ſur tous les ſupplices.

Il y avoit à Surate, un autre genre de délices, que notre molleſſe lui eût peut-être encore plus envié: c'étoient ſes danſeuſes, ou *balliaderes*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

Elles ſont réunies en troupes, dans des ſéminaires de volupté. Les ſociétés de cette eſpece les mieux compoſées, ſont conſacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur deſtination eſt de danſer dans les temples aux grandes ſolemnités, & de ſervir aux plaiſirs des Brames. Ces prêtres qui n'ont pas fait le vœu artificieux & impoſteur de renoncer à tout, pour mieux

jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Ils n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultere; mais ils ſont jaloux des danſeuſes, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs dieux, juſqu'à ne permettre jamais ſans répugnance, qu'elles aillent amuſer les rois & les grands.

On ignore comment cette inſtitution ſinguliere s'eſt formée. Il eſt vraiſemblable qu'un Brame qui avoit ſa concubine ou ſa femme, s'aſſocia d'abord avec un autre Brame, qui avoit auſſi ſa concubine ou ſa femme; mais qu'à la longue, le mélange d'un grand nombre de Brames & de femmes, occaſionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réuniſſez dans un ſeul cloître des célibataires des deux ſexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.

Il eſt vraiſemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalouſie s'éteignit, & que les femmes virent ſans peine le nombre de leurs ſemblables ſe multiplier, & les hommes, le nombre des Brames s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il eſt vraiſemblable que pour pallier aux

peuples le ſcandale d'une vie ſi licencieuſe, toutes ces femmes furent conſacrées au ſervice des autels. Il ne l'eſt pas moins que les peuples ſe prêterent d'autant plus volontiers à cette eſpece de ſuperſtition, qu'elle renfermoit dans une ſeule enceinte les deſirs effrénés d'une troupe de moines, & mettoit ainſi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la ſéduction.

Il eſt vraiſemblable qu'en attachant un caractere ſacré à ces eſpeces de courtiſannes, les parens virent ſans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maiſon paternelle, pour entrer dans ce ſéminaire, d'où les femmes ſurannées pouvoient retourner ſans honte dans la ſociété : car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne conſacre, aucune vertu qu'elle n'aviliſſe. La notion d'un être abſolu eſt entre les mains des prêtres qui en abuſent, une deſtruction de toute morale. Une choſe ne plaît pas aux dieux, parce qu'elle eſt bonne; mais elle eſt bonne; parce qu'elle plaît aux dieux.

Il ne reſtoit plus aux Brames qu'un pas à faire, pour porter l'inſtitut à ſa derniere perfection : c'étoit de perſuader aux peuples qu'il étoit agréable aux dieux, honnête & ſaint, d'épouſer une Balladiere de préférence à toute autre femme, & de faire ſolliciter comme

une grace ſpéciale le reſte de leurs débauches.

Il eſt des troupes moins choiſies dans les grandes villes, pour l'amuſement de tous les gens riches. Les Maures & les Gentils peuvent également ſe procurer le ſpectacle de ces danſeuſes, dans leurs maiſons de campagne ou dans leurs aſſemblées publiques. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par de vieilles femmes, qui, d'éleves de ces ſortes de ſéminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraſte bizarre, & dont l'effet eſt toujours choquant, ces belles filles traînent à leur ſuite un muſicien difforme & d'un âge avancé, dont l'emploi eſt de battre la meſure avec un inſtrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre muſique militaire, & qui aux Indes ſe nomme *Tam.* Celui qui le tient répete continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par dégrés à des convulſions affreuſes, tandis que les Balladieres, échauffées par le deſir de plaire & par les odeurs dont elles ſont parfumées, finiſſent par être hors d'elles-mêmes.

Les danſes ſont preſque toutes des pantomimes d'amour : le plan, le deſſein, les attitudes, les meſures, les ſons, & les cadences de ces

ballets, tout reſpire cette paſſion, & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conſpire au prodigieux ſuccès de ces femmes voluptueuſes ; l'art & la richeſſe de leur parure, l'adreſſe qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars ſur leurs épaules ou relevés en treſſes, ſont chargés de diamans & parſemés de fleurs. Des pierres précieuſes enrichiſſent leurs colliers & leurs braſſelets. Les bijoux même attachés à leurs narines, cette parure qui choque au premier coup-d'œil, eſt d'un agrément qui plaît & releve tous les autres ornemens, par le charme de la ſymmétrie, & d'un effet inexplicable, mais ſenſible avec le tems.

Rien n'égale ſur-tout leur attention à conſerver leur ſein, comme un des tréſors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de groſſir ou de ſe déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints enſemble & bouclés parderriere. Ces étuis ſont ſi polis & ſi ſouples, qu'ils ſe prêtent à tous les mouvemens du corps, ſans applatir, ſans offenſer le tiſſu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis eſt revêtu d'une feuille d'or parſemée de brillans. C'eſt-là ſans contredit la parure la plus recherchée, la plus chere à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une

légéreté ſinguliere. Ce voile qui couvre le ſein n'en cache point les palpitations, les ſoupirs, les molles ondulations; il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danſeuſes croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impreſſion de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une éguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire eſt toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des Balladieres. On réſiſte difficilement à leur ſéduction. Elles obtiennent même la préférence ſur ces belles Cachemiriennes, qui rempliſſent les ſerrails de l'Indoſtan, comme les Georgiennes & les Circaſſiennes peuplent ceux d'Iſpahan & de Conſtantinople. La modeſtie, ou plutôt la réſerve naturelle à de ſuperbes eſclaves ſéqueſtrées de la ſociété des hommes, ne peut balancer les preſtiges de ces courtiſanes exercées.

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à décheoir en 1664. Le fameux Sevagi la ſaccagea, & en emporta

vingt-cinq à trente millions. Le pillage eût été infiniment plus considérable, si les Anglois & les Hollandois n'avoient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eu de fortifier leurs comptoirs; & si le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'insulte. Cette perte inspira des précautions. On entoura la ville de murs, pour prévenir un pareil désastre. Il étoit réparé, lorsque les Anglois arrêterent en 1686, par une coupable & honteuse avidité, tous les bâtimens que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des branches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut presque réduit à ses richesses naturelles.

D'autres pirates ont depuis infesté ses parages, & troublé à diverses reprises ses expéditions. Ses caravanes mêmes qui transportoient les marchandises à Agra, à Delhy, dans tout l'empire, n'ont pas été toujours respectées par les sujets des Rajas indépendans, qu'on trouve sur différentes routes. On avoit imaginé autrefois un moyen singulier pour la sûreté de ces caravanes; c'étoit de les mettre sous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race sacrée, chez les peuples qu'on avoit à craindre.

Lorſque ces brigands approchoient pour piller, le gardien menaçoit de ſe donner la mort, s'ils perſiſtoient dans leur réſolution; & ſi l'on ne cédoit pas à ſes remontrances, il ſe la donnoit effectivement. Les hommes irreligieux, que le reſpect pour un ſang révéré de leur nation n'avoit pas arrêtés, étoient excommuniés, dégradés, exclus de leur caſte. La crainte de ces peines rigoureuſes enchaînoit quelquefois l'avarice; mais depuis que tout eſt en combuſtion dans l'Indoſtan, aucune conſidération n'y peut éteindre la ſoif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate eſt encore une ville de grand commerce. Tout le Guzurate verſe dans ſes magaſins, le produit de ſes innombrables manufactures. Une grande partie eſt tranſportée dans l'intérieur des terres; le reſte paſſe, par le moyen d'une navigation ſuivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandiſes les plus connues, ſont les douttis, groſſe toile écrue qui ſe conſomme en Perſe, en Arabie, en Abyſſinie, ſur la côte orientale de l'Afrique, & les toiles bleues qui ont la même deſtination, & que les Anglois & les Hollandois placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaye, à carreaux bleus & blancs, qui ſervent de mante en Arabie & en

Turquie. Il y en a de groſſieres, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or, pour l'uſage des gens riches.

Les toiles blanches de Broitſchia, ſi connues ſous le nom de baftas. Comme elles ſont d'une fineſſe extrême, elles ſervent pour le caftan d'été des Turcs & des Perſans. L'eſpece de mouſſeline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, ſe fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs ſont auſſi vives, auſſi belles, auſſi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perſe, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & des couvertures.

Les gazes de Bairapour, les bleues ſervent en Perſe & en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus diſtingués. Les Juifs à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en ſervent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de ſoie & de coton, unies, rayées, ſatinées, mêlées d'or & d'argent. Si leur prix n'étoit pas ſi conſidérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leur deſſein, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles

durent peu ; mais c'eſt à quoi l'on ne regarde guère dans les férails de Turquie & de Perſe, où s'en fait la conſommation.

Quelques étoffes purement de ſoie, appellées tapis. Ce ſont des pagnes de pluſieurs couleurs, fort recherchées dans l'eſt de l'Inde. Il s'en fabriqueroit davantage, ſi l'obligation d'y employer des matieres étrangeres, n'en augmentoit trop le prix.

Les chaales, draps très-légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils ſervent à l'habillement d'hyver en Turquie, en Perſe, & dans les contrées de l'Inde où le froid ſe fait ſentir. On fait avec cette laine précieuſe des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui ſe vendent depuis 2400 liv. juſqu'à 3600 l. Quoiqu'elle ſoit miſe quelquefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages ſortent de Cachemire même.

Indépendamment de la quantité prodigieuſe de coton que Surate employe dans ſes manufactures, elle en envoye annuellement ſept ou huit mille bales au moins dans le Bengale. La Chine, la Perſe & l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorſque la récolte

eſt très-abondante. Si elle eſt médiocre tout le ſuperflu va ſur le Gange, où le prix eſt toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ſes exportations des porcelaines de la Chine; des ſoies de Bengale & de Perſe; des mâtures & du poivre de Malabar; des gommes, des dattes, des fruits ſecs, du cuivre, des perles de Perſe; des parfums & des eſclaves d'Arabie; beaucoup d'épiceries des Hollandois; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clincailleries des Anglois; la balance lui eſt ſi favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent vingt-cinq ou vingt-ſix millions. Le profit augmenteroit de beaucoup, ſi la ſource des richeſſes de la cour de Delhy n'étoit pas détournée.

Cette balance cependant ne pourroit jamais redevenir auſſi conſidérable qu'elle l'étoit, lorſqu'en 1668 les François s'établirent à Surate. Leur chef ſe nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine Françoiſe qui avoit vieilli au ſervice de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme qui s'étoit rendu agréable à l'empereur du Japon, en avoit obtenu la permiſſion de bâtir dans l'iſle où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maiſon pour le compte de ſes maîtres. Ce bâti-

ment devint un château, sans aucune défiance des naturels du pays qui n'entendent rien aux fortifications. Ils surprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, & instruisirent la cour de ce qui se passoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de sa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raisonnable pour sa justification, il fut traité avec beaucoup de sévérité & de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe; on lui mit un bonnet & un habit de fou; on l'exposa en cet état à la risée publique, & il fut chassé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avoit embrassés; & un motif de vengeance l'attacha à la compagnie Françoise, dont il devint l'agent.

V. Entreprise des François sur l'isle de Ceylan & sur Saint-Thomé. Leur établissement à Pondichery.

Surate où on l'avoit fixé, ne remplissoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établissement principal. Il en trouvoit la position mauvaise. Il gémissoit d'être obligé d'acheter sa sûreté par ses soumissions. Il voyoit du désavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus instruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelqu'un des lieux où croissent les épiceries, sans quoi il croyoit impossible qu'une compagnie pût se soutenir. La baie de Trinquemale dans l'isle de Ceylan lui parut réunir

tous ces avantages, & il y conduisit une forte escadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe sous les ordres de la Haye, & dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire qu'on pouvoit s'y fixer sans blesser les droits des Hollandois, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le souverain de l'isle, avec qui l'on avoit un traité.

Tout cela pouvoit être vrai, mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement une entreprise qu'il falloit brusquer. On se laissa intimider par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, & qui ne pouvoit pas avoir ordre de hasarder une action. La disette & les maladies firent périr la majeure partie des équipages & des troupes de débarquement. On laissa quelques hommes dans un petit fort qu'on avoit bâti, & où ils furent bientôt réduits à se rendre. Avec le reste on alla chercher des vivres à la côte de Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs; & le désespoir fit attaquer Saint-Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville long-tems florissante avoit été bâtie il y avoit plus d'un siecle par les Portugais. Le roi de Golconde ayant conquis le

Carnate, ne vit pas sans chagrin dans des mains étrangeres une place de cette importance. Il la fit attaquer en 1662 par ses généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique considérables & bien conservées, n'arrêterent pas les François qui les emporterent d'assaut en 1672. Ils s'y virent bientôt investis, & forcés deux ans après de se rendre; parce que les Hollandois qui étoient en guerre avec Louis XIV, joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement auroit achevé de rendre inutile la dépense que le gouvernement avoit faite en faveur de la compagnie, si Martin n'avoit pas été du nombre des négocians envoyés sur l'escadre de la Haye. Il recueillit les débris des colonies de Ceylan & de Saint-Thomé; & il en peupla la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit nouvellement cédée, & qui devenoit une ville, lorsque la compagnie conçut les plus belles espérances d'un nouvel établissement qu'on eut occasion de former dans l'Inde.

VI. Etablissement des François à Siam. Leurs vues sur le Tonquin & sur la Cochinchine.

Quelques prêtres des missions étrangeres avoient prêché l'Evangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale & par leur conduite. Simples, doux, humains, sans intrigue & sans avarice, ils ne s'étoient rendus suspects ni au

gouvernement, ni aux peuples; ils leur avoient inſpiré du reſpect & de l'amour pour les François en général, pour Louis XIV en particulier.

Un Grec d'un eſprit inquiet & ambitieux, nommé Conſtantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au prince, & en peu de tems il étoit parvenu à l'emploi de principal miniſtre, ou Barcalon, charge à-peu-près ſemblable à celle de nos anciens maires du palais.

Phaulcon gouvernoit deſpotiquement le peuple & le roi. Ce prince étoit foible, valétudinaire & ſans poſtérité. Son miniſtre forma le projet de lui ſuccéder, peut-être même celui de le détrôner. On ſait que ces entrepriſes ſont auſſi faciles & auſſi communes dans les pays ſoumis aux deſpotes, qu'elles ſont difficiles & rares dans les pays où le prince regne par la juſtice; dans les pays où ſon autorité a pour principes, pour meſure & pour régle des loix fondamentales & immuables dont la garde eſt confiée à des corps de magiſtrature éclairés & nombreux. Là, les ennemis du ſouverain ſe montrent les ennemis de la nation. Là, ils ſe trouvent arrêtés dans leurs projets, par toutes les forces de la nation; parce que, en s'élevant contre le chef de l'état, ils s'élevent

contre les loix qui ſont les volontés communes & immuables de la nation.

Phaulcon imagina de faire ſervir les François à ſon projet, comme quelques ambitieux s'étoient ſervis auparavant d'une garde de ſix cents Japonois, qui avoient diſpoſé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684 des ambaſſadeurs en France pour y offrir l'alliance de ſon maître, des ports aux négocians François, & pour y demander des vaiſſeaux & des troupes.

La vanité faſtueuſe de Louis XIV tira un grand parti de cette ambaſſade. Les flatteurs de ce prince, digne d'éloges, mais trop loué, lui perſuaderent que ſa gloire répandue dans le monde entier lui attiroit les hommages de l'orient. Il ne ſe borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire uſage des diſpoſitions du roi de Siam en faveur de la compagnie des Indes, & plus encore en faveur des miſſionnaires. Il fit partir une eſcadre ſur laquelle il y avoit plus de Jéſuites que de négocians; & dans le traité qui fut conclu entre les deux rois, les ambaſſadeurs de France dirigés par le Jéſuite Tachard, s'occuperent beaucoup plus de religion que de commerce.

La Compagnie avoit cependant conçu les plus

plus grandes eſpérances de l'établiſſement de Siam, & ces eſpérances étoient fondées.

Ce royaume, quoique coupé par une chaîne de montagnes qui va ſe réunir aux rochers de la Tartarie, eſt d'une fertilité ſi prodigieuſe, qu'une grande partie des terres cultivées y rend deux cents pour un. Il y en a même qui, ſans les travaux du laboureur, ſans le ſecours de la ſemence, prodiguent d'abondantes ré.oltes de riz. Moiſſonné comme il eſt venu, ſans ſoin & ſans attention, ce grain abandonné, pour ainſi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il eſt né, pour ſe reproduire dans les eaux du fleuve qui traverſe le royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée ſur la terre où les fruits ſoient en auſſi grande abondance, auſſi variés, auſſi ſains que dans cette terre délicieuſe. Elle en a qui lui ſont particuliers; & ceux qui lui ſont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une ſaveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre toujours chargée de ces tréſors ſans ceſſe renaiſſans, couvre encore ſous une légere ſuperficie des mines d'or, de cuivre, d'aiman, de fer, de plomb & de calin, cet étain ſi recherché dans toute l'Aſie.

Le deſpotiſme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages. Un prince corrompu par ſa

puiſſance même, opprime du fond de ſon ſérail par ſes caprices, ou laiſſe opprimer par ſon indolence les peuples qui lui ſont ſoumis. A Siam, il n'y a que des eſclaves & point de ſujets. Les hommes y ſont diviſés en trois claſſes. Ceux de la premiere compoſent la garde du monarque, cultivent ſes terres, travaillent aux atteliers de ſon palais. La ſeconde eſt deſtinée aux travaux publics, à la défenſe de l'état. Les derniers ſervent les magiſtrats, les miniſtres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'eſt élevé à un emploi diſtingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainſi les gages des grandes places ſont bien payés à la cour de Siam; parce que ce n'eſt pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux ſont inſcrits dès l'âge de ſeize ans dans des regiſtres. A la premiere ſommation, chacun doit ſe rendre au poſte qui lui eſt aſſigné, ſous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la baſtonade.

Dans un pays où les hommes doivent ſix mois de leur travail au gouvernement ſans être payés ni nourris, & travaillent les autres ſix mois pour gagner de quoi vivre toute l'année : dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des perſonnes aux terres. Il n'y a point

de propriété. Les fruits délicieux, qui sont la richesse des jardins du monarque & des grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelque arbre dont les productions soient précieuses, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du despote ou de ses ministres. Le propriétaire en devient le gardien; & quand le tems de cueillir les fruits est arrivé, il en est responsable, sous des peines ou des traitemens séveres.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme, ils le sont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de son palais sont traités avec des honneurs & des soins extraordinaires. Les moins distingués ont quinze esclaves à leur service, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes, des cannes à sucre. Ces animaux qui ne sont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaster, à moins qu'on ne se redime de cette vexation par des présens continuels. Personne n'oseroit fermer son champ aux éléphans du roi, dont

plufieurs font décorés de titres honorables & élevés aux premieres dignités de l'état.

Tant d'eſpeces de tyrannie font que les Siamois déteſtent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart ſe dérobent à l'oppreſſion en fuyant dans les forêts, où ils ménent une vie ſauvage cent fois préférable à celle des ſociétés corrompues par le deſpotiſme. Cette déſertion eſt devenue ſi conſidérable, que, depuis le port de Mergui juſqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers ſans trouver la moindre population, dans des plaines immenſes, bien arroſées, dont le ſol eſt excellent, & où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays eſt abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qu'y avoient ſucceſſivement formées toutes les nations ſituées à l'eſt de l'Aſie. Cet empreſſement tiroit ſon origine du commerce immenſe qui s'y faiſoit. Tous les hiſtoriens atteſtent qu'au commencement du ſeiziéme ſiécle, il arrivoit tous les ans un très-grand nombre de vaiſſeaux dans ſes rades. La tyrannie qui commença peu de tems après, anéantit ſucceſſivement les mines, les manufactures, l'agriculture. Avec elles diſparurent les négo-

gocians étrangers, les nationaux même. L'état tomba dans la confusion & dans la langueur qui en est la suite. Les François, à leur arrivée, le trouverent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général pauvre, sans arts, soumis à un despote qui voulant faire le commerce de ses états, ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornemens & de marchandises de luxe qui se consommoient à la cour & chez les grands, étoient tirés du Japon. Le Siamois avoit un respect extrême pour les Japonois, un goût exclusif pour leurs ouvrages.

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, & il le falloit cependant pour donner quelque débit aux productions de l'industrie Françoise. Si quelque chose pouvoit amener le changement, c'étoit la religion Chrétienne que les prêtres des missions étrangeres avoient annoncée avec succès; mais les Jésuites trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, & abusant de leur faveur à la cour, se firent haïr, & cette haîne retomba sur leur religion. Des églises furent bâties avant qu'il y eût des Chrétiens. On fonda des maisons religieuses, & on révolta ainsi le peuple & les Talapoins. Ce sont des moines; les uns solitaires, les autres intriguans. Ils prêchent au peuple les dogmes & la morale de Sommonacodom. Ce législateur

des Siamois fut long-tems honoré comme un ſage, & il a été honoré depuis comme un dieu, ou comme une émanation de la divinité, un fils de Dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de ris par jour. Il arracha un de ſes yeux pour le donner à un pauvre auquel il n'avoit rien à donner. Une autre fois il donna ſa femme. Il commandoit aux aſtres, aux rivieres, aux montagnes; mais il avoit un frere qui le contrarioit beaucoup dans ſes projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia lui-même ce malheureux frere. Cette fable avoit indiſpoſé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié; & ils ne pouvoient révérer Jéſus-Chriſt, parce qu'il étoit mort du même genre de ſupplice que le frere de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas poſſible de porter des marchandiſes à Siam, on pouvoit travailler à en inſpirer peu-à-peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, & ſe ſervir de celui qu'on trouvoit en ce moment, pour ouvrir des liaiſons avec tout l'Orient. La ſituation du royaume entre deux golfes où il occupe cent ſoixante lieues de côtes ſur l'un, & environ deux cens ſur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers. La fortereſſe de Bankok bâtie à l'embou-

chure du Menan, qu'on avoit remise aux François, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire à la Chine, aux Philippines, dans tout l'est de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, & l'un des meilleurs d'Asie, qu'on leur avoit aussi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte de Coromandel, sur-tout pour le Bengale. Il leur assuroit une communication avantageuse avec les royaumes de Pegu, d'Ava, d'Arrakam, de Lagos, pays plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, & de la poudre d'or. Tous ces états offrent de même que Siam l'arbre d'où découle cette gomme précieuse avec laquelle les Chinois & les Japonois composent leur vernis; & quiconque possédera le commerce de cette denrée, en fera un très-lucratif à la Chine & au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établissemens tout formés, qui ne coûtoient rien à la compagnie, & qui pouvoient mettre dans ses mains une grande partie du commerce de l'Orient; elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe de l'ivoire, du bois de teinture semblable à celui qu'on coupe à la baie de Campeche, beaucoup de casse, cette grande quantité de peaux de buffle & de daim qu'y alloient cher-

cher autrefois les Hollandois. On auroit pu y cultiver le poivre, & peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, & que le malheureux habitant de Siam indifférent à tout ne réussissoit à rien.

Les François ne s'occuperent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les officiers, les troupes, les Jésuites n'entendoient rien au commerce; ils ne songeoient qu'aux conversions, & à se rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal secouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ses desseins, ils furent entraînés dans sa chûte; & les forteresses de Mergui & de Bankok défendues par des garnisons Françoises, furent reprises par le plus lâche de tous les peuples.

Pendant le peu de tems que les François furent établis à Siam, la compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle se flattoit de pouvoir négocier avec sûreté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avoient pris soin d'instruire il y avoit environ sept siécles. Le théisme y domine, c'est la religion de Confucius, dont les dogmes & les livres y sont révérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas comme à la Chine, le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les loix,

l'opinion & les rites. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur; il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui régnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'industrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût & sans delicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses souverains & des étrangers; soit qu'il y ait dans son caractere un fonds d'inquiétude; soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que soit le cours des lumieres, qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation; il faut toujours que l'un & l'autre se perfectionnent à la fois & de concert, sans quoi les états sont exposés aux plus grandes révolutions. Aussi, dans le Tonquin, voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent, & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ses dissensions; & le mal doit empirer, jusqu'à ce que les sujets ayent forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres ayent achevé d'abrutir leurs sujets. Les Portugais, les

Hollandois qui avoient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, s'étoient vus forcés d'y renoncer. Les François ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négocians particuliers de Madras qui ayent suivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des soies communes, les seules marchandises de quelque importance que fournisse le pays.

La Cochinchine étoit trop voisine de Siam pour ne pas attirer aussi l'attention des François, & il est vraisemblable qu'ils auroient cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la sagacité de prévoir ce que cet état naissant devoit devenir un jour. L'Europe doit à un voyageur philosophe le peu qu'elle sçait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoissances se réduisent.

Lorsque les François arriverent dans ces contrées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi siécle, qu'un prince du Tonquin fuyant devant son souverain qui le poursuivoit comme un rébelle, avoit franchi avec ses soldats & ses partisans, le fleuve qui sert de barriere entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés, chasserent bientôt des habitans épars qui erroient sans société policée;

sans forme de gouvernement civil, & sans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & sensible qu'ils avoient à ne point se nuire réciproquement. Ils y fonderent un empire sur la culture & la propriété. Le ris étoit la nourriture la plus facile & la plus abondante : il eut les premiers soins des nouveaux colons. La mer & les rivieres attirerent des habitans sur leurs bords, par une provision d'excellent poisson. On éleva des animaux domestiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus nécessaires, tels que le cotonier pour se vêtir. Les montagnes & les forêts qu'il n'étoit pas possible de défricher donnerent du gibier, des métaux, des gommes, des parfums & des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux, de moyens & d'objets de commerce. On construisit les cent galeres qui défendent constamment les côtes du royaume.

Tous ces avantages de la nature & de la société étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, un caractere humain, dont il est en partie redevable aux femmes ; soit que l'ascendant de ce sexe tienne à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son assiduité au travail & de son intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des socié-

tés, les femmes ſont les premieres à ſe policer. Leur foibleſſe même, & leur vie ſédentaire, plus occupée de détails variés & de petits ſoins, leur donnent plutôt ces lumieres & cette expérience, ces attachemens domeſtiques qui ſont les premiers inſtrumens & les liens les plus forts de la ſociabilité. C'eſt peut-être pour cela qu'on voit chez pluſieurs peuples ſauvages les femmes chargées des premiers objets de l'adminiſtration civile, qui ſont une ſuite de l'œconomie domeſtique. Tant que l'état n'eſt qu'une eſpece de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'eſt alors ſans doute que les peuples ſont les plus heureux, ſur-tout quand ils vivent ſous un climat où la nature n'a preſque rien laiſſé à faire aux hommes.

Tel eſt celui qu'habitent les Cochinchinois. Auſſi ce peuple goute-t-il dans l'imperfection de ſa police un bonheur qu'on ne ſauroit trop lui envier dans le progrès d'une ſociété plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendians. Tout le monde a droit d'y vivre dans ſon champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maiſon de la peuplade où il ſe trouve, s'aſſeoit à table, mange, boit, ſe retire, ſans invitation, ſans remerciement, ſans queſtion. C'eſt un homme; dès-lors il eſt ami, parent de la maiſon. Fût-il d'un pays étranger, on le

regarderoit avec plus de curiosité ; mais il seroit reçu avec la même bonté.

Ce sont les suites & les restes du gouvernement des six premiers rois de la Cochinchine, & du contrat social qui se fit entre la nation & son conducteur, avant de passer le fleuve qui sépare les Cochinchinois du Tonquin. C'étoient des hommes las d'oppression. Ils prévirent un malheur qu'ils avoient éprouvé, & voulurent se prémunir contre les abus de l'autorité, qui, d'elle-même, transgresse ses limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple & le courage de se révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juste, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où il s'étoient sauvés ensemble. Il ne leur demanda jamais qu'une seule rétribution annuelle & volontaire, pour l'aider à défendre l'état contre le despote Tonquinois, qui les poursuivit long-tems au-delà du fleuve qu'ils avoient mis entr'eux & sa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieusement observé durant plus d'un siécle, sous cinq ou six successeurs de ce brave libérateur : mais il s'est enfin altéré & corrompu. Cet engagement réciproque & solemnel se renouvelle encore tous les ans, à la face du ciel & de la terre, dans une assemblée générale de la nation, qui se

tient en plein champ, où le plus ancien préſide, où le roi n'aſſiſte que comme un particulier. Ce prince honore & protege encore l'agriculture, mais ſans donner l'exemple du labourage comme ſes ancêtres. En parlant de ſes ſujets, il dit encore : *ce ſont mes enfans ;* mais ils ne le ſont plus. Ses courtiſans ſe ſont appellés ſes eſclaves, & lui ont donné le titre faſtueux & ſacrilége de *roi du ciel.* Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant lui que des inſectes rampans ſur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines, a deſſéché l'agriculture. Il a mépriſé le toît ſimple & modéré de ſes peres ; il a voulu un palais. On en a creuſé l'enceinte, d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des murailles de ce palais, le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un deſpote. Bientôt on ne le verra plus ſans doute ; & l'inviſibilité qui caractériſe la majeſté des rois de l'orient, fera ſuccéder le tyran au pere de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts ; & le nom d'adminiſtration des finances, ne tardera pas à remplacer celui de légiſlation civile, & de contrat ſocial. Les tributs ne ſont plus des offrandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont ſurprendre au palais du roi,

le privilége de piller les provinces. Avec de l'or, ils achetent à la fois le droit du crime & de l'impunité : ils corrompent les courtiſans, ſe dérobent aux magiſtrats, & vexent les laboureurs. Déja les grands chemins offrent aux voyageurs des villages abandonnés par leurs habitans, & des terres négligées. *Le roi du ciel*, ſemblable aux dieux d'Epicure, laiſſe tomber les fléaux & les calamités ſur les campagnes. Il ignore & les maux, & les larmes de ſes peuples. Bientôt ils retomberont dans le néant, où ſont enſevelis les ſauvages qui leur céderent leur territoire. Ainſi périſſent, ainſi périront les nations gouvernées par le deſpotiſme. Si la Cochinchine retombe dans le cahos dont elle eſt ſortie il y a environ cent cinquante ans, elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ſes ports. Les Chinois, qui ſont en poſſeſſion d'y faire le principal commerce, en tirent aujourd'hui en échange des marchandiſes qu'ils y portent, des bois de menuiſerie, des bois pour la charpente des maiſons & la conſtruction des vaiſſeaux.

Une immenſe quantité de ſucre, le brut à quatre livres le cent, le blanc à huit, & à dix le candi.

De la ſoie de bonne qualité, des ſatins agréables, & du pitre, filament d'un arbre reſ-

ſemblant au bananier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir & mauvais, qui ſert à la conſommation du peuple.

De la canelle ſi parfaite, qu'on la paye trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu ; elle ne croît que ſur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer ſi pur, qu'on le forge ſortant de la mine, ſans le faire fondre.

De l'or, au titre de vingt-trois karats. Il y eſt plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui eſt plus ou moins parfait, ſelon qu'il eſt plus ou moins réſineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette réſine, ſont communément tirés du cœur de l'arbre ou de ſa racine. On les nomme calunbac, & ils ſont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les conſerve avec un ſoin extrême dans des boëtes d'étain, pour qu'ils ne ſéchent pas. Quand on veut les employer, on les broye ſur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui ſe vend au moins cent francs la livre, eſt porté

en

en Perse, en Turquie & en Arabie. On l'y employe à parfumer les habits, & même dans les grandes occasions, les appartemens, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre destination. C'est un usage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la considération, lui présentent à fumer; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la conversation commence à languir, arrive le sorbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'étranger se leve pour s'en aller, on lui présente une cassolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée sous sa barbe, qu'on parfume d'eau de rose.

Quoique les François, qui ne pouvoient guère porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon & du soufre, à la Cochinchine, eussent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il falloit le suivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits sur les marchandises envoyées en Europe, ou qui se feroient vendues dans l'Inde, auroient fait disparoître cet inconvénient. Mais il n'est plus tems de revenir sur ses pas. La probité & la bonne-foi qui sont essentiellement la base d'un commerce actif & solide, disparoissent de ces contrées

autrefois ſi floriſſantes, à meſure que le gouvernement y devient arbitraire, & par conſéquent injuſte. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs, que dans ceux des états voiſins dont on connoît à peine l'exiſtence.

Quoi qu'il en ſoit de ces obſervations, la compagnie Françoiſe chaſſée de Siam, & n'eſpérant point de s'établir aux extrémités de l'Aſie, commença de regretter ſon comptoir de Surate, où elle n'oſoit plus ſe montrer depuis qu'elle en étoit ſortie ſans payer ſes dettes. Elle avoit perdu le ſeul débouché qu'elle connût alors pour ſes draps, ſon plomb, ſon fer; & elle éprouvoit des embarras continuels dans l'achat des marchandiſes que demandoient les fantaiſies de la métropole, ou qu'exigeoient les beſoins des colonies. En faiſant face à ſes engagemens, elle eût pû recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol qui deſiroit une plus grande concurrence dans ſa rade, & qui auroit préféré les François aux Anglois, à qui la cour avoit vendu le privilége de ne payer aucun droit d'entrée, l'en preſſa ſouvent. Soit défaut de probité, d'intelligence, ou de moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'étoit couverte. Toute ſon attention ſe bornoit à ſe fortifier à Pondichery.

lorsqu'elle vit ses projets arrêtés par une guerre sanglante dont l'origine étoit éloignée.

VII. Perte & recouvrement de Pondichery, devenu le principal établissement dans l'Inde.

Les Barbares du Nord qui avoient renversé l'empire Romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pousser leurs conquêtes, & qui maintint chaque état dans ses limites naturelles. La ruine des loix féodales, & les changemens qui en furent les suites nécessaires, sembloient conduire à voir une seconde fois s'établir une sorte de monarchie universelle; mais la puissance Autrichienne, affoiblie par la grandeur même de ses possessions, & par la distance où elles étoient les unes des autres, ne réussit pas à renverser les boulevards qui s'élevoient contre elle. Après un siécle de travaux, d'espérances & de revers, elle fut réduite à céder son rôle à une nation que ses forces, sa position & son activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu & Mazarin commencerent cette révolution par leurs intrigues. Turenne & Condé l'acheverent par leurs victoires. Colbert l'affermit par la création des arts & par tous les genres d'industrie. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de son siécle, que comme celui qui représenta sur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer

l'uſage de ſa puiſſance & le ſentiment de ſa ſupériorité, il eſt difficile de prévoir juſqu'où il auroit pouſſé ſa fortune. Sa vanité nuiſit à ſon ambition. Après avoir plié ſes ſujets à ſes volontés, il voulut y aſſujettir ſes voiſins. Son orgueil lui ſuſcita plus d'ennemis, que ſon aſcendant & ſon génie ne pouvoient lui procurer d'alliés & de reſſources.

Le goût qu'il ſembloit prendre aux flatteries de ſes panégyriſtes & de ſes courtiſans, qui lui promettoient l'empire univerſel, ſervit plus que l'étendue même de ſon pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une ſervitude générales. Les pleurs & les ſatyres de ſes ſujets proteſtans diſperſés par un fanatiſme tyrannique, mirent le comble à la haine que ſes ſuccès & l'abus de ſes proſpérités avoient inſpirée.

Le prince d'Orange, eſprit juſte, ferme, profond, doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition, devint le centre de tant de reſſentimens, qu'il fomentoit depuis long-tems par ſes négociations & ſes émiſſaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir, & la France fut par-tout & conſtamment triomphante.

Elle ne fut pas auſſi heureuſe en Aſie qu'en

Europe. Les Hollandois eſſayerent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays, qui ne pouvoient être jamais contraints de le reſtituer. Le prince Indien auquel ils s'adreſſerent, ne fut pas tenté par l'argent qu'on lui offrit, de ſe prêter à cette perfidie. *Les François*, répondit-il conſtamment, *ont acheté cette place, il ſeroit injuſte de les en déloger.* Ce que ce Raja refuſoit de faire, fut exécuté par les Hollandois eux-mêmes. Ils aſſiégerent la place en 1693, & furent forcés de la rendre à la paix de Riſwick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient priſe.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, & y conduiſit les affaires de la compagnie avec la ſageſſe, l'intelligence & la probité qu'on attendoit de lui. Cet habile & vertueux négociant attira de nouveaux colons à Pondichery; & il leur en fit aimer le ſéjour, par le bon ordre qu'il y fit régner, par ſa douceur & par ſa juſtice. Il ſut plaire aux princes voiſins, dont l'amitié étoit néceſſaire à une colonie foible & naiſſante. Il choiſit ou forma des ſujets excellens, qu'il envoya dans les différens marchés d'Aſie, & chez les différens princes. Il avoit perſuadé aux François, qu'étant arrivés les derniers dans l'Inde, s'y trouvant ſans force, & n'y ayant aucune eſpérance

d'être secourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réussir qu'en y donnant une idée avantageuse de leur caractere. Il leur fit perdre ce ton léger & méprisant, qui rend si souvent leur nation insupportable aux étrangers. Ils furent doux, modestes, appliqués. Ils surent se conduire selon le génie des peuples, & suivant les circonstances. Ceux qui ne se bornoient pas aux emplois de la compagnie répandus dans les différentes cours, y apprirent à connoître les lieux où se fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandises les plus précieuses, & enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.

Préparer de loin des succès à la compagnie par l'opinion qu'il donnoit des François, par le soin de lui former des agens, par les connoissances qu'il faisoit prendre, & par le bon ordre qu'il savoit maintenir dans Pondichery, où se rendoient de jour en jour de nouveaux habitans; c'étoit le seul service que Martin pouvoit rendre, mais ce n'étoit pas assez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès son berceau de maladies visiblement mortelles.

VIII. Décadence de la Compagnie de Fran-

Ses premieres opérations eurent pour but d'établir un grand empire à Madagascar. Un seul armement y porta seize cens quatre-vingt-

huit personnes, à qui on avoit fait espérer un climat délicieux, une fortune rapide, & qui n'y trouverent que la famine, la discorde & la mort. cc. Causes de son dépérissement.

Un commencement si ruineux dégoûta d'une entreprise à laquelle on ne s'étoit porté que par une espece de mode, ou par complaisance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligations de leur souscription avec l'exactitude nécessaire dans les affaires de commerce. Le gouvernement qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquiéme des sommes qui seroient versées dans les caisses de la compagnies, & qui n'avoit dû y fournir jusqu'alors que deux millions, tira encore en 1668 deux millions du trésor public, dans l'espérance de soutenir son ouvrage. Il poussa quelque tems après la générosité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

Ce sacrifice de la part du ministère, n'empêcha pas que la compagnie ne se vît réduite à concentrer ses opérations à Surate & à Pondichery. Il lui fallut abandonner ses établissemens de Bantam, de Rajapour, de Tilseri, de Mazulipatam, de Bender-Abassi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs ne fussent trop multipliés, qu'il n'y en eût même plusieurs de mal placés; mais ce ne furent pas

ces raisons qui les firent proscrire ; il n'y eut que l'impuissance absolue de les soutenir, qui les fit déserter.

Bientôt après il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux régnicoles & aux étrangers, de faire pendant cinq ans le commerce des Indes sur les vaisseaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendroit, & à condition que les marchandises en retour, seroient déposées dans ses magasins, vendues avec les siennes, & lui payeroient un droit de cinq pour cent. L'empressement du public à profiter de ces facilités, fit tout espérer aux directeurs de la multiplication des petits profits qu'on feroit continuellement sans courir de risque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils retiroient de cet arrangement, que blessés des bénéfices considérables que faisoient les négocians libres, obtinrent au bout de deux ans qu'il leur seroit permis de redonner à leur privilége toute son étendue.

Pour soutenir ce monopole avec quelque bienséance, il falloit des fonds. En 1684, la compagnie fit ordonner par le gouvernement, à tous les associés, de donner comme par supplément le quart de la valeur de leur intérêt, sous peine aux actionnaires qui ne fourniroient

pas l'appel, de voir paſſer leurs droits entiers à ceux qui auroient payé à leur place. Soit humeur, ſoit raiſon, ſoit impuiſſance, un grand nombre de perſonnes ne nourrirent pas leurs actions, qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire; & à la honte de la nation, il ſe trouva des hommes aſſez barbares ou aſſez injuſtes, pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient ſi déshonorant, mit en état d'expédier quelques vaiſſeaux pour l'Aſie; mais de nouveaux beſoins ſe firent bientôt ſentir. Cette ſituation cruelle, & qui empiroit ſans ceſſe, fit imaginer de redemander aux actionnaires en 1697, les répartitions de dix & de vingt pour cent, qui avoient été faites en 1687 & en 1691. Une propoſition ſi extraordinaire révolta tous les eſprits. Il fallut recourir à la voie déjà uſée des emprunts. Plus on les multiplioit & plus ils devenoient onéreux, parce que le payement étoit toujours moins aſſuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent & de crédit, le vuide de ſa caiſſe la mettoit dans l'impoſſibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui, ſans cet encouragement, ne travaille pas & ne fait pas travailler. Cette impuiſſance réduiſoit à rien les ventes françoiſes. Il eſt prouvé que depuis 1664 juſ-

qu'en 1684, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de vingt ans, elles ne s'éleverent pas en totalité au-deſſus de neuf millions cent mille livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des adminiſtrateurs, des agens de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée ni bien ſurveillée. On avoit pris ſur les capitaux, des dividendes qui ne devoient ſortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des régnes avoit ſervi de modele à une ſociété de négocians. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus ſûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Aſie.

La ſanglante guerre de 1689, ajouta aux calamités de la compagnie, par les ſuccès même de la France. Des eſſaims de corſaires ſortis des différents ports du royaume, déſolerent par leur activité & par leur courage, le commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Dans leurs innombrables priſes, ſe trouva une quantité prodigieuſe de marchandiſes des Indes : elles ſe répandirent à vil prix. La compagnie qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéramens qui puſſent la tirer de ce précipice; elle n'en imagina aucun qui pût ſe concilier avec l'intérêt des armateurs, & le miniſtre ne jugea pas de-

voir sacrifier des hommes utiles, à un corps qui depuis si long-tems le fatiguoit de ses besoins & de ses murmures.

Après tout, la compagnie avoit bien d'autres causes d'inquiétude. Les financiers lui avoient montré une haine ouverte : ils la traversoient, ils la gênoient continuellement. Appuyés par ces vils associés, qu'ils ont en tout tems à la cour, ils tenterent, sous le spécieux prétexte de favoriser les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en prenant une conduite opposée aux principes de Colbert, & en révoquant les édits les plus solemnels : mais les traitans trouverent des expédiens pour rendre inutiles des priviléges qu'on ne vouloit pas abolir ; & sans en être dépouillée, la compagnie cessa d'en jouir.

On surchargea successivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il se passoit rarement six mois, sans qu'on vît paroître des réglemens qui autorisoient, qui proscrivoient l'usage de ces marchandises : c'étoit un flux, un reflux continuels de contradictions, dans une partie d'administration qui auroit exigé des principes réfléchis & invariables. Toutes ces variations firent penser à l'Europe, que le commerce s'établiroit, se fixeroit difficilement dans un em-

pire où tout dépend des caprices d'un ministre; & des intérêts de ceux qui gouvernent.

La conduite d'une administration ignorante & corrompue ; la légéreté, l'impatience des actionnaires, la jalousie intéressée de la finance, l'esprit oppresseur du fisc, d'autres causes encore, avoient préparé la chûte de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la succession d'Espagne, précipiterent sa ruine.

Toutes les ressources étoient épuisées. Les plus confians ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre, que si par quelque bonheur inespéré, on réussissoit à expédier quelques foibles bâtimens, ils ne fussent arrêtés en Europe ou aux Indes, par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puissans motifs déterminerent la compagnie en 1707 à consentir que de riches négocians envoyassent leurs propres vaisseaux dans l'Inde, sous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre sur ces navires l'intérêt que ses facultés lui permettroient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier & exclusif de son privilége à quelques armateurs de Saint-Malo, mais sous la réserve

du même indult, qui depuis quelques années lui conservoit un reste de vie.

Cette situation désespérée ne l'empêcha pas de solliciter en 1714, le renouvellement de son privilége qui alloit expirer, & dont elle avoit joui un demi-siécle. Il lui fut accordé une prorogation de dix ans, par un ministère qui ne savoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit à prendre des mesures plus raisonnables. Ce nouvel arrangement n'eut lieu qu'en partie, par des événemens extraordinaires dont il faut développer les causes.

IX. La Compagnie de France reçoit un éclat passager du systême de Law, & retombe dans l'obscurité.

Les esprits accoutumés à suivre la marche des empires, ont toujours regardé la mort de Colbert comme le terme de la vraie prospérité de la France. Elle jetta encore quelque éclat au-dehors; mais le dépérissement de son intérieur devenoit tous les jours plus grand. Ses finances administrées sans ordre & sans principes, furent la proie d'une foule de traitans avides. Ils se rendirent nécessaires par leurs brigandages même, & parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confusion, l'usure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées d'intérêt, les aliénations du domaine & des impositions, des engagemens impossibles à tenir, la création des rentes & des charges, les priviléges, les exemp-

tions de toute eſpece; cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent la ſuite d'une administration ſi vicieuſe.

Le diſcrédit devint bientôt univerſel. Les banqueroutes ſe multiplierent. L'argent diſparut. Le commerce fut anéanti. Les conſommations diminuerent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers paſſerent chez l'étranger. Le peuple n'eut ni nourriture, ni vêtement. La nobleſſe fit la guerre ſans appointemens, & engagea ſes poſſeſſions. Tous les ordres de l'état accablés ſous le poids des taxes, manquoient du néceſſaire. Les effets royaux étoient dans l'aviliſſement; les contrats ſur l'hôtel-de-ville ne ſe vendoient que la moitié de leur valeur, & les billets d'uſtenſiles perdoient quatre-vingt & quatre-vingt-dix pour cent. Louis XIV eut un beſoin preſſant ſur la fin de ſes jours de huit millions : il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de reſcriptions. C'étoit emprunter à quatre cens pour cent.

Tel étoit le déſordre des affaires, lorſque le duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les gens extrêmes vouloient que dans l'impoſſibilité de faire face à tout, on ſacrifiât aux propriétaires des terres les créanciers de l'état, qui n'étoient tout au plus que comme un à ſix cents. Le régent ſe refuſa à une violence qui

auroit imprimé une tache ineffaçable sur son administration. Il préféra un examen des engagemens publics à une banqueroute entiere.

Malgré la réduction de six cents millions d'effets au porteur, à deux cents cinquante millions de billets d'état, la dette nationale se monta à deux milliards soixante-deux millions cent trente-huit mille une livres, à vingt-huit francs le marc, dont les intérêts au denier vingt-cinq montoient à quatre-vingt-neuf millions neuf cents quatre-vingt trois mille quatre cent cinquante-trois livres.

L'énormité de ces engagemens qui absorboient presqu'entierement les revenus de l'état, fit adopter l'idée d'une chambre de justice destinée à poursuivre ceux qui avoient causé la misere publique, & qui en avoient profité. Cette inquisition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des ministres qui avoient conduit les finances, les ruses des traitans qui les avoient englouties, la bassesse des courtisans qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons esprits furent affermis par cette nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient toujours eue pour un tribunal pareil. Il avilit la dignité du prince qui manque à ses engagemens, & met sous les yeux des peuples les moins éclairés les vices d'une administration

corrompue. Il anéantit les droits du citoyen qui ne doit compte de ses actions qu'à la loi. Il fait pâlir tous les hommes riches, que leur fortune bien ou mal acquise désigne à la proscription. Il encourage les délateurs, qui marquent du doigt à la tyrannie ceux qu'il est avantageux de ruiner. Il est composé de sangsues impitoyables qui voient des criminels par-tout où ils soupçonnent des richesses. Il épargne des brigands qui savent se mutiler à tems, pour dépouiller des ames honnêtes, défendues seulement par leur innocence. Il sacrifie les intérêts du fisc aux fantaisies de quelques favoris avides, débauchés & dissipateurs.

Tandis que la France donnoit à l'Europe le spectacle cruel & déshonorant de tant de maux, elle vit arriver dans sa capitale un empirique Ecossois, qui promenoit depuis longtems ses talens & son inquiétude. Son génie ardent & décisif étoit fait pour braver les raisonnemens, pour surmonter les difficultés. Il fit goûter en 1716 l'idée d'une banque, dont les succès confondirent ses contradicteurs, surpasserent même ses espérances. Avec quatre-vingt-dix millions que lui fournit la compagnie d'Occident, elle redonna la vie à l'agriculture, au commerce, aux arts, à l'état entier. Son auteur passa pour un génie juste, étendu,

étendu, élevé, qui dédaignoit la fortune, qui aimoit la gloire, qui vouloit arriver à la postérité par de grandes choses. La reconnoissance le jugeoit digne des monumens publics les plus honorables. Cette étonnante prospérité lui procura une autorité entiere. Il s'en servit pour réunir en 1719 les compagnies d'Occident, d'Afrique, de la Chine, des Indes, dans un même corps. Des projets de commerce furent ceux qui occuperent le moins la nouvelle société. Elle porta son ambition jusqu'à vouloir rembourser toutes les dettes de l'état. Le gouvernement lui accorda la vente du tabac, les monnoies, les recettes & les fermes générales, pour la mettre en état de suivre un si grand projet.

Ses premieres opérations subjuguerent toutes les imaginations. Six cents vingt-quatre mille actions, achetées la plupart avec des billets d'état, & qui, l'une dans l'autre, ne coûtoient pas réellement cinq cents livres, valurent jusqu'à dix mille francs payables en billets de banque. Les François, l'étranger, les gens les plus sensés vendoient leurs contrats, leurs terres, leurs bijoux, pour jouer un jeu si extraordinaire. L'or & l'argent tomberent dans le plus grand avilissement. On ne vouloit que du papier.

Cet enthousiasme le fit multiplier à l'infini.

Il fut porté à ſix milliards cent trente-huit millions deux cents quarante-trois mille cinq cents quatre-vingt-dix livres en actions de la compagnie des Indes, ou en billets de banque, quoiqu'il n'y eût dans le royaume que douze cents millions d'eſpeces à ſoixante francs le marc.

Une pareille diſproportion eût été peut-être ſoutenable chez un peuple libre où elle ſe ſeroit formée par dégrés. Les citoyens accoutumés à regarder la nation comme un corps permanent & indépendant, l'acceptent d'autant plus volontiers pour caution, qu'ils ont rarement une connoiſſance exacte de ſes facultés, & qu'ils ont de ſa juſtice une idée favorable, fondée ordinairement ſur l'expérience. Avec ce préjugé, le crédit y eſt ſouvent porté au-delà des reſſources & des ſûretés. Il n'en eſt pas ainſi dans les monarchies abſolues, dans celles ſur-tout qui ont ſouvent violé leurs engagemens. Si dans un inſtant de vertige on leur accorde une confiance aveugle, elle finit toujours avec la folie qui l'a vu naître. Leur inſolvabilité frappe tous les yeux. La bonne-foi du monarque, l'hypotheque, les fonds, tout paroît imaginaire. Le créancier revenu de ſon premier éblouiſſement revendique ſon argent, avec une impatience proportionnée à ſes inquiétudes. L'hiſtoire du ſyſtême vient à l'appui de cette vérité.

Pour pouvoir faire face aux premieres demandes, on eut recours à des expédiens bien extraordinaires. L'or fut proscrit dans le commerce. Il fut défendu de garder chez soi plus de cinq cens livres en especes. Un édit annonça plusieurs diminutions successives dans les monnoies. Ces moyens n'arrêterent pas seulement l'empressement qu'on avoit eu à retirer l'argent de la banque : ils y firent encore porter, dans moins d'un mois, quarante-quatre millions six cens quatre-vingt-seize mille cent quatre-vingt-dix livres d'espéces à quatre-vingts francs le marc.

Comme cet aveuglement ne pouvoit pas être durable, on pensa que pour rapprocher le papier de l'argent, il convenoit de réduire le billet de banque à la moitié de sa valeur, & l'action à cinq neuviemes. Le marc de l'argent fut porté à quatre-vingt-deux livres dix sols. Cette opération, la plus raisonnable peut-être qu'on pût faire dans la crise où l'on s'étoit mis, acheva de tout confondre. La consternation fut universelle. Chacun s'imagina avoir perdu la moitié de son bien, & s'empressa de retirer le reste. La banque manquoit de fonds, & il se trouva que les agioteurs n'avoient embrassé que des chimeres. Les moins malheureux furent les étrangers, qui, les premiers,

avoient réalisé leur papier, & qui emporterent le tiers des métaux qui étoient dans le royaume. Les espérances qu'avoit conçues le gouvernement de payer ses dettes, disparurent avec Law, & il ne resta de monument solide du systême qu'une compagnie des Indes, dont les actions fixées par la liquidation de 1723, au nombre de cinquante-six mille, furent réduites par des événemens postérieurs à cinquante mille deux cens soixante-huit quatre dixiemes.

Malheureusement elle conserva les priviléges des différentes compagnies dont elle étoit formée; & cette prérogative ne servit pas à lui donner de la puissance & de la sagesse. Elle gêna la traite des négres; elle arrêta les progrès des colonies à sucre. La plupart de ses priviléges ne firent qu'autoriser les monopoles odieux. Les pays les plus fertiles de la terre ne furent entre ses mains ni peuplés, ni cultivés. L'esprit de finance qui rétrécit les vues, comme l'esprit de commerce les étend, s'empara de la compagnie, & ne la quitta plus. Les directeurs ne songerent qu'à tirer de l'argent des droits cédés en Amérique, en Afrique, en Asie, à la compagnie. Elle devint une société de fermiers, plutôt que de négocians. Si elle n'eût eu la probité de payer les dettes accumulées depuis un siécle par la nation de l'In-

de ; si elle n'eût eu la précaution de mettre Pondichéry à l'abri de l'invasion en l'entourant de murs, on se trouveroit réduit à l'impossibilité de louer aucune partie de son administration. Son commerce fut foible & précaire, jusqu'au moment où Orri fut chargé des finances du royaume.

X. Grands succès des François aux Indes.

Ce ministre, dont l'intégrité & le désintéressement formoient le caractère, gâtoit ses vertus par une rudesse qu'il justifioit d'une maniere peu honorable pour sa nation. *Comment cela pourroit-il être autrement*, disoit-il un jour à un de ses amis qui lui reprochoit sa brutalité : *sur cent personnes que je vois par jour, cinquante me prennent pour un sot, & cinquante pour un fripon.* Il avoit un frere nommé Fulvy, dont les principes étoient moins austeres, mais qui avoit plus de liant & de capacité. Il lui confia le soin de la Compagnie, qui devoit prendre nécessairement de l'activité dans de telles mains.

Ces deux freres, malgré les préjugés anciens & nouveaux; malgré l'horreur qu'on avoit pour un rejetton du systême ; malgré l'autorité de la Sorbonne, qui avoit déclaré le dividende des actions usuraire ; malgré l'aveuglement d'une nation assez crédule pour n'être pas révoltée d'une décision si absurde, réussirent à

persuader au cardinal de Fleury qu'il convenoit de protéger efficacement la compagnie des Indes. Ils engagerent même ce ministre, quelquefois trop économe, à prodiguer les bienfaits du roi à cet établissement. Le soin d'en conduire le commerce & d'en augmenter les forces, fut ensuite confié à plusieurs sujets d'une capacité connue.

Dumas fut envoyé à Pondichéry. Bientôt il obtint de la cour de Delhy la permission de battre monnoie; privilége qui valut quatre à cinq cents mille francs par an. Il se fit céder le territoire de Karical, qui donna une part considérable dans le commerce du Tanjaour. Quelque tems après, cent mille Marattes firent une invasion dans le Decan. Ils attaquerent le Nabab d'Arcate, qui fut vaincu & tué. Sa famille & plusieurs de ses sujets se réfugierent à Pondichéry. On les reçut avec les égards qui étoient dûs à des alliés malheureux. Ragogi Boussola, général du parti victorieux, demandoit qu'on les lui livrât. Il voulut même exiger douze cents mille livres, en vertu d'un tribut auquel il prétendoit que les François s'étoient anciennement soumis.

Dumas répondit que tant que les Mogols avoient été les maîtres de ces contrées, ils avoient toujours traité les François avec la

considération dûe à l'une des plus illustres nations du monde, & qu'elle se faisoit gloire de protéger à son tour ses bienfaiteurs ; qu'il n'étoit pas dans le caractere de ce peuple magnanime d'abandonner une troupe de femmes, d'enfans, de malheureux sans défense, pour les voir égorger ; que les fugitifs renfermés dans la ville étoient sous la protection de son roi, qui s'honoroit sur-tout de la qualité de protecteur des infortunés ; que tout ce qu'il y avoit de François dans Pondichery perdroit volontiers la vie pour les défendre ; qu'il lui en coûteroit la tête, si son souverain savoit qu'il eût seulement écouté la proposition d'une redevance. Il ajouta qu'il étoit disposé à défendre sa place jusqu'à la derniere extrémité, & que si la fortune lui étoit contraire, il s'en retourneroit en Europe sur ses vaisseaux. Que c'étoit à Ragogi à juger s'il lui convenoit d'exposer à une destruction entiere une armée, dont le plus grand bonheur devoit être de s'emparer d'un monceau de ruines.

Les Indiens n'étoient pas accoutumés à entendre parler les François avec tant de dignité. Cette fierté jetta le général des Marattes dans l'incertitude, des négociations habilement conduites le déciderent à accorder la paix à Pondichery.

Tandis que Dumas donnoit des richeſſes & de la conſidération à la compagnie, le gouvernement envoya la Bourdonnais à l'Iſle de France.

Au tems de leurs premieres navigations aux Indes, les Portugais avoient découvert à l'Eſt de Madagaſcar, entre le dix-neuviéme & le vingtiéme dégrés de latitude, trois iſles, qu'ils appellerent Maſcarenhas, Cerné & Rodrigue. Ils n'y trouverent ni hommes, ni quadrupedes, & n'y formerent aucun établiſſement. La plus occidentale de ces iſles, qu'ils avoient nommée Maſcarenhas, ſervit d'aſyle vers l'an 1665 à quelques François établis auparavant à Madagaſcar. Leur nouvelle patrie leur offroit un eſpace de ſoixante milles de long ſur quarante-cinq de large, où il y avoit peu de plaines & beaucoup de montagnes. Ils y éleverent d'abord des troupeaux; enſuite ils cultiverent des grains d'Europe, les fruits de l'Aſie & de l'Afrique, quelques végétaux propres à ce doux climat. La ſanté, l'aiſance, la liberté dont ils jouiſſoient, déterminerent pluſieurs matelots des vaiſſeaux qui y alloient prendre des rafraîchiſſemens, à ſe joindre à eux. L'induſtrie augmenta avec la population. En 1718, on tira d'Arabie quelques pieds de café, qui ſe multiplierent utilement, quoique

le fruit eût beaucoup perdu de son parfum. Leur culture, ainsi que les autres travaux pénibles, devinrent le partage des esclaves qu'on tiroit des côtes d'Afrique ou de Madagascar. Alors, l'isle Mascarenhas qui avoit quitté son nom pour prendre celui de Bourbon, devint pour la compagnie un objet important. Sa population en 1763 étoit de 4627 blancs & de 15149 noirs. 8702 bœufs, 4084 moutons, 7405 chevres, 7619 cochons, formoient ses troupeaux. Sur un espace de 125909 arpens de terre mis en valeur, elle récoltoit le manioc nécessaire à la nourriture de ses esclaves, 1135000 livres de bled, 844100 livres de riz, 2879100 livres de mays, & enfin, 2535100 livres de café, que la compagnie lui achetoit à raison de six sols la livre.

Malheureusement cette possession précieuse n'a point de port. Cet inconvénient tourna les yeux des François vers l'isle de Cerné, où les Portugais, selon leur méthode, avoient jetté quelques quadrupedes & des volailles, pour les besoins des vaisseaux de leur nation que les circonstances détermineroient à y relâcher. Les Hollandois qui s'y fixerent depuis, l'abandonnerent, pour ne pas trop multiplier leurs établissemens. Elle étoit déserte, lorsque les François y aborderent en 1720, & changerent son

nom de Maurice en celui d'Iſle de France, qu'elle porte encore.

Les premiers habitans qu'on y fit paſſer, étoient partis de Bourbon. On les oublia pendant quinze ans. Ils ne formerent, pour-ainſi-dire, qu'un corps-de-garde, chargé d'arborer un pavillon qui apprît aux nations que cette iſle avoit un maître. La compagnie, long-tems incertaine, ſe décida enfin à la conſerver, & la Bourdonais fut chargé en 1735 de la rendre utile.

Cet homme, depuis ſi célebre, étoit né à Saint-Malo. A dix ans il s'étoit embarqué: rien n'avoit interrompu ſes voyages, & dans tous il s'étoit fait remarquer. Il avoit reconcilié les Arabes & les Portugais, prêts à s'égorger dans la rade de Moka. Il s'étoit diſtingué dans la guerre de Mahé. Il étoit le premier des François qui eût imaginé d'armer dans les mers des Indes. On le connoiſſoit également propre à conſtruire des vaiſſeaux, à les conduire & à les défendre. Ses projets portoient l'empreinte du génie; & l'eſprit de détail qu'il avoit ſupérieurement, ne rétréciſſoit pas ſes vues. Les difficultés ne ſervoient qu'à exciter ſon activité, & à montrer le talent qu'il avoit pour tirer parti des hommes ſoumis à ſes ordres. On ne lui reprocha qu'une paſſion dé-

mesurée pour les richesses; & il faut convenir, qu'il n'étoit pas délicat sur le choix des moyens qui pouvoient lui en procurer.

Dès qu'il fut arrivé à l'Isle de France, il s'attacha à la connoître. Il lui trouva 31890 toises dans son plus grand diametre, 22124 dans sa plus grande largeur, & 432680 arpens de superficie. La majeure partie de cet espace étoit couverte de forêts presque impénétrables, & de montagnes dont l'élévation ne passoit pas 400 toises. La plupart de ces hauteurs étoient remplies de réservoirs, dont les eaux alloient arroser une terre d'un noir cendré, criblée de trous, & le plus souvent remplie de pierres.

Les côtes attirerent principalement l'attention de la Bourdonais; & les deux ports qu'elles offrent aux navigateurs, furent ce qu'il y observa avec plus de soin. Il ne fit pas grand cas de celui du Sud-Est, dont des vents réguliers & forts, rendent la sortie impossible ou très-difficile durant toute l'année. Celui du Nord-Ouest lui parut mériter une préférence entiere, quoiqu'on y arrive entre deux bas-fonds par un canal étroit, qu'il faille se faire remorquer pour y entrer, & qu'il ne puisse guère contenir que trente-cinq ou quarante vaisseaux.

Dès que la Bourdonais se fut procuré ces connoissances nécessaires, on le vit occupé à inspirer de l'émulation aux premiers colons de l'isle, entierement découragés par l'abandon où on les avoit laissés, & à assujettir à l'ordre les brigands récemment arrivés de la métropole. Il fit cultiver le riz & le bled, pour la nourriture des Européens. Le manioc, qu'il avoit porté du Brésil, fut destiné à la subsistance des esclaves. Madagascar devoit lui fournir la viande nécessaire à la consommation journaliere des navigateurs & des colons aisés, jusqu'à ce que les troupeaux qu'il en avoit tirés, fussent assez multipliés, pour qu'on pût se passer de ces secours étrangers. Un poste qu'il avoit placé à la petite isle de Rodrigue, ne le laissoit pas manquer de tortues pour les pauvres. Bientôt les vaisseaux qui alloient aux Indes, trouverent les rafraîchissemens, les commodités nécessaires après une longue navigation. On vit sortir des arsenaux trois navires, dont l'un étoit de cinq cens tonneaux. Si le fondateur n'eut pas la consolation de porter la colonie au dégré de prospérité dont elle étoit susceptible, il eut du moins la gloire d'avoir découvert ce qu'elle pourroit devenir dans des mains habiles.

Cependant ces créations, quoique faites

comme par magie, n'eurent pas l'approbation de ceux qu'elles intéressoient le plus. La Bourdonais fut réduit à se justifier. Un des directeurs lui demandoit un jour, comment il avoit si mal fait les affaires de la compagnie, & si bien les siennes. *C'est*, répondit-il, *que j'ai fait mes affaires selon mes lumieres, & celles de la compagnie d'après vos instructions.*

Par-tout les grands hommes ont plus fait que les grands corps. Les peuples & les sociétés ne sont que les instrumens des hommes de génie : ce sont eux qui ont fondé des états, des colonies. L'Espagne, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre, doivent leurs conquêtes ou leurs établissemens des Indes à des navigateurs, des guerriers, ou des législateurs d'une ame supérieure. La France, sur-tout, est plus redevable de sa gloire à quelques heureux particuliers, qu'à son gouvernement. Un de ces sujets rares venoit d'établir la puissance des François sur deux isles importantes de l'Afrique; un autre encore plus extraordinaire, l'illustroit en Asie : c'étoit Dupleix.

Il fut d'abord envoyé sur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor. Cet établissement, quoique formé dans la région de l'univers la plus propre aux grandes entreprises de commerce,

n'avoit fait que languir juſqu'au tems de ſon administration. La compagnie ne s'étoit pas trouvée en état d'y faire paſſer des fonds conſidérables ; & ſes agens tranſplantés dans l'Inde ſans un commencement de fortune, n'avoient pû profiter de la liberté qu'on leur laiſſoit d'avancer leurs affaires particulieres. L'activité du nouveau gouverneur, qui apportoit des richeſſes conſidérables acquiſes par dix ans d'heureux travaux, ſe communiqua à tous les eſprits. Dans un pays qui regorge d'argent, ils trouverent aiſément du crédit, lorſqu'ils commencerent à s'en montrer dignes. Chandernagor devint bientôt un ſujet d'étonnement pour ſes voiſins, & de jalouſie pour ſes rivaux. Dupleix qui avoit aſſocié à ſes vaſtes ſpéculations les autres François, s'ouvrit des ſources de commerce dans tout le Mogol, & juſques dans le Thibet. En arrivant il n'avoit pas trouvé une chaloupe, & il arma juſqu'à quinze bâtimens à la fois. Ces vaiſſeaux négocioient d'Inde en Inde. Il en expédioit pour la mer Rouge, pour le golfe Perſique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille, pour toutes les mers où il étoit poſſible de faire un commerce avantageux.

Il y avoit douze ans que Dupleix ſoutenoit l'honneur du nom François dans le Gange,

qu'il étendoit la fortune publique & les fortunes particulieres, lorsqu'en 1742 il fut appellé à Pondichery pour y prendre la direction générale des affaires de la compagnie dans l'Inde. Elles étoient alors plus florissantes qu'elles ne l'avoient jamais été, qu'elles ne l'ont été depuis, puisque les retours de cette année s'éleverent à vingt-quatre millions. Si l'on eût continué à se bien conduire, si l'on eût voulu prendre plus de confiance en deux hommes tels que Dupleix & la Bourdonais, il est vraisemblable qu'on auroit acquis une puissance qui eût été difficilement détruite.

La Bourdonais prévoyoit alors une rupture entre l'Angleterre & la France ; & il proposa un projet qui devoit donner aux vaisseaux de sa nation l'empire des mers de l'Asie pendant toute la guerre. Convaincu que celle des deux nations qui seroit la premiere en armes dans l'Inde, auroit un avantage décisif, il demanda une escadre qu'il conduiroit à l'Isle de France, où il attendroit le commencement des hostilités. Alors il devoit partir de cette isle, & aller croiser dans le détroit de la Sonde, par lequel passent la plupart des vaisseaux qui vont à la Chine, & tous ceux qui en reviennent. Il y auroit intercepté les bâtimens Anglois, & sauvé ceux de son pays. Il s'y se-

roit même emparé de la petite escadre que l'Angleterre envoya dans les mêmes parages ; & maître des mers de l'Inde, il y auroit ruiné tous les établissemens Anglois.

Le ministère approuva ce plan. On accorda à la Bourdonais cinq vaisseaux de guerre, & il mit à la voile.

A peine étoit-il parti, que les directeurs également blessés du mystère qu'on leur avoit fait de la destination de l'escadre, de la dépense où elle les engageoit, des avantages qu'elle devoit procurer à un homme qu'ils ne trouvoient pas assez dépendant, renouvellerent les cris qu'ils avoient déjà poussés sur l'inutilité de cet armement. Ils étoient ou paroissoient si persuadés de la neutralité qui s'observeroit dans l'Inde entre les deux compagnies, qu'ils en convainquirent le ministre, dont la foiblesse n'étoit plus encouragée, ni l'inexpérience éclairée depuis l'éloignement de la Bourdonais.

La cour de Versailles ne vit pas qu'une puissance qui a pour base principale le commerce, ne pouvoit pas renoncer sérieusement à combattre sur l'Océan Indien ; & que si elle faisoit ou écoutoit des propositions de neutralité, ce ne pouvoit être que dans la vue de gagner du tems. Elle ne vit pas que quand la

convention auroit été faite de bonne-foi de part & d'autre, mille inconvéniens qu'il n'étoit pas possible de prévoir, devoient déranger une harmonie dont les accords étoient si fragiles. Elle ne vit pas que l'objet qu'on se proposoit ne pouvoit jamais être qu'imparfaitement rempli, parce que la marine guerriere des deux nations n'étant pas liée par les traités des compagnies, attaqueroit dans les mers d'Europe les navires de ces sociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même, les deux parties feroient des préparatifs pour n'être pas surprises; que ces précautions meneroient à une défiance réciproque, & la défiance à une rupture ouverte. Elle ne vit rien de tout cela, & l'escadre fut rappellée. Les hostilités commencerent, & la prise de presque tous les bâtimens François qui naviguoient dans l'Inde, fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieuse.

La Bourdonais fut touché des fautes qui causoient le malheur de l'état, comme s'il les eût faites lui-même, & il ne songea qu'à les réparer. Sans magasins, sans vivres, sans argent, il parvint par ses soins & par sa constance, à former une escadre, composée d'un vaisseau de soixante canons, & de cinq navires marchands armés en guerre. Il osa atta-

quer l'efcadre Angloife ; il la battit, la pourfuivit, la força de quitter la côte de Coromandel, & alla affiéger & prendre Madras, la premiere des colonies Angloifes. Le vainqueur fe difpofoit à de nouvelles expéditions. Elles étoient fûres & faciles ; mais il fe vit contrarié avec un acharnement qui coûta la perte de neuf millions cinquante-fept mille livres, ftipulées pour le rachat de la ville conquife, fans compter les fuccès qui devoient fuivre cet événement.

La compagnie étoit alors gouvernée par deux commiffaires du roi, brouillés irréconciliablement. Les directeurs, les fubalternes avoient pris parti dans cette querelle, fuivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Les deux factions étoient extrêmement aigries l'une contre l'autre. Celle qui avoit fait ôter à la Bourdonais fon efcadre, ne voyoit pas fans chagrin qu'il eût trouvé des reffources dans fon génie, pour rendre inutiles les coups qu'on lui avoit portés. On a des raifons pour croire qu'elle le pourfuivit dans l'Inde, & qu'elle verfa le poifon de la jaloufie dans l'ame de Dupleix. Deux hommes faits pour s'eftimer, pour s'aimer, pour illuftrer le nom François, pour aller peut-être enfemble à la poftérité, devinrent les vils inftrumens d'une haine qui leur étoit étrangere.

Dupleix traversa la Bourdonais, & lui fit perdre un tems précieux. Celui-ci, après avoir resté trop tard sur la côte de Coromandel, à attendre les secours qu'on avoit différés sans nécessité, vit son escadre ruinée par un coup de vent. La division se mit dans ses équipages. Tant de malheurs causés par les intrigues de Dupleix, forcerent la Bourdonais à repasser en Europe, où un cachot affreux fut la récompense de ses glorieux travaux, & le tombeau des espérances que la nation avoit fondées sur ses grands talens. Les Anglois délivrés dans l'Inde de cet ennemi redoutable, & fortifiés par de puissans secours, se virent en état d'attaquer à leur tour les François. Ils mirent le siége devant Pondichery.

Dupleix sçut réparer alors les torts qu'il avoit eus. Il défendit sa place avec beaucoup de vigueur & d'intelligence ; & après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les Anglois furent obligés de se retirer. Bientôt la nouvelle de la paix arriva, & les hostilités cesserent entre les compagnies des deux nations.

La prise de Madras, le combat naval de la Bourdonais & la levée du siége de Pondichery, donnerent aux nations de l'Inde le plus grand respect pour les François. Ils furent pour

ces régions, le premier peuple de l'Europe, la puissance principale.

Dupleix voulut faire usage de cette disposition des esprits. Il s'occupa du soin de procurer à sa nation des avantages solides & considérables. Pour juger sainement de ses projets, il faut avoir sous les yeux un tableau de la situation où étoit alors l'Indostan.

XI. Vues des François pour leur aggrandissement. Tableau de l'Indostan.

Cette belle & riche contrée tenta, si l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers conquérans du monde. Mais soit que Bacchus, Hercule, Sésostris, Darius, ayent ou n'ayent pas parcouru les armes à la main cette grande partie du globe; il est certain qu'elle fut pour les premiers Grecs, un champ inépuisable de fictions & de merveilles. Ces chimeres enchantoient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par son imagination, qu'on ne s'en désabusa pas, même dans les siécles les plus éclairés de la république.

En réduisant les choses à la vérité, l'on trouvera qu'un air pur, des alimens sains, une grande frugalité avoient de bonne-heure prodigieusement multiplié les hommes dans l'Indostan. Ils connurent les loix, la police, les arts; lorsque le reste de la terre étoit désert

ou ſauvage. Des inſtitutions ſages & heureuſes préſerverent de la corruption ces peuples, qui paroiſſoient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du ſol & du climat. Si, de tems en tems, les bonnes mœurs s'altéroient dans quelques terres, les trônes étoient auſſi-tôt renverſés ; & lorſqu'Alexandre ſe montra dans ces régions, il y reſtoit fort peu de rois ; il y avoit beaucoup de villes libres.

Un pays, partagé en une infinité de petits états, populaires ou aſſervis, ne pouvoit pas oppoſer un front bien redoutable au héros de la Macédoine. Auſſi ſes progrès furent-ils rapides. Il auroit tout aſſervi, ſi la mort ne l'eût ſurpris au milieu de ſes triomphes.

En ſuivant le conquérant dans ſes expéditions, l'Indien Sandrocotus avoit appris la guerre. Cet homme, auquel ſes talens tenoient lieu de droits & de naiſſance, raſſembla une armée nombreuſe, & chaſſa les Macédoniens des provinces qu'ils avoient envahies. Libérateur de ſa patrie, il s'en rendit le maître, & réunit ſous ſes loix l'Indoſtan entier. On ignore quelle fut la durée de ſon régne, quelle fut la durée de l'empire qu'il avoit fondé.

Au commencement du huitieme ſiécle, les Arabes ſe répandirent aux Indes, comme dans pluſieurs autres contrées de l'univers. Ils ſou-

mirent à leur domination quelques isles. Mais contens de négocier paisiblement dans le continent, ils n'y formerent que peu d'établissemens.

Trois siécles après, des barbares de leur religion, sortis du Khorassan & conduits par Mahmoud, attaquent l'Inde par le Nord, & poussent leurs brigandages jusqu'au Guzurate. Ils emportent de ces opulentes contrées, d'immenses dépouilles, qu'ils font enfouir dans leurs incultes & misérables déserts.

Le souvenir de ces calamités n'étoit pas encore effacé; lorsque Gengiskan, qui avec ses Tartares, avoit subjugué la plus grande partie de l'Asie, porta, vers l'an douze cents, ses armes victorieuses sur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce conquérant & ses descendans prirent aux affaires de l'Indostan. Il est vraisemblable qu'elles les occuperent peu; puisqu'on voit, peu de tems après, les Patanes régner dans ce beau pays.

C'étoient, dit-on, des marchands Arabes, établis sur les côtes de l'Indostan, qui, profitant de la foiblesse des rois & des peuples qui les avoient admis parmi eux, s'emparerent sans beaucoup d'efforts de plusieurs provinces, & fonderent un vaste empire dont Delhy fut la capitale. Sous leur domination, l'Inde fut

heureuse ; parce que des hommes élevés dans le commerce, n'avoient pas porté dans la conquête cet esprit de ravage & de rapine, qui accompagne ordinairement les invasions.

Les Indiens avoient eu à peine le tems de se façonner à un joug étranger, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, sorti de la grande Tartarie & déja célébre par ses cruautés & par ses victoires, se montre à la fin du quatorzieme siécle au nord de l'Indostan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatiguable. Il s'assure lui-même des provinces septentrionales, & abandonne à ses lieutenans le pillage des terres méridionales. On le croyoit déterminé à subjuguer l'Inde entiere ; lorsque tout-à-coup il tourna ses armes contre Bajazet, le vainquit, le détrôna ; & se trouva, par la réunion de toutes ses conquêtes, le maître de l'espace immense qui s'étend depuis la délicieuse Smirne jusqu'aux bords fortunés du Gange. Des guerres sanglantes suivirent sa mort. Ses riches dépouilles échapperent à sa postérité. Babar, sixieme descendant d'un de ses enfans, conserva seul son nom.

Ce jeune prince élevé dans la mollesse, regnoit à Samarcande, où son ayeul avoit fini ses jours. Les Tartares Usbecks le précipiterent du trône, & le forcerent de se réfugier

dans le Cabuliſtan. Ranguildas, gouverneur de la Province, l'accueillit & lui donna une armée.

« Ce n'eſt pas du côté du nord où t'appelle-» roit la vengeance, que tu dois porter tes » pas, lui dit cet homme ſage. Des ſoldats » amollis par les délices des Indes, n'attaque-» roient pas ſans témérité des guerriers célé-» bres par leur courage & par leurs victoires. » Le ciel t'a conduit ſur les rives de l'Indus, » pour placer ſur ta tête une des plus riches » couronnes de l'univers. Jette les yeux ſur » l'Indoſtan. Cet empire, déchiré par les guer-» res continuelles des Indiens & des Patanes, » attend un maître. C'eſt dans ces délicieuſes » régions qu'il faut former une nouvelle mo-» narchie, & te couvrir d'une gloire égale à » celle du redoutable Tamerlan ».

Un conſeil ſi judicieux fit ſur l'eſprit de Babar une forte impreſſion. On traça ſans perdre de tems un plan d'uſurpation, qui fut ſuivi avec beaucoup de vivacité & d'intelligence. Le ſuccès le couronna. Les provinces ſeptentrionales, Delhy même, ſe ſoumirent après quelque réſiſtance. Un monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puiſſance des Tartares Mogols qui exiſte encore.

La conſervation de la conquête exigeoit un

gouvernement. Celui que Babar trouva établi dans l'Inde, étoit un despotisme purement civil, tempéré par les usages, par les formes, par l'opinion; en un mot, absolument conforme au caractere de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat, & à l'influence plus puissante encore des opinions religieuses. A cette constitution paisible, Babar fit succéder un despotisme violent & militaire, tel qu'on devoit l'attendre d'une nation conquérante & barbare.

Ranguildas fut long-tems le témoin de la puissance du nouveau souverain. Il s'applaudissoit de son ouvrage. Le souvenir de ce qu'il avoit fait pour placer sur le trône le fils de son maître, remplissoit son ame d'une satisfaction vraie & sans trouble. Un jour qu'il faisoit sa priere dans le temple, il entendit à côté de lui un Banian qui s'écrioit: « ô Dieu! tu vois les » malheurs de mes freres. Nous sommes la » proie d'un jeune homme qui nous regarde » comme un bien qu'il peut dissiper & consu- » mer à son gré. Parmi les nombreux enfans » qui t'implorent dans ces vastes contrées, un » seul les opprime tous: venge-nous du tyran; » venge-nous des traîtres qui l'ont porté sur le » trône, sans examiner s'il étoit juste ».

Ranguildas étonné, s'approcha du Banian;

& lui dit : « ô toi qui maudis ma vieillesse, » écoute. Si je suis coupable, c'est ma conscience qui m'a trompé. Lorsque j'ai rendu » l'héritage au fils de mon souverain, lorsque » j'ai exposé ma fortune & ma vie pour établir » son pouvoir, Dieu m'est témoin que j'ai cru » me conformer à ses sages décrets ; & qu'au » moment où j'ai entendu ta priere, je bénissois encore le ciel de m'avoir accordé les » deux plus grands biens des derniers jours le » repos & la gloire.

» La gloire, dit le Banian? Apprenez, Ranguildas, qu'elle n'appartient qu'à la vertu, » & non à des actions qui sont éclatantes sans » être utiles aux hommes. Eh ! quel bien avez-» vous fait à l'Indostan, quand vous avez couronné le descendant d'un usurpateur ! Aviez-» vous examiné s'il feroit le bien, s'il auroit » la volonté & le courage d'être juste ? Vous » lui avez, dites-vous, rendu l'héritage de » ses peres, comme si les hommes pouvoient » être légués & possédés, ainsi que des terres » & des troupeaux. Ne prétendez pas à la gloire, ô Ranguildas ! ou si vous voulez de la » reconnoissance, allez la chercher dans le » cœur de Babar ; il vous la doit. Vous l'avez » achetée assez cher par le bonheur de tout un » peuple ».

Cependant en appesantissant le despotisme, Babar avoit voulu l'enchaîner lui-même, & donner à ses institutions une telle force, que ses successeurs, quoiqu'absolus, fussent obligés d'être justes. Le prince devoit être le juge du peuple & l'arbitre de l'état. Mais son Tribunal & son Conseil étoient dans la place publique. L'injustice & la tyrannie, aiment à se renfermer dans l'ombre ; elles se cachent à ceux qu'elles oppriment. Mais, quand le Monarque ne veut agir que sous les yeux de ses sujets ; c'est qu'il n'a que du bien à leur faire. Insulter en face à des hommes rassemblés, est une injure dont les tyrans mêmes peuvent rougir.

Le principal appui de l'autorité, étoit un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les premiers esclaves du Prince. C'est dans ce corps que l'on choisissoit les Omrahs, c'est-à-dire, ceux qui entroient dans les conseils de l'Empereur, & à qui il donnoit des terres honorées de grands priviléges. Ces sortes de fiefs étoient toujours amovibles, & le Prince héritoit de ceux qu'il en avoit fait possesseurs. C'est à cette condition qu'étoient données toutes les grandes places : tant il paroît de la nature du despotisme, de n'enrichir des esclaves que pour les dépouiller.

Les places d'Omrahs n'en étoient pas moins briguées. C'étoit l'objet de l'ambition de quiconque aſpiroit au gouvernement d'une province. Pour prévenir les projets d'élévation & d'indépendance que pouvoient former les gouverneurs ; on mettoit auprès d'eux des ſurveillans qui ne leur étoient ſoumis en rien, & qui étoient chargés d'examiner l'emploi qu'ils faiſoient des forces militaires, qu'on étoit obligé de leur confier pour tenir dans le reſpect les Indiens aſſujettis. Les places fortes étoient ſouvent entre les mains d'officiers qui ne rendoient compte qu'à la cour. Cette cour ſoupçonneuſe mandoit ſouvent le gouverneur, le retenoit ou le déplaçoit, ſelon les vues d'une politique changeante. Ces viciſſitudes étoient devenues ſi communes, qu'un nouveau gouverneur, ſortant de Delhy, reſta ſur ſon éléphant, le viſage tourné vers la ville, *pour voir*, diſoit-il, *venir ſon ſucceſſeur.*

Cependant, la forme de l'adminiſtration n'étoit pas la même dans tout l'empire. Les Mogols avoient laiſſé pluſieurs princes Indiens en poſſeſſion de leurs ſouverainetés, & même avec pouvoir de les tranſmettre à leurs deſcendans. Ils gouvernoient ſelon les loix du pays, quoique relevant d'un Nabab nommé par la cour. On ne leur impoſoit qu'un tribut, & l'o-

bligation de rester soumis aux conditions accordées à leurs ancêtres au tems de la conquête.

Il faut que la nation conquérante n'ait pas exercé de grands ravages, puisqu'elle ne fait encore que le dixieme de la population de l'Inde. Il y a cent millions d'Indiens sur dix millions de Tartares. Les deux peuples ne se sont point mélangés. Les Indiens seuls sont cultivateurs & ouvriers. Eux seuls remplissent les campagnes & les manufactures. Les Mahométans sont dans la capitale, à la cour, dans les grandes villes, dans les camps & dans les armées.

Il paroît qu'à l'époque où les Mogols entrerent dans l'Indostan, ils n'y trouverent point de propriétés particulieres. Toutes les terres appartenoient aux princes Indiens; & l'on peut bien croire que des conquérans féroces, livrés à l'ignorance & à la cupidité, consacrerent cet abus, qui est le dernier excès du pouvoir arbitraire. La portion des terres de l'empire, que les nouveaux souverains s'attribuent, fut divisée en grands gouvernemens qu'on appella Soubabies. Les Soubas, chargés de l'administration militaire & civile, le furent aussi de la perception des revenus. Ils en confioient le soin aux Nababs qu'ils établirent dans l'étendue de leurs Soubabies, & ceux-ci à des fermiers

particuliers, qui furent chargés immédiatement de la culture des terres.

Au commencement de l'année, qui eſt fixé au mois de juin, les officiers du Nabab convenoient avec les fermiers d'un prix de bail. Il ſe faiſoit une eſpece de contrat, appellé jamabandi, qui étoit dépoſé dans la chancellerie de la province, & ces fermiers alloient enſuite, chacun dans leur diſtrict, chercher des cultivateurs auxquels ils faiſoient des avances aſſez conſidérables, pour les mettre en état d'enſemencer les terres. Après la récolte, les fermiers remettoient le produit de leur bail aux officiers du Nabab. Le Nabab le faiſoit paſſer entre les mains du Souba, & le Souba le verſoit dans les tréſors de l'Empereur. Les baux étoient ordinairement portés à la moitié du produit des terres; l'autre moitié ſervoit à couvrir les frais de culture, à enrichir les fermiers, & à nourrir les cultivateurs. Indépendamment des grains, qui ſont les récoltes principales, les autres productions de la terre ſe trouvoient enveloppées dans le même ſyſtême. Le bétel, le ſel, le tabac, étoient autant d'objets de ferme.

Il y avoit auſſi quelques douanes, quelques droits ſur les marchés publics; mais aucune impoſition perſonnelle, aucune taxe ſur l'in-

duſtrie. Il n'étoit pas venu dans la tête des deſpotes de demander quelque choſe à des hommes à qui on ne laiſſoit rien. Le tiſſerand, renfermé dans ſon aldée, travailloit ſans inquiétude, & diſpoſoit librement du fruit de ſon travail.

Cette facilité s'étendoit à toute eſpéce de mobilier. C'étoit véritablement la propriété des particuliers. Ils n'en devoient compte à perſonne. Ils pouvoient en diſpoſer de leur vivant; & après leur mort, il paſſoit à leurs deſcendans. Les maiſons des aldées, celles des villes, & les jardins toujours peu conſidérables, dont elles ſont ornées, formoient encore un objet de propriété particuliere. On en héritoit, & l'on pouvoit les vendre.

Dans le dernier cas, le vendeur & l'acheteur ſe rendoient devant le Cothoal. Les conditions du marché étoient rédigées par écrit, & le Cothoal appoſoit ſon ſceau au pied de l'acte, pour lui donner de l'authenticité.

La même formalité s'obſervoit à l'égard des eſclaves; c'eſt-à-dire de ces hommes infortunés, qui, preſſés par la miſere, préféroient une ſervitude particuliere qui les faiſoit ſubſiſter, à l'état d'une ſervitude générale, dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre. Ils ſe vendoient alors à prix d'argent, & l'acte de

vente ſe paſſoit en préſence du Cothoal, afin que la propriété du maître fût connue & inattaquable.

Le Cothoal étoit une eſpéce d'officier public établi dans chaque aldée, pour y faire les fonctions de notaire. C'étoit devant lui que ſe paſſoit le petit nombre d'actes auxquels la nature d'un pareil gouvernement pouvoit donner lieu. Un autre officier, du nom générique de Gémidard, prononçoit ſur les conteſtations qui s'élevoient entre particuliers. Ses jugemens étoient preſque toujours définitifs, à moins qu'il ne s'agît de quelque objet important, & que la partie condamnée n'eût aſſez de fortune, pour aller acheter un jugement différent à la cour du Nabab. Le Gémidard étoit auſſi chargé de la police. Il avoit le pouvoir d'infliger des peines légéres; mais lorſqu'il s'agiſſoit de quelque crime capital, le jugement en étoit réſervé au Nabab, parce qu'à lui ſeul appartenoit le droit de prononcer la peine de mort.

Un tel gouvernement, qui n'étoit rien autre choſe qu'un deſpotiſme qui alloit en ſe ſubdiviſant, depuis le trône juſqu'au dernier officier, ne pouvoit avoir d'autre reſſort qu'une force coactive toujours en action. Auſſi, dès que la ſaiſon des pluies étoit paſſée, le monarque quitoit ſa capitale & ſe rendoit dans ſon

camp.

camp. Les Nababs, les Rajas, les principaux officiers étoient appellés autour de lui, & il parcouroit ainſi ſucceſſivement les provinces de l'empire, dans un appareil de guerre, qui, pourtant, n'excluoit pas les ruſes de la politique. Souvent on ſe ſervoit d'un grand, pour en opprimer un autre. Le rafinement le plus odieux du deſpotiſme, eſt de diviſer ſes eſclaves. Des délateurs, publiquement entretenus par le prince, fomentoient ces diviſions & répandoient des allarmes continuelles. Ces délateurs étoient toujours choiſis parmi les perſonnes du rang le plus diſtingué. La corruption eſt au comble, quand le pouvoir annoblit ce qui eſt vil.

Chaque année, le Mogol recommençoit les courſes, plutôt en conquérant qu'en ſouverain, allant rendre la juſtice dans les provinces, comme on y va pour les piller, & maintenant ſon autorité par les voies & l'appareil de la force, qui font que le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une continuation de la guerre. Cette maniere de gouverner, quoiqu'avec des formes légales, eſt bien dangereuſe pour un deſpote. Tant que les peuples n'éprouvent ſes injuſtices que par le canal des dépoſitaires de ſon autorité, ils ſe contentent de murmurer, en préſumant que le ſouverain les ignore, &

ne les souffriroit pas : mais lorsqu'il vient les consacrer par sa présence & par ses propres décisions, il perd la confiance. L'illusion cesse. C'étoit un Dieu ; c'est un imbécile ou un méchant.

Cependant les empereurs Mogols ont joui long-tems de l'idée superstitieuse que la nation s'étoit formée de leur caractère sacré. La magnificence extérieure qui en impose au peuple, plus que la justice, parce que les hommes ont une plus grande opinion de ce qui les accable que de ce qui les sert ; la richesse fastueuse de la cour du prince, & la pompe qui l'environnoit dans ses voyages, nourrissoient dans l'esprit des peuples ces préjugés de l'ignorance servile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. Ce qu'on raconte du luxe des plus brillantes cours de l'Univers n'approche pas de l'ostentation du Mogol, lorsqu'il se montroit à ses sujets. Les éléphans, autrefois si terribles à la guerre, & qui n'y seroient plus que des masses incommodes depuis que l'on combat avec la foudre ; ces colosses de l'Orient, inconnus à nos climats, donnent aux despotes de l'Asie un air de grandeur dont nous n'avons pas l'idée. Les peuples se prosternent devant le monarque élevé majestueusement sur un trône d'or, res-

plandissant de pierreries, porté par le superbe animal qui s'avance à pas lents, fier de présenter au respect de tant d'esclaves le maître d'un grand empire. C'est ainsi qu'en éblouissant les hommes ou en les effrayant, les Mogols conserverent, & même étendirent leurs conquêtes. Aurengzeb les acheva, en se rendant maître de toute la peninsule. Tout l'Indostan, si l'on en excepte une petite langue de terre sur la côte de Malabar, se soumit à ce tyran superstitieux & barbare, teint du sang de son pere, de ses freres & de ses neveux.

Ce despote exécrable avoit fait détester la puissance Mogole : mais il la soutint, & à sa mort elle tomba pour ne plus se relever. L'incertitude du droit de succession fut la premiere cause des troubles que l'on vit naître après lui, au commencement du dix-huitieme siecle. Il n'y avoit qu'une seule loi généralement reconnue, celle qui ordonnoit que le trône ne sortiroit point de la famille de Tamerlan. D'ailleurs, chaque empereur pouvoit choisir son successeur, n'importe à quel degré de parenté. Ce droit indéfini étoit une source de discorde. De jeunes princes que leur naissance appelloit à régner, & qui se trouvoient souvent à la tête d'une province & d'une armée, soutenoient leurs prétentions les armes à la

main, & ne reſpectoient guère les diſpoſitions d'un deſpote qui n'étoit plus. C'eſt ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut enſanglantée. Dans ces convulſions du corps politique, les reſſorts qui contenoient une milice de douze cent mille hommes ſe relâcherent. Chaque nabab ne ſongea plus qu'à ſe rendre indépendant, à étendre les contributions qu'on levoit ſur le peuple, & à diminuer les tributs qu'on envoyoit au tréſor de l'empereur. Rien ne fut plus réglé par la loi, & tout fut conduit par le caprice ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes princes ne promettoit aucun remede à tant de maux. Abandonnés aux femmes juſqu'à l'âge de ſept ans, imbus pendant leur adoleſcence de quelques préceptes religieux, ils alloient enſuite conſommer dans la molle oiſiveté d'un ſerrail ces années de jeuneſſe & d'activité qui doivent former l'homme & l'inſtruire dans la ſcience de la vie. On les amolliſſoit, pour n'avoir pas à les craindre. Les conſpirations des enfans contre leurs peres étoient fréquentes. On vouloit les prévenir, on leur ôtoit toute vertu, de peur qu'ils ne fuſſent capables d'un crime. Delà cette penſée atroce d'un poëte Oriental que *les pères, pendant la vie de leurs fils donnent*

toute leur tendresse à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entre eux qui parvenoient à quelque place importante, ou à de grandes richesses, changeoient de domicile suivant les saisons. Dans ces retraites plus ou moins délicieuses, ils n'occupoient que des maisons bâties d'argile & de terre, mais dont l'intérieur respiroit toute la mollesse Asiatique, tout le faste des cours les plus corrompues. Par-tout où les hommes ne peuvent élever une fortune stable, ni la transmettre à leurs descendans, ils se hâtent de rassembler toutes leurs jouissances dans le seul moment dont ils soient sûrs. Ils épuisent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaisirs & tout leur être.

L'empire Mogol étoit dans cet état de foiblesse, lorsqu'il fut attaqué en 1738 par le fameux Thomas Koulikan. Les innombrables milices de l'Inde se disperserent sans résistance devant cent mille Persans, comme ces mêmes Persans avoient été autrefois dissipés devant trente mille Grecs instruits par Alexandre. Thomas entra victorieux dans Delhy, reçut les soumissions de l'imbécile Muhammet, & trou-

vant le monarque plus imbécile encore que les sujets, lui permit de vivre & de régner, réunit à la Perse les provinces qui étoient à sa bienséance, & se retira chargé d'un butin immense & des dépouilles de l'Indostan.

Muhammet, méprisé par son vainqueur, le fut encore plus par ses sujets. Les grands ne voulurent plus relever du vassal d'un roi de Perse. Les Nababies devinrent indépendantes, & ne furent plus soumises qu'à un léger tribut. Inutilement l'empereur exigea qu'elles continuassent d'être amovibles; chaque Nabab employoit la force, pour rendre sa place héréditaire, & le fer décidoit de tout. La guerre se faisoit continuellement entre le maître & les sujets, sans être traitée de rebellion. Quiconque put payer un corps de troupe, prétendit à une souveraineté. La seule formalité qu'on observoit, c'étoit de contrefaire le seing de l'empereur dans un *firman* ou brevet d'investiture. L'usurpateur se le faisoit apporter & le recevoit à genoux. Cette comédie étoit nécessaire pour en imposer au peuple, qui respectoit encore assez la famille de Tamerlan, pour vouloir que toute espece d'autorité parût au moins émaner d'elle.

Ainsi, la discorde, l'ambition, & l'anarchie désoloient cette belle contrée de l'Indostan. Les crimes étoient d'autant plus aisés à cacher,

que les grands de l'Empire étoient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, & n'employoient que des agens obscurs qu'ils désavouoient quand il le falloit. L'assassinat & le poison devinrent des forfaits communs qu'on ensevelissoit dans l'ombre de ces palais impénétrables remplis de satellites prêts à tout oser au moindre signal de leur maître.

Les troupes étrangeres appellées par les différens partis, mirent le comble au désastre de ce malheureux pays. Elles en emportoient les richesses, ou forçoient les peuples à les enfouir. Ainsi disparurent peu-à-peu ces trésors amassés pendant tant de siécles. Le découragement devint général. La terre ne fut plus cultivée, & les manufactures languirent. Les peuples ne vouloient plus travailler pour des étrangers déprédateurs ou pour des oppresseurs domestiques. La misere & la famine se firent sentir. Ces calamités qui, depuis dix ans ravageoient les provinces de l'empire, alloient s'étendre jusqu'à la côte de Coromandel. Le sage Nizam-Elmoulouk, Souba du Decan, n'étoit plus. Sa prudence & ses talens avoient fait fleurir la partie de l'Inde où il commandoit. Les négocians d'Europe craignirent que leur commerce ne tombât, lorsqu'il n'auroit plus cet abri. Contre ce danger, ils ne voyoient de ressource

que la propriété d'un terroir assez vaste pour contenir un nombre de manufacturiers suffisant pour former leurs cargaisons.

Dupleix fut le premier qui vit la possibilité de réaliser ce souhait. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuses, avec lesquelles il espéra de se procurer par des conquêtes rapides, des avantages plus considérables que les nations rivales n'en avoient obtenus par une conduite suivie & réfléchie.

Depuis long-tems il étudioit le caractere des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts politiques. Il avoit acquis sur ces objets des lumieres, qui auroient pû étonner dans un homme élevé à la cour de Delhy. Ces connoissances profondément combinées, l'avoient convaincu qu'il pouvoit se donner une influence principale dans les affaires de l'Indostan, peut-être en devenir l'arbitre. La trempe de son ame, qui le portoit à vouloir au-delà même de ce qu'il pouvoit, donnoit une nouvelle force à ses réflexions. Rien ne l'effrayoit dans le grand rôle qu'il se disposoit à jouer à six mille lieues de sa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers; il n'étoit frappé que de l'avantage glorieux d'assurer à la France une domination nouvelle au milieu de l'Asie; de la mettre en état, par les revenus

qui y ſeroient attachés, de couvrir les frais de commerce & les dépenſes de ſouveraineté ; de l'affranchir même du tribut que notre luxe paye à l'induſtrie des Indiens, en procurant au royaume des cargaiſons riches & nombreuſes, qui ne ſeroient achetées par aucune exportation d'argent, mais dont le fonds ſeroit fait par la ſurabondance des nouveaux revenus. Plein de ce grand projet, Dupleix ſaiſit avec empreſſement la premiere occaſion qui ſe préſenta de l'exécuter ; & bientôt il oſa diſpoſer de la Soubabie du Decan, de la Nababie du Carnate, en faveur de deux hommes prêts à tous les ſacrifices qu'il exigeroit.

La Soubabie de Decan eſt une vice-royauté, compoſée de pluſieurs provinces qui formoient autrefois des états indépendans. Elle s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange. Celui qui occupe cette grande place, a inſpection ſur tous les princes Indiens, ſur tous les gouverneurs Mogols qui ſont dans l'étendue de ſa juriſdiction ; & c'eſt dans ſes mains que ſont dépoſées les contributions qui doivent enrichir le tréſor public. Il peut obliger ſes ſubalternes de le ſuivre dans toutes les expéditions militaires qu'il juge à propos de faire dans les contrées ſoumiſes à ſes commandemens ; mais ſans un ordre formel du chef de l'empire, il

ne lui eſt pas permis de les conduire ſur un territoire étranger.

La Soubabie de Decan étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une ſuite d'événemens & de révolutions, où la corruption des Mogols, la foibleſſe des Indiens, l'audace des François, ſe firent également remarquer, en mit en poſſeſſion au commencement de 1751, Salabetzingue, l'un des fils du dernier vice-roi. Ce ſuccès aſſuroit de grands avantages aux établiſſemens François répandus ſur la côte de Coromandel; mais l'importance de Pondichery parut exiger des ſoins plus particuliers. Cette ville ſituée dans le Carnate, a des rapports ſi ſuivis & ſi immédiats avec le Nabab de cette riche contrée, qu'on crut néceſſaire de procurer le gouvernement de la province à un homme, ſur l'affection & la dépendance duquel on pût compter. Le choix tomba ſur Chandaſaeb, connu par ſes intrigues, par ſes malheurs, par ſes faits de guerre, par un caractere ferme, & parent du dernier Nabab.

Pour prix de leurs ſervices, les François ſe firent céder un territoire immenſe. A la tête de leurs acquiſitions, étoit l'iſle de Scheringham, formée par deux branches du Caveri. Cette iſle, longue & fertile, doit ſon nom & ſa célébrité à une pagode, qui eſt fortifiée

comme la plupart des grands édifices destinés au culte public. Le temple est entouré de sept enclos quarrés, éloignés les uns des autres de trois cens cinquante pieds, & formés par des murs qui ont une assez grande élévation, & une épaisseur proportionnée. L'autel est au centre. Un seul monument de cette espece avec ses fortifications, & les mysteres & les richesses qu'il renferme, est plus propre à maintenir, à perpétuer une religion, que la multiplicité des temples & des prêtres dispersés dans les villes, avec les sacrifices, les cérémonies, les prieres, les discours, qui par leur nombre, leur publicité, leur fréquente répétition, sont exposés au rebut des sens fatigués, au mépris de la raison clairvoyante, à des profanations dangereuses, ou à un oubli, à un abandon que le clergé redoute encore plus que des sacriléges. Les prêtres de l'Inde aussi sages que ceux de l'Égypte, ont la politique de ne laisser pénétrer aucun étranger dans la pagode de Scheringham. A travers les fables qui enveloppent l'histoire de ce temple, il y a apparence qu'un philosophe savant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblêmes, la forme & la construction de l'édifice, dans les pratiques superstitieuses & les traditions particulieres à cette enceinte sacrée, des sources

d'instruction & des lumieres sur l'histoire des siécles les plus reculés. Des pélerins de tout l'Indostan y viennent chercher l'absolution de leurs péchés, & ne se présentent jamais sans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étoient encore si considérables au commencement du siécle, qu'ils faisoient subsister dans les douceurs d'une vie oisive & commode quarante mille personnes. Ces Brames, malgré les gênes d'une assez grande subordination, étoient tellement satisfaits de leur situation, qu'ils quittoient rarement leur retraite, pour se précipiter dans les intrigues & la politique.

Indépendamment des autres avantages que Scheringham offroit aux François, ils y trouvoient une position qui devoit leur donner une grande influence dans les pays voisins, & un empire absolu sur le Tanjaour, qu'ils étoient les maîtres de priver quands ils le voudroient, des eaux néceſſaires pour la culture de ses riz.

Karicab & Pondichery virent augmenter chacune leur territoire, d'un espace de dix lieues & de quatrevingts aldées. Si ces acquisitions n'étoient pas aussi considérables que celle de Scheringham pour l'influence dans les affaires générales, elles étoient bien plus avantageuses au commerce.

Mais c'étoit encore peu de chose, au prix

du territoire qu'on gagnoit au Nord. Il embrassoit le Condavir, Mazulipatam, l'isle de Dioy, & les quatre provinces de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendry, & de Chicakeb. Des concessions de cette importance rendoient les François maîtres de la côte dans une étendue de six cens milles, & devoient leur donner des toiles supérieures à celles qui sortent du reste de l'Indostan. Il est vrai qu'ils ne devoient jouir des quatre provinces, qu'autant qu'ils entretiendroient au service du Souba le nombre des troupes dont on étoit convenu; mais cet engagement qui ne lioit que leur probité, ne les inquiétoit guère. Leur ambition dévoroit d'avance les trésors accumulés dans ces vastes contrées depuis tant de siécles.

L'ambition des François & leurs projets de conquête, alloient bien plus loin encore. Ils se proposoient de se faire céder la capitale des colonies Portugaises, & de s'emparer du triangle qui est entre Mazulipatam, Goa, & le cap Comorin.

En attendant que le tems fût venu de réaliser ces brillantes chimeres, ils regardoient les honneurs qu'on prodiguoit personnellement à Dupleix, comme le présage des plus grandes prospérités. On n'ignore pas que toute colonie étrangere est plus ou moins odieuse aux indi-

gènes; qu'il eſt dans les principes d'une conduite judicieuſe, de chercher à diminuer cette averſion, & que le plus puiſſant moyen pour arriver à ce but, eſt d'adopter, autant qu'il eſt poſſible, les uſages du pays où l'on veut vivre. Cette maxime généralement vraie, l'eſt ſur-tout dans les contrées où l'on penſe peu, & par conſéquent aux Indes.

Le penchant que le chef des François avoit pour le faſte Aſiatique, l'affermiſſoit encore plus dans ces principes. Auſſi fut-il comblé de joie, lorſqu'il ſe vit revêtu de la dignité de Nabab. Ce titre le rendoit l'égal de ceux dont on avoit été réduit juſqu'alors à briguer la protection, & lui donnoit une grande facilité pour préparer les révolutions qu'il jugeroit convenables aux grands intérêts qui lui étoient confiés. Il eſpéra encore davantage du gouvernement qu'il obtint de toutes les poſſeſſions Mogoles, dans un eſpace preſqu'auſſi étendu que la France entiere. Tous les revenus de ces riches contrées devoient être dépoſés dans ſes mains, ſans qu'il fût obligé d'en rendre compte qu'au Souba même.

Quoique ces arrangemens faits par des marchands ne duſſent pas être agréables à la cour de Delhy, on craignit peu ſon reſſentiment. Privée des ſecours d'hommes & d'argent, que

les Soubas, les Nababs, les Rajas, ses moindres préposés se permettoient de lui refuser, elle se voyoit assaillie de tous les côtés.

Les Rajeputes, descendans de ces Indiens que combattit Alexandre, chassés de leurs terres par les Mogols, se sont réfugiés dans des montagnes presqu'inaccessibles. Des troubles continuels les mettent hors d'état de former des projets de conquête; mais dans les momens de repos que leur laissent leurs dissensions, ils font des incursions qui fatiguent un empire épuisé.

Les Patanes sont des ennemis encore plus redoutables. Chassés par les Mogols de la plupart des trônes de l'Indostan, ils se sont réfugiés au pied du mont Imaüs, qui est une branche du Caucase. Ce séjour a singulierement changé leurs mœurs, & leur a donné une férocité de caractere qu'ils n'avoient pas sous un ciel plus doux. La guerre est leur occupation la plus ordinaire. On les voit se ranger indifféremment sous les étendards des princes Indiens ou Mahométans; mais leur docilité n'égale pas leur valeur. De quelque crime qu'ils se soient rendus coupables, il est dangereux de les en punir, parce que l'esprit de vengeance les porte à l'assassinat quand ils sont foibles, & à la révolte, lorsque leur nombre peut les

enhardir à des démarches audacieuſes. Depuis que la puiſſance dominante a perdu ſa force, la nation a ſecoué le joug. Ses généraux ont même, il y a peu d'années, pouſſé leurs ravages juſqu'à Delhy, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux pillage.

Au Nord de l'Indoſtan eſt une nation, qui, quoique nouvelle, & même parce qu'elle eſt nouvelle, inſpire encore plus de terreur. Ces peuples, connus ſous le nom de Seiks, ont ſû ſe tirer des fers du deſpotiſme & de la ſuperſtition, quoiqu'entourés de nations eſclaves. On les dit ſectateurs d'un philoſophe du Thibet, qui leur donna des idées de liberté, & leur enſeigna le déiſme, ſans aucun mélange de ſuperſtition. Ils ſe firent connoître au commencement du ſiécle; mais alors ils étoient moins regardés comme une nation que comme une ſecte. Durant les calamités de l'empire Mogol, leur nombre s'accrut conſidérablement, par des apoſtats de toutes les religions qui vinrent ſe joindre à eux, & y chercher un aſyle contre les vexations & les fureurs de leurs tyrans. Pour être admis dans cette ſociété, il ſuffit de jurer une haine implacable à la monarchie. Il paſſe pour conſtant, que dans un temple eſt un autel ſur lequel eſt placé le code de leur légiſlation, à côté duquel on voit

voit un sceptre & un poignard. Quatre vieillards sont élus, pour consulter dans l'occasion la loi, unique souverain de cette république. Les Seiks possédent actuellément toute la province de Punjal, la plus grande partie du Moultau & du Sinde, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire jusqu'à Tatla, & tout le pays du côté de Delhy, depuis Lahor jusqu'à Sirhind : ils peuvent mettre sur pied une armée de soixante mille bons chevaux.

Mais de tous les ennemis du Mogol, il n'y en a pas d'aussi dangereux que les Marattes. Ces peuples, devenus depuis quelque tems si célebres, occupoient, autant que l'obscurité de leur origine & de leur histoire permet de le conjecturer, plusieurs provinces de l'Indostan, d'où la crainte ou les armes des Mogols les chasserent. Ils se réfugierent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate jusqu'à Goa, & y formerent plusieurs peuplades, qui avec le tems se fondirent dans un seul état, dont Sattarah fut la capitale. La plupart d'entr'eux porterent bientôt le vice & la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant qui a secoué le joug des préjugés, sans mettre à leur place de bonnes loix & des lumieres. Dégoûtés des occupations louables & paisibles, ils ne respirerent que le brigandage.

Cependant leurs rapines se bornoient à piller quelques villages, à détrousser quelques caravanes, lorsque le Coromandel pressé par Aurengzeb, les avertit de leurs forces, en implorant leur secours.

A cette époque on les vit sortir de leurs rochers, sur des chevaux petits & mal faits, mais robustes & accoutumés à une mauvaise nourriture, à des chemins impraticables, à des fatigues excessives. Un turban, une ceinture, un manteau, c'étoit tout l'équipage du cavalier Maratte. Ses provisions se réduisoient à un petit sac de riz, & à une bouteille de cuir remplie d'eau. Il n'avoit pour armes, qu'un sabre d'une trempe excellente.

Malgré le secours de ces barbares, les princes Indiens furent forcés de subir le joug d'Aurengzeb; mais le conquérant lassé de lutter sans cesse contre des troupes irrégulieres, qui portoient continuellement la destruction & le ravage dans les provinces nouvellement asservies, se détermina à un traité qui auroit été honteux, si la nécessité plus forte que les préjugés, les sermens & les loix, ne l'avoit dicté. Il céda à perpétuité aux Marattes le droit de chotaye, ou la quatriéme partie des revenus du Decan, Soubabie formée de toutes les usurpations qu'il avoit faites dans la peninsule.

Cette espece de tribut fut réguliérement

payé, tant que vécut Aurengzeb. Après sa mort, on le donna, on le refusa, suivant qu'on étoit, ou qu'on n'étoit pas en force. Le soin de le lever attira les Marattes en corps d'armée, jusques dans les lieux les plus éloignés de leurs montagnes. Leur audace s'est accrue dans l'anarchie de l'Indostan. Ils ont fait trembler l'empire; ils en ont déposé les chefs; ils ont étendu leurs frontiéres, ils ont accordé leur appui aux Rajas, aux Nababs, qui cherchoient à se rendre indépendans. Leur influence a été sans bornes.

Tandis que la cour de Delhy luttoit avec désavantage contre tant d'ennemis acharnés à sa ruine, M. de Bussy, qui avec un foible corps de François & une armée Indienne, avoit conduit Salabetzingue à Aurengabad, sa capitale, s'occupoit avec succès du soin de l'affermir sur le trône où il l'avoit placé. L'imbécillité du prince, les conspirations dont elle fut la cause, l'inquiétude des Marattes, les Firmans qu'on avoit accordés à des rivaux, d'autres obstacles traverserent ses vues sans y rien changer. Il fit régner le protégé des François plus paisiblement que les circonstances ne permettoient de l'espérer; & il le maintint dans une indépendance absolue du chef de l'empire.

La situation de Chandasaeb, nommé à la

Nababie du Carnate, n'étoit pas si heureuse. Les Anglois, toujours opposés aux François, lui avoient suscité un rival, nommé Mahamet-Alikan. Le nom de ces deux princes servit de voile aux deux nations, pour se faire une guerre vive : elles combattoient pour la gloire, pour la richesse, pour servir les passions de leurs chefs, Dupleix & Saunders. La victoire passa souvent de l'un à l'autre camp. Les succès auroient été moins variés, si le gouverneur de Madras eût eu plus de troupes, ou le gouverneur de Pondichery de meilleurs officiers. Tout portoit à douter lequel de ces deux hommes, à qui la nature avoit donné le même caractere d'inflexibilité, finiroit par donner la loi; mais on étoit bien assuré qu'aucun ne la recevroit, tout le tems qu'il lui resteroit un soldat ou une roupie pour se soutenir. Cet épuisement même, malgré leurs efforts excessifs, paroissoit fort éloigné, parce qu'ils trouvoient l'un & l'autre dans leur haîne & dans leur génie, des ressources que les plus habiles ne soupçonnoient pas. Il étoit manifeste que les troubles ne cesseroient point dans le Carnate, à moins que la paix n'y arrivât d'Europe; & l'on pouvoit craindre que le feu concentré depuis six ans dans l'Inde, ne se communiquât au loin. Les Ministres de France & d'Angle-

terre dissiperent ce danger, en ordonnant aux deux compagnies de se rapprocher. Elles firent un traité conditionnel, qui commença par suspendre les hostilités dans les premiers jours de 1755, & qui devoit finir par établir entr'elles une égalité entiere de territoire, de force & de commerce à la côte de Coromandel & à celle d'Orixa. Cet arrangement n'avoit pas encore obtenu la sanction des cours de Londres & de Versailles, lorsque de plus grands intérêts rallumerent le flambeau de la guerre entre les deux nations.

XII. Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établissemens.

La nouvelle de ce grand incendie, qui de l'Amérique septentrionale se communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un tems où les Anglois avoient à soutenir contre le Souba du Bengale une guerre très-embarrassante. Si les François avoient été alors ce qu'ils étoient quelques années auparavant, ils auroient joint leurs intérêts aux intérêts des naturels du pays. Des vues étroites & des intérêts mal combinés, leur firent desirer d'assurer par une convention formelle, une neutralité, qui dans les dernieres dissensions, avoit eu lieu sur les bords du Gange. Leur rival leur fit espérer cet arrangement, tant qu'il eut besoin de leur inaction. Mais aussi-tôt que ses succès l'eurent mis en état de donner la loi, il attaqua Chandernagor.

La priſe de cette place entraîna la ruine de tous les comptoirs qui lui étoient ſubordonnés; & elle mit les Anglois en état de faire paſſer des hommes, de l'argent, des vivres, des vaiſſeaux, à la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces conſidérables de terre & de mer.

Ces forces, deſtinées à couvrir les établiſſemens de leur nation, & à détruire ceux de leur ennemi, étoient plus que ſuffiſantes pour ce double objet. Il s'agiſſoit ſeulement d'en faire un uſage raiſonnable, & l'on s'égara dès les premiers pas. La preuve en eſt ſenſible.

Avant le commencement des hoſtilités, la compagnie poſſédoit aux côtes d'Orixa & de Coromandel, Mazulipatam avec cinq provinces; un grand arrondiſſement autour de Pondichery, qui n'avoit eu long-tems qu'une langue de ſable; un domaine à-peu-près égal, près de Karical; & enfin l'iſle de Scheringham. Ces poſſeſſions formoient quatre maſſes, trop éloignées les unes des autres pour s'étayer mutuellement. On y voyoit l'empreinte de l'eſprit un peu découſu, & de l'imagination ſouvent giganteſque de Dupleix, qui les avoit acquiſes.

Le vice de cette politique avoit pû être corrigé. Dupleix qui rachetoit ſes défauts par de

grandes qualités, avoit amené les affaires au point de se faire offrir le gouvernement perpétuel du Carnate. C'étoit la province de l'empire Mogol la plus florissante. Des circonstances singulieres & heureuses, lui avoient donné de suite trois Nababs de la même famille, qui avoient fixé un œil également vigilant sur la culture & sur l'industrie. La félicité générale avoit été le fruit d'une conduite si douce & si généreuse, & les revenus publics étoient montés à douze millions. On en auroit donné la sixiéme partie à Salabetzingue, & le surplus seroit resté à la compagnie.

Si le ministère & la direction, qui tour-à-tour vouloient & ne vouloient pas être une puissance dans l'Inde, avoient été capables d'une résolution ferme & invariable, ils auroient pû ordonner à leur agent d'abandonner toutes les conquêtes éloignées, & de s'en tenir à ce grand établissement. Seul, il devoit donner aux François une existence inébranlable, un état serré & contigu, une quantité prodigieuse de marchandises, des vivres pour l'approvisionnement de leurs places fortes, des revenus suffisans pour entretenir un corps de troupes, qui les eût mis en état de braver la jalousie de leurs voisins, & la haîne de leurs ennemis. Malheureusement pour eux, la cour

de Verſailles ordonna qu'on refuſât le Carnate, & les affaires reſterent ſur le pied où elles étoient avant cette propoſition.

La ſituation étoit délicate. Peut-être n'y avoit-il que Dupleix qui pût s'y ſoutenir, ou à ſon défaut, l'officier célebre qui étoit entré le plus avant dans ſa confidence, & qui avoit eu le plus de part à ſes combinaiſons. On en jugea autrement. Dupleix avoit été rappellé. Le général qu'on chargea de la guerre de l'Inde, crut devoir renverſer un édifice qu'il ne falloit qu'étayer dans des tems de trouble, & il publia ſes idées avec un éclat qui ajoutoit beaucoup à l'imprudence de ſes réſolutions.

Cet homme, dont le caractere indomptable étoit preſque toujours en contradiction avec les circonſtances, avoit reçu de la nature les qualités les moins propres au commandement. Dominé par une imagination ſombre, impétueuſe, irréguliere, ſes diſcours & ſes projets, ſes projets & ſes démarches formoient un contraſte continuel. Emporté, ſoupçonneux, jaloux, abſolu à l'excès, il inſpira une méfiance, un découragement univerſels; il excita des haînes qui ne ſont pas aſſouvies. Ses opérations militaires, ſon adminiſtration civile, ſes combinaiſons politiques, tout ſe reſſentit du déſordre de ſes idées.

L'évacuation de l'isle de Scheringham, fut la principale cause des malheurs de la guerre du Tanjaour. On perdit Mazulipatam & les provinces du Nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. Les petites puissances du Carnate ne respectant plus dans les François le caractere de leur ancien ami, le Souba du Decan, acheverent de tout perdre, en embrassant d'autres intérêts.

D'un autre côté, l'escadre Françoise supérieure à celle des Anglois, l'avoit combattue trois fois, sans avoir pû la vaincre; & elle avoit fini par la laisser la maitresse de la mer. Cet abandon décida la perte de l'Inde. Pondichery, livré aux horreurs de la famine, fut obligé de se rendre le 15 Janvier 1761. Lally avoit corrigé la veille un projet de capitulation dressé par le conseil; il avoit nommé des députés pour la porter au camp ennemi; & par une contradiction qui le peint, mais dont les suites ont été fatales, il chargea ces mêmes députés d'une lettre pour le général Anglois, auquel il marquoit, *qu'il ne vouloit point de capitulation, parce que les Anglois étoient gens à ne pas la tenir.*

En prenant possession de la place, le conquérant fit embarquer pour l'Europe, non-seulement les troupes qui l'avoient défendue,

mais encore tous les François attachés au ſervice de la Compagnie. On pouſſa plus loin la vengeance. Pondichery fut détruit, & cette ville ſuperbe ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Ceux de ſes habitans qu'on avoit tranſportés en France, y arriverent avec le déſeſpoir d'avoir perdu leur fortune, & d'avoir vu, en s'éloignant du rivage, leurs maiſons renverſées. Ils remplirent Paris de leurs cris; ils dénoncerent leur chef à l'indignation publique; ils le préſenterent au gouvernement comme l'auteur de tous leurs maux, comme la cauſe unique de la perte d'une colonie floriſſante. Lally fut arrêté; le parlement inſtruiſit ſon procès. Il avoit été accuſé de haute trahiſon & de concuſſion; la premiere de ces accuſations fut reconnue abſolument fauſſe; la ſeconde reſta ſans preuves; & cependant Lally fut condamné à perdre la tête.

Nous demanderons au nom de l'humanité, quel étoit ſon crime dans l'ordre des loix? Le glaive redoutable de la juſtice n'a point été dépoſé dans les mains des magiſtrats, pour venger des haînes particulieres, ni même pour ſuivre les mouvemens de l'indignation publique. C'eſt à la loi ſeule qu'il appartient de marquer les victimes; & ſi les clameurs d'une

multitude aveugle & passionnée pouvoient décider les juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de sureté pour le citoyen. Analysons l'arrêt sous ce point de vue.

Il déclare Lally convaincu *d'avoir trahi les intérêts du roi, de son état, & de la compagnie des Indes.* Qu'est-ce que trahir les intérêts ? Où est la loi qui ordonne la peine de mort, pour ce délit vague & indéfini ? Il n'en existe, il ne peut en exister aucune. La disgrace du prince, le mépris de la nation, l'opprobre public, sont les châtimens destinés à l'homme incapable ou insensé qui a mal servi l'état : mais la mort, & la mort sur l'échaffaud, pour la mériter, il faut des crimes d'un autre genre.

L'arrêt déclare encore Lally convaincu *de vexations, d'exactions, d'abus d'autorité.* Nous n'en doutons pas ; il en a commis sans nombre. Il a employé des moyens violens pour se procurer des ressources pécuniaires ; mais cet argent a été versé dans le trésor public. Il a vexé, il a tourmenté des citoyens ; mais il n'a point attenté à leur vie, il n'a point attenté à leur honneur. Il a fait dresser des gibets dans la place publique ; mais il n'y a fait attacher personne.

Dans la vérité, c'étoit un fou noir & dangereux ; un homme odieux & méprisable ; un homme essentiellement incapable de commander aux autres. Mais ce n'étoit ni un concussionaire, ni un traître ; & pour nous servir de l'expression d'un philosophe dont les vertus font honneur à l'humanité : *tout le monde avoit droit de tuer Lally, excepté le bourreau.*

XIII. Source des malheurs éprouvés par les François.

Les disgraces qu'éprouvoient les François en Asie avoient été prévus par tous les observateurs, qui réfléchissoient sur la corruption de cette nation. Ses mœurs avoient sur-tout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes. Les guerres que Dupleix avoit faites dans l'intérieur des terres, avoient commencé un assez grand nombre de fortunes. Les dons que Salabetzingue prodigua à ceux qui le conduisirent triomphant dans sa capitale & l'affermirent sur le trône, les multiplierent & les augmenterent. Les officiers qui n'avoient pas partagé le péril, la gloire, les avantages de ces expéditions brillantes, chercherent à se consoler de leur malheur, en réduisant à la moitié le nombre des Cipayes qu'ils devoient avoir, & dont ils pouvoient facilement détourner la solde, parce qu'on leur en laissoit la manutention. Les commis à qui ces ressources étoient interdites, débitant les marchandises envoyées d'Europe, ne

rendoient à la Compagnie que la moindre partie d'un bénéfice qu'elle auroit dû avoir entier, & lui revendoient fort cher celles de l'Inde, qu'elle auroit dû recevoir de la premiere main. Ceux qui étoient chargés de l'administration de quelque possession, l'affermoient eux-mêmes sous des noms Indiens, ou la donnoient à vil prix, parce qu'ils avoient reçu d'avance une gratification considérable ; souvent même ils retenoient tout le revenu de ces possessions, en supposant des violences & des ravages qui avoient rendu impossible le recouvrement. Toutes les entreprises, de quelque nature qu'elles fussent, s'accordoient clandestinement : elles étoient la proie des employés qui avoient su se rendre redoutables, ou de ceux qui jouissoient de plus de faveur & de fortune. L'abus solemnel aux Indes de faire & de recevoir des présens à chaque traité, avoit multiplié les engagemens sans nécessité. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaisseaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic & de richesse qui leur étoit ouverte. La corruption fut portée à son comble par les gens de qualité, avilis & ruinés, qui sur ce qu'ils voyoient,

fur ce qu'ils entendoient dire, voulurent passer en Asie, dans l'espérance d'y rétablir leurs affaires ou d'y continuer avec impunité leurs déréglemens. La conduite personnelle des directeurs les mettoit dans la nécessité de fermer les yeux sur tous ces désordres. On leur reprochoit de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, le pouvoir qu'elle leur donnoit. On leur reprochoit de livrer les postes les plus importans à des parens sans mœurs, sans application, sans capacité. On leur reprochoit de multiplier sans cesse & sans mesure le nombre des facteurs, pour se ménager des protecteurs à la ville & à la cour. Enfin on leur reprochoit de fournir eux-mêmes ce qu'on auroit obtenu ailleurs à un prix plus modique, & de meilleure qualité. Soit que le gouvernement ignorât ces excès, soit qu'il n'eût pas le courage de les réprimer; il fut par son aveuglement, ou par sa foiblesse, complice en quelque sorte de la ruine des affaires de la nation dans l'Inde. On pourroit même sans injustice l'accuser d'en avoir été la cause principale, par les instrumens foibles ou infideles qu'il employa pour diriger, pour défendre une colonie importante, qui n'avoit pas moins à craindre de sa corruption, que des flottes & des armées Angloises.

XIV. Meſures que l'on prend en France pour le rétabliſſement des affaires dans l'Inde.

Le poids des malheurs qui accabloient la Compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la ſituation où elle ſe trouvoit en Europe. Dès les premiers momens, on crut devoir en préſenter le fidele tableau aux actionnaires. Cette vérité amena le déſeſpoir, & ce déſeſpoir enfanta cent ſyſtêmes, la plupart abſurdes. On paſſoit rapidement de l'un à l'autre, ſans qu'aucun pût fixer des eſprits pleins d'incertitude & de défiance. Des momens précieux ſe paſſoient en reproches & en invectives. L'aigreur nuiſoit aux délibérations. Perſonne ne pouvoit prévoir où tant de convulſions aboutiroient; lorſqu'un jeune négociant d'un génie hardi, lumineux & profond, ſe fit entendre. A ſa voix, les orages ſe calment; les cœurs s'ouvrent à l'eſpérance. Il n'y a qu'un avis, & c'eſt le ſien. La Compagnie, que les ennemis de tout privilége excluſif deſiroient de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, eſt maintenue; & ce qui eſt indiſpenſable, on la réforme.

Parmi les cauſes qui avoient précipité la Compagnie dans l'abîme où elle ſe trouvoit, il y en avoit une regardée depuis long-tems comme la ſource de toutes les autres: c'étoit la dépendance, ou plutôt la ſervitude où le

gouvernement tenoit ce grand corps depuis près d'un demi-siécle.

Dès 1723, la cour avoit elle-même choisi les directeurs. En 1730, un commissaire du roi fut introduit dans l'administration de la Compagnie. Dès-lors, plus de liberté dans les délibérations; plus de relation entre les administrateurs & les propriétaires; aucun rapport immédiat, entre les administrateurs & le gouvernement. Tout se dirigea par l'influence & suivant les vues de l'homme de la cour. Le mystère, ce voile dangereux d'une administration arbitraire, couvrit toutes les opérations; & ce ne fut qu'en 1744 qu'on assembla les actionnaires. Ils furent autorisés à nommer des syndics, & à faire tous les ans une assemblée générale; mais ils n'en furent pas mieux instruits de leurs affaires, ni plus maîtres de les diriger. Le prince continua à nommer les directeurs; & au lieu d'un commissaire qu'il avoit eu jusqu'alors dans la Compagnie, il voulut en avoir deux.

Dès ce moment, il y eut deux partis. Chacun des commissaires forma des projets différens, adopta des protégés, chercha à faire prévaloir ses vues. De-là, les divisions, les intrigues, les délations, les haînes, dont le foyer étoit

étoit à Paris, mais qui s'étendirent jusqu'aux Indes, & qui y éclaterent d'une maniere si funeste pour la nation.

Le ministère frappé de tant d'abus, & fatigué de ces guerres interminables, y chercha un remede. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troisiéme commissaire. Cet expédient ne fit qu'augmenter le mal. Le despotisme avoit régné lorsqu'il n'y en avoit qu'un ; la division, lorsqu'il y en eut deux : mais dès l'instant qu'il y en eut trois, tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux, qu'on tâcha de concilier le mieux qu'on put ; & il n'y en avoit même qu'un en 1764 ; lorsque les actionnaires demanderent qu'on rappellât la Compagnie à son essence, en lui rendant sa liberté.

Ils oserent dire au gouvernement que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la Compagnie, puisque les actionnaires n'avoient pris aucune part à la conduite de leurs affaires : qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile pour eux & pour l'état, qu'autant qu'elles le seroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires & les administrateurs, entre les administrateurs & le ministère : que toutes les fois qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part, & les représentations

faites de l'autre, recevroient néceſſairement en paſſant par ſes mains, l'impreſſion de ſes vues particulieres & de ſa volonté perſonnelle; enſorte qu'il ſeroit toujours le véritable & l'unique adminiſtrateur de la Compagnie : qu'un adminiſtrateur de cette nature, toujours ſans intérêt, ſouvent ſans lumieres, ſacrifieroit perpétuellement à l'éclat paſſager de ſon adminiſtration, & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce : qu'on devoit tout attendre au contraire d'une adminiſtration libre, choiſie par les propriétaires, éclairée par eux, agiſſant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit conſtamment toute idée de gêne & de contrainte.

Ces raiſons furent ſenties par le gouvernement. Il aſſura à la Compagnie ſa liberté par un édit ſolemnel; & le même négociant qui venoit de lui donner une nouvelle exiſtence par ſon génie, forma un projet de ſtatuts proviſoires, pour donner une nouvelle forme à ſon adminiſtration.

Le but de ces inſtitutions étoit, que la Compagnie ne fût plus conduite par des hommes, qui ſouvent n'étoient pas dignes d'en être les facteurs : que le gouvernement ne s'en mêlât que pour la protéger : qu'elle fût également préſervée & de la ſervitude, ſous laquelle elle

avoit conſtamment gémi, & de l'eſprit de myſtère qui avoit perpétué la corruption : qu'il y eût des relations continuelles entre les adminiſtrateurs & les actionnaires : que Paris, privé de l'avantage dont jouiſſent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'inſtruire du commerce dans des aſſemblées libres & paiſibles : que le citoyen s'y formât enfin des idées juſtes de ce lien puiſſant de toutes les nations, & qu'il apprît, en s'éclairant ſur les ſources de la proſpérité publique, à reſpecter le négociant dont les opérations y contribuent, ainſi qu'à mépriſer les profeſſions qui la détruiſent.

Les événemens qui ſuivirent ces ſages inſtitutions, furent plus heureux qu'on n'oſoit l'eſpérer. On remarqua de tous côtés une grande activité. Durant les cinq années que dura la nouvelle adminiſtration, les ventes s'éleverent annuellement à dix-huit millions. Elles n'avoient pas été ſi conſidérables, dans les tems qu'on avoit regardé comme les plus brillans; puiſque depuis 1726, juſques & y compris 1756, elles n'étoient montées qu'à 437, 376, 284 livres; ce qui faiſoit année commune, paix & guerre, 14, 108, 912 liv.

Il faut tout dire. Les bénéfices depuis 1764 n'étoient pas ce qu'ils avoient été. La différence

de l'achat à la vente qui avoit été auparavant de cent pour cent au moins, n'étoit plus que d'environ soixante-dix pour cent. Cette diminution de profit venoit du défaut de fonds, de la ruine de la considération Françoise dans l'Inde, du pouvoir exorbitant de la nation conquérante qui venoit d'asservir ces régions éloignées. Les agens de la Compagnie étoient réduits à se procurer l'argent & la marchandise aux conditions les plus dures. Ils tiroient l'un & l'autre des négocians Anglois, qui cherchoient à faire passer en Europe les fortunes immenses qu'ils avoient faites en Asie.

C'est avec ces entraves & ces dégoûts, qu'étoit exercé le privilege exclusif du commerce des Indes; lorsque le gouvernement jugea convenable de le suspendre. Il faut voir quelle étoit alors la situation de la compagnie.

XV. Les mesures sont insuffisantes. On substitue le commerce des particuliers à celui de la Compagnie. Situation de ce corps à l'époque de son anéantissement.

Avant 1764, il existoit 50268 actions. A cette époque le ministère, qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné aux actionnaires le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoient, leur sacrifia les billets & les actions même, les uns & les autres au nombre de 11835, pour les indemniser des dépenses qu'ils avoient faites durant la derniere guerre. Ces actions ayant été annulées, il n'en resta que 38432.

Les besoins de la compagnie, firent décider dans la suite un appel de 400 livres par action. Plus de trente-quatre mille actions remplirent cette obligation. Les quatre mille qui s'en étoient dispensées ayant été réduites aux termes de l'édit, qui avoit autorisé l'appel, aux cinq huitiémes de la valeur de celles qui y avoient satisfait; le nombre total se trouva réduit, par l'effet de cette opération à 36920 actions entieres & six huitiemes.

Le Dividende des actions de la compagnie de France a varié, comme celui des autres compagnies, suivant les circonstances. Il fut de 100 livres, en 1722. Depuis 1723 jusqu'en 1745, de 150. Depuis 1746 jusqu'en 1749, de 70 livres. Depuis 1750 jusqu'en 1758, de 80 livres. Depuis 1759 jusqu'en 1763, de 40 livres. Il ne fut que de 20 livres en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours, étoient nécessairement assujetis au hazard du commerce, & au flux & reflux de l'opinion publique. Delà, ces écarts prodigieux, qui, tantôt élevoient, tantôt abaissoient le prix de l'action; qui de deux cens pistoles la réduisoient à cent, dans la même année; qui la reportoient ensuite à dix-huit cens livres, pour la faire retomber à sept cens quelque tems

après. Cependant, au milieu de ces révolutions, les capitaux de la compagnie étoient presque toujours les mêmes. Mais c'est un calcul que le public ne fait jamais. La circonstance du moment le détermine ; & dans sa confiance comme dans ses craintes, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires perpétuellement exposés à voir leur fortune diminuer de moitié en un jour, ne voulurent plus courir les hazards d'une pareille situation. En faisant de nouveaux fonds pour la reprise du commerce, ils demanderent à mettre à couvert tout ce qui leur restoit de leur bien ; de maniere que dans tous les tems, l'action eût un capital fixe, & une rente assurée. Le gouvernement consacra cet arrangement par son édit du mois d'août 1764. L'article treizieme porte expressément, que pour assurer aux actionnaires un sort fixe, stable & indépendant de tout évenement futur du commerce ; il sera détaché de la portion du contrat qui se trouvoit libre alors, le fonds nécessaire pour former à chaque action un capital de 1600 livres, & un intérêt de 80 liv., *sans que cet intérêt & ce capital soient tenus de répondre, en aucun cas & pour quelque cause que ce soit, des engagemens que la compagnie pourroit contracter postérieurement à cet édit.*

La compagnie devoit donc pour 36920 actions & six huitiémes, sur le pied de 80 livres par action, un intérêt de 2953660 liv. Elle payoit pour ses différens contrats 2, 727, 506 livres; ce qui faisoit en tout 5, 681, 166 livres de rentes perpétuelles. Les rentes viageres montoient à 3, 074, 899 livres. Ainsi la totalité des rentes viageres & perpétuelles, formoit une somme de 8, 756, 065 livres. On va voir maintenant quels étoient les moyens de la compagnie, pour faire face à des engagemens si considérables.

Ce grand corps, beaucoup trop mêlé dans les opérations de Law, lui avoit fourni, 90, 000, 000 livres. A la chûte du systême, on lui abandonna pour son payement la vente exclusive du tabac, qui rendoit alors trois millions par an; mais il ne lui restoit aucun fonds pour son commerce. Aussi son inaction dura-t-elle jusqu'en 1726, que le gouvernement vint à son secours. La célérité de ses progrès étonna toutes les nations. L'essor qu'il prenoit, sembloit devoir l'élever au-dessus des compagnies les plus florissantes. Cette opinion, qui étoit générale, enhardissoit les actionnaires à se plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le trésor du prince

s'enrichiſſoit de leurs dépouilles. Le profond myſtère, ſous lequel on enſeveliſſoit le ſecret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjectures.

Le commencement des hoſtilités entre la France & l'Angleterre en 1744, rompit le charme. Le miniſtère, trop gêné dans ſes affaires pour faire des ſacrifices à la compagnie, l'abandonna à elle-même. On fut alors bien ſurpris, de voir tout prêt à s'écrouler, ce coloſſe, qui n'avoit point éprouvé de ſecouſſes, & dont tous les malheurs ſe réduiſoient à la perte de deux vaiſſeaux d'une valeur médiocre. C'en étoit fait de ſon ſort, ſi en 1747 le gouvernement ne ſe fût reconnu débiteur envers la compagnie de 180,000,000 livres, dont il s'obligeoit de lui payer à perpétuité l'intérêt au denier vingt. Cet engagement, qui devoit lui tenir lieu de la vente excluſive du tabac, eſt un point ſi important dans ſon hiſtoire, qu'on ne le trouveroit pas aſſez éclairci, ſi nous ne reprenions les choſes de plus haut.

L'uſage du tabac, introduit en Europe après la découverte de l'Amérique, ne fit pas en France des progrès rapides. La conſommation en étoit ſi bornée, que le premier bail, qui commença le premier décembre 1674 & qui finit le premier octobre 1680, ne rendit au

gouvernement que 500, 000 livres les deux premieres années, & 600, 000 livres les quatre dernieres ; quoiqu'on eût joint à ce privilege le droit de marque sur l'étain. Cette ferme fut confondue dans les fermes générales jusqu'en 1691, qu'elle y resta encore unie ; mais elle y fut comprise pour 1, 500, 000 liv. par an. En 1697, elle redevint une ferme particuliere aux mêmes conditions, jusqu'en 1709, où elle reçut une augmentation de 100, 000 liv., jusqu'en 1715. Elle ne fut alors renouvellée que pour trois années, dont les deux premieres devoient rendre 2, 000, 000 livres, & la derniere 200, 000 livres de plus. A cette époque, elle fut élevée à 4, 020, 000 livres par an ; mais cet arrangement ne dura que du premier octobre 1718, au premier juin 1720. Le tabac devint marchand dans toute l'étendue du royaume, & resta sur ce pied jusqu'au premier septembre 1721. Les particuliers en firent, dans ce court intervalle, de si grandes provisions, que lorsqu'on voulut rétablir cette ferme, on ne put la porter qu'à un prix modique. Ce bail, qui étoit le onzieme, devoit durer neuf ans, à commencer du premier septembre 1721, au premier octobre 1730. Les fermiers donnoient pour les treize premiers mois, 1, 300, 000 livres ; 1, 800, 000 liv.

pour la ſeconde année ; 2, 560 , 000 livres pour la troiſieme année ; & 3 , 000 , 000 liv. pour chacune des ſix dernieres. Cet arrangement n'eut pas lieu ; parce que la compagnie des Indes , à qui le gouvernement devoit 90 , 000 , 000 livres portées au tréſor royal en 1717 , demanda la ferme du tabac , qui lui avoit été alors aliénée à perpétuité , & dont des événemens particuliers l'avoient empêché de jouir. Sa requête fut trouvée juſte , & l'on lui adjugea ce qu'elle ſollicitoit avec la plus grande vivacité.

Elle régit , par elle-même , cette ferme , depuis le premier octobre 1723 , juſqu'au dernier ſeptembre 1730. Le produit durant cet eſpace , fut de 50 , 083 , 967 livres 11 ſ. 9 d. ; ce qui faiſoit par an , 7 , 154 , 852 liv. 10 ſ. 3 d. ; ſur quoi il falloit déduire chaque année , pour les frais d'exploitation , 3 , 042 , 963 liv. 19 ſ. 6 d.

Ces frais énormes firent juger , qu'un affaire qui devenoit tous les jours plus conſidérable , ſeroit mieux entre les mains des fermiers généraux , qui la conduiroient avec moins de dépenſe , par le moyen des commis qu'ils avoient pour d'autres uſages. La compagnie leur en fit un bail pour huit années. Ils s'engagerent à lui payer 7 , 500 , 000 livres pour

chacune des quatre premieres années, & 8, 000, 000 liv. pour chacune des quatre dernieres. Ce bail fut continué sur le même pied jusqu'au mois de juin 1747, & le roi promit de tenir compte à la compagnie de l'augmentation de produit, lorsqu'elle seroit connue & constatée.

A cette époque, le roi réunit la ferme du tabac à ses autres droits, en créant & aliénant au profit de la compagnie neuf millions de rente perpétuelle, au principal de cent quatre-vingts millions. On crut lui devoir ce grand dédommagement pour l'ancienne dette de quatre-vingt-dix millions; pour l'excédent du produit de la ferme du tabac, depuis 1738 jusqu'en 1747; & pour l'indemniser des dépenses faites pour la traite des négres, des pertes souffertes pendant la guerre, de la rétrocession du privilege exclusif du commerce de Saint-Domingue, de la non-jouissance du droit de tonneau, dont le payement avoit été suspendu depuis 1731. Ce traitement a paru cependant insuffisant à quelques actionnaires, qui sont parvenus à découvrir que, depuis 1758, il s'est vendu annuellement dans le royaume, onze millions sept cent mille livres de tabac à un écu la livre, quoiqu'il n'eût coûté d'a-

chat que vingt-sept francs le cent pesant.

La nation pense bien différemment. Elle a accusé les administrateurs, qui déterminerent le gouvernement à se reconnoître débiteur d'une somme si considérable, d'avoir immolé la fortune publique aux intérêts d'une société particuliere. Un écrivain qui examineroit de nos jours si ce reproche est ou n'est pas fondé, passeroit pour un homme oisif. Cette discussion est devenue très-inutile, depuis que les vraies lumieres se sont répandues. Il suffira de remarquer que c'est avec les neuf millions de rente mal-à-propos sacrifiés par l'état, que la compagnie faisoit face aux 8, 756, 065 liv. dont elle étoit chargée ; de maniere qu'il lui restoit encore environ 244, 000 livres de revenu libre.

Il est vrai qu'elle devoit en dettes chirographaires 74, 505, 000 livres ; mais elle avoit dans son commerce, dans sa caisse ou dans ses recouvremens à faire 70, 733, 000 livres ; somme presque suffisante pour balancer ses dettes.

Son unique richesse consistoit donc en effets mobiliers ou immobiliers, pour environ vingt millions, & dans l'espérance de l'extinction des rentes viageres, qui, avec le tems, de-

voit lui donner trois millions de revenu, dont la valeur actuelle pouvoit être assimilée à un capital libre de trente millions.

Indépendamment de ces propriétés, la compagnie jouissoit de quelques droits qui lui étoient extrêmement utiles. On lui avoit accordé le commerce exclusif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des isles de l'Amérique, sortît de son privilége en 1736 : mais il lui fut accordé en dédommagement une somme annuelle de cinquante mille francs qui lui fut toujours payée. Le privilége même du café de Moka, fut détruit en 1767, le gouvernement ayant permis l'introduction de celui qui étoit tiré du levant. La compagnie n'obtint à ce sujet aucune indemnité.

Elle avoit éprouvé l'année précédente une privation plus sensible. On lui avoit accordé en 1720 le droit de porter seule des esclaves dans les colonies d'Amérique. Le vice de ce systême ne tarda pas à se faire sentir ; & il fut décidé que tous les négocians du royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une pistole par tête, aux treize livres qu'avoit accordées le trésor royal. En supposant que les isles Françoises recevoient quinze mille noirs par an, il en résultoit un revenu

de 345, 000 livres pour la compagnie. Cet encouragement qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle ne faiſoit pas, fut ſupprimé en 1767; mais remplacé par un équivalent moins déraiſonnable.

La compagnie, au tems de ſa formation, avoit obtenu une gratification de 50 livres pour chaque tonneau de marchandiſes, qu'elle exporteroit, & une gratification de 75 livres pour chaque tonneau de marchandiſes qu'elle importeroit. Le miniſtère, en lui ôtant ce qu'elle tiroit des négres, porta la gratification de chaque tonneau d'exportation à 75 livres, & à 80 livres celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à ſix mille tonneaux, & l'on trouvera pour la compagnie un produit de plus d'un million, en y comprenant les 50, 000 livres qu'elle recevoit pour les cafés.

En conſervant ſes revenus, la Compagnie avoit vu diminuer ſes dépenſes. L'édit de 1764 avoit fait paſſer la propriété des iſles de France & de Bourbon dans les mains du gouvernement, qui s'étoit impoſé l'obligation de les fortifier & de les défendre. Par cet arrangement, la Compagnie s'étoit trouvée déchargée d'une dépenſe annuelle de deux millions, ſans

que le commerce exclusif dont elle jouissoit dans ces deux colonies eût reçu la moindre atteinte.

Avec tant de moyens apparens de prospérité, la Compagnie devoit s'endetter tous les jours; parce que ses revenus & les bénéfices de son commerce n'étoient pas suffisans pour payer tout-à-la fois les dépenses attachées à l'administration de ce commerce & celles qui tiennent à la souveraineté, dépenses qui s'élevoient ensemble à huit millions par an. Elles pouvoient même se porter plus loin, étant susceptibles par leur nature de s'étendre & de s'accroître à l'infini, suivant les vues politiques du gouvernement, qui est l'unique juge de leur importance & de leur nécessité.

Dans une situation si fâcheuse, la Compagnie ne pouvoit se soutenir que par le secours du gouvernement. Mais depuis quelque tems le conseil de Louis XV paroissoit envisager avec indifférence l'existence de ce grand Corps. Il parut enfin un arrêt du conseil, en date du 13 août 1769, par lequel le roi suspendoit le privilége exclusif de la Compagnie des Indes, & accordoit à tous ses sujets la liberté de naviguer & de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance. Cependant en donnant cette liberté inattendue, le gouvernement crut devoir y apposer quelques

conditions. L'arrêt qui ouvre cette nouvelle carriere aux armateurs particuliers, les aſſujétit à ſe munir de paſſeports qui doivent leur être délivrés gratuitement par les adminiſtrateurs de la Compagnie des Indes ; il les oblige à faire leur retour dans le port de l'Orient, excluſivement à tout autre ; il établit un droit d'indult ſur toutes les marchandiſes provenant des Indes ; droit qui, par un ſecond arrêt du conſeil rendu le ſix ſeptembre ſuivant, fut fixé à cinq pour cent ſur toutes les marchandiſes des Indes & de la Chine, & à trois pour cent ſur toutes celles du cru des iſles de France & de Bourbon.

L'arrêt du 13 août, en ſe bornant à ſuſpendre le privilége de la Compagnie, ſembloit conſerver aux actionnaires la faculté d'en reprendre l'exercice : mais ils n'en prévirent pas la poſſibilité ; & ils ſe déterminerent ſagement à une liquidation qui pût aſſurer le ſort de leurs créanciers, & les débris de leur fortune.

Ils offrirent au roi de lui céder tous les vaiſſeaux de la Compagnie, au nombre de trente ; tous les magaſins & les édifices qui lui appartenoient au port de l'Orient & aux Indes ; la propriété de ſes comptoirs & des aldées qui en dépendoient ; tous ſes effets de marine & de guerre ; enfin huit cents eſclaves qu'elle s'étoit

réſervés

réservés aux isles. Ces objets furent évalués trente millions par les actionnaires qui demanderent en même tems le payement de 16, 500, 000 livres qui leur étoient dûs par le gouvernement.

Le roi, en agréant la cession proposée, crut devoir en diminuer le prix : non pas que les choses qui en faisoient l'objet n'eussent une valeur plus considérable encore dans les mains de la Compagnie ; mais parce qu'en passant dans celles du gouvernement, elles devenoient pour lui une charge nouvelle. Ainsi, au lieu 46, 500, 000 livres demandées par les actionnaires, le prince, pour s'acquitter en totalité avec eux, créa à leur profit par son édit du mois de janvier 1770, 1, 200, 000 livres de rentes perpétuelles au principal de trente millions.

Ce nouveau contrat servit d'hypothéque à un emprunt de douze millions en rentes viageres à dix pour cent, & par voie de lotterie, que la Compagnie fit dans le mois de février suivant. L'objet de cet emprunt étoit de faire face aux engagemens pris pour former les dernieres expéditions : mais il ne suffisoit pas encore ; & dans l'impossibilité de se procurer des fonds par la voie du crédit, les actionnaires remirent au roi, dans leur assemblée du 7 avril

1770 toutes leurs propriétés, à l'exception du capital hypothéqué aux actions.

Les principaux objets compris dans cette nouvelle cession consistoient dans l'extinction de 4, 200, 000 livres de rentes viageres; dans la partie du contrat de neuf millions qui excédoit le capital des actions; dans l'hôtel de Paris; dans les marchandises des Indes attendues en 1770 & 1771, présumées devoir s'élever à 26, 000, 000 liv. & enfin dans trois ou quatre millions de creances à exercer sur des débiteurs la plupart solvables, aux Indes, aux isles de France & de Bourbon, à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageoient en même tems à fournir au roi une somme de 14, 768, 000 livres, par la voie d'un appel qui fut fixé à 400 l. par action. Le ministère, en acceptant ces divers arrangemens, s'engagea de son côté à payer toutes les rentes perpétuelles & viageres constituées par la Compagnie; tous les autres engagemens, qui montoient à environ quarante-cinq millions; toutes les pensions & demi-soldes qu'elle avoit accordées, & qui formoient un objet annuel de quatre-vingt mille francs; enfin à supporter tous les frais & tous les risques d'une liquidation qui, nécessairement, devoit durer plusieurs années.

Le roi, en même tems porta à 2500 livres,

produisant 125 livres de rente, le capital de l'action, qui par l'édit du mois d'août 1764, avoit été fixé à 1600 livres de principal, produisant une rente de 80 liv. La nouvelle rente de 125 livres fut assujétie à la retenue du dixiéme; & il fut décidé que le produit de ce dixiéme seroit employé annuellement au remboursement des actions par la voie du sort, sur le pied de leur capital de 2500 livres; de maniere que la rente des actions remboursées accroîtroit le fond d'amortissement jusqu'au parfait remboursement de la totalité des actions.

Ces conditions respectives se trouvent consignées dans un arrêt du conseil, du 8 avril 1770, portant homologation de la délibération prise la veille dans l'assemblée générale des actionnaires, & revêtu de lettres patentes en date du 22 du même mois. Au moyen de ces arrangemens, l'appel a été fourni, le tirage pour le remboursement des actions au nombre de deux cents vingt, a été fait chaque année, & les dettes chyrographaires de la Compagnie ont été fidelement acquittées à leur échéance.

Il est difficile, d'après ces détails, de se former une idée précise de la maniere d'être actuelle de la Compagnie des Indes, & de l'état légal du commerce qu'elle exerçoit. Cette Com-

pagnie, aujourd'hui sans possessions, sans mouvement, sans objet, ne peut pourtant pas être regardée comme absolument détruite; puisque les actionnaires se sont réservés en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caisse particuliere & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'un autre côté, le privilége a été suspendu, mais il n'a été que suspendu; & il n'est point compris au nombre des objets cédés au roi par la compagnie. La loi qui l'a établie subsiste encore; les vaisseaux qui partent pour les mers des Indes ne peuvent s'expédier qu'à la faveur d'une permission délivrée au nom de la Compagnie. Ainsi la liberté accordée n'est qu'une liberté précaire; & si les actionnaires demandoient à reprendre leur commerce, en offrant des fonds suffisans pour en assurer l'exploitation, ils en auroient incontestablement le droit, sans qu'il fût besoin d'une loi nouvelle. Mais, à l'exception de ce droit apparent, qui dans le fait est comme non-existant, par l'impuissance où sont les actionnaires de l'exercer, tous leurs autres droits, toutes leurs propriétés, tous leurs comptoirs ont passé dans les mains du gouvernement. Parcourons rapidement ces possessions, en commençant par le Malabar.

Entre le Canara & le Calicut, eſt une contrée qui a dix-huit lieues d'étendue ſur la côte, & ſept ou huit au plus dans les terres. Le pays, extrêmement inégal, eſt couvert de poivriers & de cocotiers. Il eſt partagé en pluſieurs petits diſtricts, ſoumis à des ſeigneurs Indiens, tous vaſſaux de la maiſon de Colaſtry. Le chef de cette famille Bramine doit borner ſon attention à ce qui peut intéreſſer le culte des dieux. Il ſeroit au-deſſous de lui de ſe livrer à des ſoins profanes, & c'eſt ſon plus proche parent qui tient les rênes du gouvernement. L'état eſt partagé en deux provinces. Dans la plus conſidérable, nommée l'Irouvénate, on voit le comptoir Anglois de Tallichery, & le comptoir Hollandois de Cananor. Ces deux nations s'en partagent le poivre, de maniere que la premiere en tire ordinairement quinze cens mille livres peſant, & qu'il n'en reſte guère que cinq cens mille pour ſa rivale.

XVI. Situation actuelle des François à la côte de Malabar.

C'eſt dans la ſeconde province, appellée Cartenate, & qui n'a que cinq lieues de côte, que les François furent appellés en 1722. On avoit en vue de s'en ſervir contre les Anglois; mais un accommodement ayant rendu leur ſecours inutile, ils ſe virent forcés d'abandonner un poſte qui leur donnoit des eſpérances.

Le reſſentiment & l'ambition les ramenerent en plus grand nombre en 1725, & ils s'établirent, l'épée à la main, ſur l'embouchure de la riviere de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinſſent du ſeul prince qui régiſſoit ce canton, le commerce excluſif du poivre. Une faveur ſi utile donna naiſſance à une colonie, compoſée de ſix mille Indiens. Ils cultivoient 6350 cocotiers, 3967 arequiers, & 7762 poivriers. Tel étoit cet établiſſement, lorſque les Anglois s'en rendirent les maîtres en 1760.

L'eſprit de deſtruction qu'ils avoient porté dans leurs autres conquêtes, les ſuivit à Mahé. Leur projet étoit de démolir les maiſons, & de diſperſer les habitans. Le ſouverain du pays réuſſit à les faire changer de réſolution. Tout fut ſauvé, excepté les fortifications. En rentrant dans leur comptoir, les François ont trouvé les choſes telles à-peu-près qu'ils les avoient laiſſées. Il leur convient d'aſſurer leur état; il leur convient de l'améliorer.

Mahé eſt dominé par des hauteurs, ſur leſquelles on avoit élevé cinq forts qui n'exiſtent plus. C'étoit beaucoup trop d'ouvrages; mais il eſt indiſpenſable de prendre quelques précautions. On ne doit pas reſter perpétuellement expoſé à l'inquiétude des Naïrs, qui ont

été autrefois tentés de piller, de détruire la colonie, & qui pourroient bien encore avoir la même intention, pour fe jetter dans les bras des Anglois de Tallichery, qui ne font éloignés que de trois milles.

Indépendamment des poftes que la fûreté de l'intérieur exige, il eft néceffaire de fortifier l'entrée de la riviere. Depuis que les Marattes ont acquis des ports, ils infeftent la mer Malabare par leurs pirateries. Ces brigands tentent même des defcentes, par-tout où ils comptent faire du butin. Mahé ne feroit pas à l'abri de leurs entreprifes, s'il y avoit de l'argent ou des marchandifes fans défenfe qui puffent exciter leur cupidité.

Les François fe dédommageroient aifément des dépenfes qui auroient été faites, s'ils conduifoient leur commerce avec activité & intelligence. Leur comptoir eft le mieux placé de tous pour l'achat du poivre. Le pays leur en fourniroit deux millions cinq cens mille livres pefant. Ce que l'Europe ne confommeroit pas, ils l'envoyeroient à la Chine, dans la mer Rouge, & dans le Bengale. La livre de poivre ne leur reviendroit qu'à douze fols, & ils nous la vendroient vingt-cinq ou trente.

Ce bénéfice, confidérable par lui-même, feroit groffi par celui qu'on pourroit faire fur les

marchandises d'Europe qu'on porteroit à Mahé. Les spéculateurs auxquels ce comptoir est le mieux connu, jugent qu'il sera aisé d'y débiter annuellement quatre cens milliers de fer, deux cens milliers de plomb, vingt-cinq milliers de cuivre, deux mille fusils, vingt mille livres de poudre, cinquante ancres ou grappins, cinquante balles de drap, cinquante mille aunes de toile à voile, une assez grande quantité de vif-argent, & environ deux cens barriques de vin ou d'eau-de-vie, pour les François établis dans la colonie, ou pour les Anglois qui sont au voisinage. Ces objets réunis produiront au moins 384, 000 livres; dont 153, 600 livres feront gain, en supposant un bénéfice de quarante pour cent. Un autre avantage de cette circulation, c'est qu'elle entretiendra toujours dans ce comptoir des fonds, qui le mettront en état de se procurer les productions du pays dans les saisons de l'année où elles sont à meilleur marché.

Le plus grand obstacle que le commerce peut trouver, c'est la douane établie dans la colonie. La moitié de cet impôt gênant appartient au souverain du pays, & a été toujours un principe de dissension. Les Anglois de Tallichery qui éprouvoient le même dégoût, ont réussi à se procurer de la tranquillité. On pour-

roit, comme eux, se rédimer de cette contrainte, par une rente fixe & équivalente. Mais pour y déterminer le prince, il faudroit commencer par lui payer les sommes qu'il a prêtées, & ne lui plus refuser le tribut auquel on s'est engagé, pour vivre paisiblement sur ses possessions. Il n'est pas si aisé de disposer favorablement les choses dans le Bengale.

XVII. Situation actuelle des François dans le Bengale.

La France s'est obligée par le traité de 1763, à ne point ériger de fortifications, à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche & vaste contrée. Les Anglois, qui y exercent la souveraineté, ne permettront jamais qu'on s'écarte de la loi qu'ils ont imposée. Ainsi Chandernagor, qui avant la derniere guerre comptoit soixante mille ames, & qui n'en a maintenant que vingt-quatre mille, est, & sera toujours un lieu entierement ouvert.

A ce malheur d'une situation précaire, se joignent des vexations de tous les genres. Peu content des préférences que lui assure une autorité sans bornes, l'Anglois s'est porté à des excès crians. Il a insulté les loges des François; il leur a enlevé les ouvriers qui lui convenoient; il a déchiré sur le métier même, les toiles qui leur étoient destinées; il a voulu que les manufactures ne travaillassent que pour lui, durant les trois mois les plus favora-

bles ; il a ordonné que ses cargaisons seroient choisies & complettées, avant qu'on pût rien détourner des atteliers. Le projet imaginé par les François & les Hollandois réunis, de faire un dénombrement exact des tisserands, & de se contenter ensemble de la moitié, tandis que l'Anglois jouiroit seul du reste, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a poussé ses prétentions jusqu'à vouloir que ses facteurs pussent acheter dans Chandernagor même ; & il a fallu se soumettre à cette dure loi, pour ne se pas voir exclu des marchés de tout le Bengale. En un mot, il a tellement abusé de l'injuste droit de la victoire, que les philosophes pourroient être tentés de faire des vœux pour la ruine de sa liberté, si les peuples n'étoient pas cent fois plus oppresseurs & plus cruels encore sous le gouvernement d'un seul homme, que dans les possessions d'un gouvernement tempéré par l'influence de la multitude.

Tout le tems que les choses resteront sur le pied où elles sont dans cette opulente partie de l'Asie, les François y éprouveront perpétuellement des dégoûts, des humiliations, sans qu'il en puisse résulter aucun avantage solide & permanent pour leur commerce. On sortiroit de cet état d'opprobre, si l'on pouvoit

changer Chandernagor pour Chatigam.

Chatigam est situé sur les confins d'Arrakan. Les Portugais, qui dans le tems de leur prospérité, cherchoient à occuper tous les postes importans de l'Inde, y formerent un grand établissement. Ceux qui s'y étoient fixés, secouerent le joug de leur patrie, après qu'elle fut passée sous la domination Espagnole, & se firent corsaires plutôt que d'être esclaves. Ils désolerent long-tems par leurs brigandages les côtes & les mers voisines. A la fin, les Mogols les attaquerent, & éleverent sur leurs ruines une colonie assez puissante, pour empêcher les irruptions que les peuples d'Arrakan & du Pégu auroient pû être tentés de faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obscurité, & n'en est sortie qu'en 1758, lorsque les Anglois s'y sont établis.

Le climat en est sain, les eaux excellentes, & les vivres abondans: l'abord y est facile, & l'ancrage sûr. Le continent & l'isle de Sandiva lui forment un assez bon port. Les rivieres de Barrempocter & de l'Ecki, qui sont des bras du Gange, ou qui du moins y communiquent, rendent faciles ses opérations de commerce. Si Chatigam est plus éloigné de Patna, de Cassimbazar, de quelques autres marchés, que les colonies Européennes de la riviere

d'Ougly, elle eſt plus proche de Jougdia, de Daca, de toutes les manufactures du bas fleuve. Il eſt indifférent que les grands vaiſſeaux puiſſent ou ne puiſſent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puiſque la navigation intérieure ne ſe fait jamais qu'avec des bateaux.

Quoique la connoiſſance de ces avantages, eût déterminé l'Angleterre à s'emparer de Chatigam, nous penſons qu'à la derniere paix, elle l'auroit cédé aux François, pour être débarraſſée de leur voiſinage dans les lieux pour leſquels l'habitude lui avoit donné plus d'attachement. Nous préſumons même qu'elle ſe feroit déſiſtée pour Chatigam, des conditions qui font de Chandernagor un lieu tout-à-fait ouvert, & qui impriment ſur ſes poſſeſſeurs un opprobre plus nuiſible qu'on ne croit aux ſpéculations de commerce. C'eſt une profeſſion libre. La mer, les voyages, les riſques, & les viciſſitudes de la fortune, tout lui inſpire l'amour de l'indépendance. C'eſt-là ſon ame & ſa vie : dans les entraves, elle languit, elle meurt.

L'occaſion eſt peut-être favorable, pour s'occuper de l'échange que nous indiquons. Quelques tremblemens de terre qui ont renverſé les fortifications que les Anglois avoient

commencé à élever, paroissent les avoir dégoutés d'un lieu pour lequel ils avoient montré de la prédilection. Cet inconvénient est encore préférable pour les François, à celui d'une ville sans force. Il vaut mieux avoir à lutter contre la nature que contre les hommes, & s'exposer aux secousses de la terre qu'aux insultes des nations. Heureusement les François gênés dans le Bengale, trouvent quelques dédommagemens dans une situation plus avantageuse au Coromandel.

XVIII. Situation actuelle des François à la côte de Coromandel.

Au Nord de cette immense côte, la France occupe Yanon, dans la province de Ragimendry. Ce comptoir sans territoire, situé à neuf milles de l'embouchure de la riviere d'Ingerom, fut autrefois florissant. De fausses vues le firent négliger vers l'an 1748. Cependant on y pourroit acheter pour quatre à cinq cens mille livres de marchandises, parce que la fabrication des bonnes & belles toiles est considérable dans le voisinage. Quelques expériences heureuses, prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y seroit plus lucratif, si l'on n'étoit obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglois, qui ont un petit établissement à deux milles seulement de celui des François.

Cette concurrence eſt bien plus funeſte encore à Mazulipatam. La France réduite, dans cette ville qui reçut autrefois ſes loix, à la loge qu'elle y occupoit avant 1749, ne peut pas ſoutenir l'égalité contre la Grande-Bretagne, à laquelle il faut payer des droits d'entrée & de ſortie, & qui obtient d'ailleurs dans le commerce toute la faveur qu'entraîne la ſouveraineté. Auſſi toutes les ſpéculations des François ſe bornent-elles à l'achat de quelques mouchoirs fins, de quelques autres toiles, pour la valeur de 150,000 livres. Il faut ſe former une autre idée de Karical.

Cette ville ſituée dans le royaume de Tanjaour, ſur une des branches du Colram, qui peut recevoir des bâtimens de 150 tonneaux, fut cédée en 1738 à la compagnie, par un roi détrôné qui cherchoit de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies avant que ſes engagemens euſſent été remplis, il rétracta le don qu'il avoit fait. Un Nabab attaqua la place avec ſon armée, & la remit en 1739 aux François, dont il étoit ami. Dans ces circonſtances, le prince ingrat & perfide fut étranglé par les intrigues de ſes oncles; & ſon ſucceſſeur, qui avoit hérité de ſes ennemis comme de ſon trône, voulut ſe concilier une nation puiſſante, en la confirmant dans ſa poſſeſſion. Les

Anglois s'étant rendus maîtres de la place en 1760, en firent ſauter les fortifications. Elle fut depuis reſtituée aux François, qui y rentrerent en 1765.

Dans l'état actuel, Karical eſt un lieu ouvert, qui peut avoir quinze mille habitans, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs, & des toiles propres à l'uſage des naturels du pays. Son territoire, conſidérablement augmenté par les conceſſions qu'avoit faites en 1749 le roi de Tanjaour, eſt redevenu ce qu'il étoit dans les premiers tems, de deux lieues de long ſur une dans ſa plus grande largeur. De quinze aldées qui le couvrent, la ſeule digne d'attention, ſe nomme Tiranoulé-Rayenpatnam : elle n'a pas moins de vingt-cinq mille ames. On y fabrique, on y peint des perſes médiocrement fines, mais convenables pour Batavia & les Philippines. Les Choulias, Mahométans, ont de petits bâtimens, avec leſquels ils font le commerce de Ceylan, & le cabotage.

La France peut tirer tous les ans de cette poſſeſſion, deux cens bales de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approviſionnement de ſes autres colonies.

Toutes les marchandiſes achetées à Karical,

à Yanon, à Mazulipatam, ſont portées à Pondichery, chef-lieu de tous les établiſſemens François dans l'Inde.

Cette ville, dont les commencemens furent ſi foibles, acquit avec le tems, de la grandeur, de la puiſſance, & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges, & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres, qui donnoient de la fraîcheur, même au milieu du jour. Une moſquée, deux pagodes, deux égliſes, & le gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étoient des monumens publics dignes d'attention. On avoit conſtruit en 1704 une petite citadelle, qui étoit devenue inutile, depuis qu'il avoit été permis de bâtir des maiſons tout autour. Pour remplacer ce moyen de défenſe, trois côtés de la place avoient été fortifiés par un rempart, un foſſé, des baſtions, & un glacis imparfait dans quelques endroits. La rade étoit défendue par des batteries, judicieuſement placées.

La ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit ſoixante-dix mille habitans. Quatre mille étoient Européens, Metis ou Topaſſes. Il y avoit au plus dix mille Mahométans; le reſte étoit des Indiens, dont quinze mille étoient chrétiens, & les autres,

de

de dix-sept ou dix-huit castes différentes. Trois aldées dépendantes de la place, pouvoient avoir dix mille ames.

Tel étoit l'état de la colonie, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruisirent de fond en comble, & en chasserent tous les habitans. D'autres examineront peut-être, si le droit barbare de la guerre pouvoit justifier toutes ces horreurs. Nous détournerons les yeux de tant de cruautés commises par un peuple libre, magnanime, éclairé, pour ne parler que de la résolution que la France a prise de rétablir Pondichery, & d'en faire de nouveau le centre de son commerce. Tout justifie la sagesse de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ont été bâties sur la côte de Coromandel, a sur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, sous la protection du canon des fortifications. Son territoire qui a trois lieues de long sur une de large, n'est qu'un sable stérile sur le bord de la mer; mais dans sa plus grande partie, il est propre à la culture du riz, des légumes, & d'une racine nommée chaya, qui fait les couleurs. Deux foibles ri-

vieres qui traversent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu singulierement. A trois milles au Nord-Est de la place, s'éleve cent toises au-dessus de la mer, un côteau, qui sert de guide aux navigateurs à sept ou huit lieues de distance, avantage inestimable sur une côte généralement trop basse. A l'extrémité de cette hauteur, est un vaste étang creusé depuis plusieurs siécles, & qui après avoir rafraîchi & fertilisé un grand territoire, vient arroser les environs de Pondichery. Enfin, la colonie est favorablement située, pour recevoir les vivres & les marchandises du Carnate, du Mayflour, & du Tanjaour.

Tels sont les puissans motifs qui ont déterminé la France à la réédification de Pondichery. Aussi-tôt que ses agens parurent le 11 d'avril 1765, on vit accourir les infortunés Indiens, que la guerre, la dévastation & la politique, avoient dispersés. Au commencement de 1770, il s'en trouvoit vingt-sept mille qui avoient relevé les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils sont élevés, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour; ce préjugé si doux à conserver, si utile à nourrir, ne permet pas

de douter qu'ils ne reviennent tous, aussi-tôt que la ville sera fermée. Les tisserands, les teinturiers, les peintres, les marchands, ceux qui ont quelque chose à perdre, n'attendent que cette sûreté pour suivre leur inclination.

Dans l'état actuel, les comptoirs François dans l'Inde coûtent beaucoup & rendent peu. Malheureusement on n'est pas dédommagé par les isles de Bourbon & de France, qui ne sont pas arrivées au dégré de prospérité qu'on devoit attendre.

XIX. Situation actuelle des François à l'isle de France.

La derniere des deux isles, devenue célebre, occupa plus long-tems l'imagination que l'industrie de ses possesseurs. Ils s'épuiserent en conjectures, sur l'usage qu'on en pouvoit faire.

Les uns vouloient qu'elle fût un entrepôt, où viendroient aboutir toutes les marchandises qu'on tireroit des Indes. Elles devoient y être portées sur des bâtimens du pays, & versées ensuite dans des vaisseaux François, qui ne pousseroient jamais leur navigation plus loin. Cet arrangement offroit le double avantage; & de l'économie, puisque la solde & la nourriture des matelots Indiens ne coûtent que peu; & de la conservation des équipages Européens, souvent détruits par la longueur des voyages,

plus ſouvent encore par l'intempérie du climat, ſur-tout dans le Bengale & dans l'Arabie. Ce ſyſtême, auquel on auroit dû peut-être s'arrêter, fut regardé comme impraticable, à cauſe de la néceſſité ſuppoſée de promener dans les mers d'Aſie un pavillon formidable, pour prévenir ou pour réprimer les vexations qui ſouvent y ſont à craindre.

Une nouvelle combinaiſon occupa les eſprits. On conjectura qu'il pourroît être utile d'ouvrir aux habitans de l'iſle de France, le commerce des Indes, qui leur avoit été d'abord interdit. Les défenſeurs de cette opinion, ſoutenoient qu'une pareille liberté ſeroit une ſource féconde de richeſſes pour la colonie, & par conſéquent pour la métropole. Ils pouvoient avoir raiſon, mais les expériences ne furent pas heureuſes; & ſans examiner ſi cette innovation avoit ou n'avoit pas été judicieuſement conduite, l'iſle fut fixée à l'état d'un établiſſement purement agricole.

Ce nouvel ordre de choſes occaſionna de nouvelles fautes. On fit paſſer d'Europe dans la colonie, des hommes qui n'avoient ni le goût ni l'habitude du travail. Les terreins furent diſtribués au hazard, & ſans diſtinguer ce qui devoit être défriché de ce qui ne le devoit pas

être. Des avances furent faites au cultivateur, non en proportion de ſon induſtrie, mais de la protection qu'il avoit ſû ſe ménager dans l'adminiſtration. La compagnie qui gagnoit cent pour cent ſur les marchandiſes qu'elle tiroit d'Europe, & cinquante pour cent ſur celles qui lui venoient de l'Inde, exigea que les productions du pays fuſſent livrées à vil prix dans ſes magaſins. La tyrannie des corvées, ſans objet & ſans meſure, aggrava les excès du monopole. Pour comble de malheur, le corps qui avoit concentré dans ſes mains tous les pouvoirs, manqua aux engagemens qu'il avoit pris avec ſes ſujets, ou ſi l'on veut avec ſes eſclaves.

Sous un pareil gouvernement, toute eſpece de bien étoit impoſſible. Rien ne marchoit d'un pas ferme & ſoutenu. Le coton, l'indigo, le ſucre, le rocou, le poivre, le thé, le cacao: tout fut eſſayé, mais avec cette légéreté qui ne permet aucun ſuccès. En courant après des chimeres, on négligea les cultures eſſentielles. Quoiqu'il y eût en 1765 dans la colonie 1469 blancs, non compris les troupes; 1587 Indiens ou négres libres; 11881 eſclaves; ſes productions ne s'élevoient pas au-deſſus de 320650 livres peſant de bled, de 474030 liv.

de riz, de 1570040 liv. de maiz, de 142700 livres de haricots, de 135500 livres d'avoine. Les obſervateurs qui voyoient l'agriculture de l'iſle de France, ne la trouvoient pas fort différente de celle qu'ils avoient apperçue parmi les Sauvages.

Depuis que cette iſle eſt entre les mains du gouvernement, il s'y eſt fait quelques changemens utiles. La culture du café établie depuis long-tems à Bourbon, y a été introduite. C'eſt avec un tel ſuccès, qu'on ne déſeſpere pas d'y en recueillir un jour ſix à ſept millions de livres, ſi le tems, & une adminiſtration éclairée, y réuniſſent jamais les moyens d'exploitation, ſans leſquels il eſt impoſſible qu'aucune colonie puiſſe proſpérer. A cet eſpoir s'en eſt joint un autre depuis peu.

Perſonne n'ignore que les Hollandois s'enrichiſſent depuis deux ſiécles par la vente du girofle & de la muſcade. Pour s'en approprier le commerce excluſif, ils ont mis aux fers ou exterminé le peuple qui poſſédoit ces épiceries. Dans la crainte même d'en voir diminuer le prix dans leurs propres mains, ils ont extirpé la plupart des arbres, & ſouvent brûlé le fruit de ceux qu'ils ont conſervés. Cette avidité cruelle, dont les nations ſe ſont ſi ſouvent in-

dignées, révoltoit ſingulierement M. Poivre, qui avoit parcouru l'Aſie en naturaliſte & en philoſophe. Il a profité de l'autorité qui lui étoit confiée à l'iſle de France, pour faire chercher dans les parties les moins fréquentées des Moluques, ce que l'avarice avoit dérobé juſqu'ici à l'activité. Le ſuccès a couronné les travaux des navigateurs hardis & intelligens, dans leſquels il avoit placé ſa confiance.

Le 24 Juin 1770 il a été porté dans l'iſle de France quatre cents plants de muſcadier; dix mille noix muſcades, ou germées ou propres à germer; ſoixante-dix plants de girofliers; une caiſſe de baies de girofle, dont quelques-unes étoient germées & hors de terre.

Ces richeſſes ont été diſtribuées aux colons, pour eſſayer tous les terreins, toutes les expoſitions. La plupart des plantes ont péri, & il eſt vraiſemblable que les autres ne porteront point de fruit. Mais quoi qu'il arrive, l'iſle de France devra être toujours regardée comme le plus heureux préſent de la nature, pour une nation qui voudra faire le commerce de l'Aſie.

Elle eſt ſituée dans les mers d'Afrique, mais à l'entrée de l'Océan Indien. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en eſt plus ſûre du ſecret de ſes armemens. Ceux qui la deſire-

roient plus près de notre continent, ne voient pas, qu'il ſeroit alors impoſſible de ſe porter en un mois au Malabar, au Coromandel, & en deux mois au plus dans les golfes les plus éloignés; avantage ineſtimable pour un peuple qui n'a aucun port dans l'Inde. La poſition de cette iſle, ſituée à la hauteur des côtes arides & brûlantes de l'Afrique, ne l'empêche pas d'être tempérée & ſaine. Le ſol, quoique pierreux, eſt aſſez fertile. L'expérience a prouvé qu'il pouvoit donner la plupart des choſes néceſſaires aux beſoins, aux délices même de la vie. Ce qui pourroit lui manquer ſera fourni par Madagaſcar, qui a des vivres abondans, & par Bourbon, où des mœurs encore ſimples ont maintenu le goût de l'agriculture. Le fer qu'on ne trouveroit pas dans ces deux iſles, elle le tire de ſes propres mines.

XX. Il convient à la cour de Verſailles de fortifier l'iſle de France & Pondichéry, ſi elle veut prendre part au commerce des Indes.

La Grande-Bretagne voit d'un œil chagrin dans les mains de ſes rivaux, une poſſeſſion où l'on peut préparer la ruine de ſes proſpérités d'Aſie. Dès les premieres hoſtilités entre les deux nations, elle dirigera ſûrement tous ſes efforts contre une colonie qui menace la ſource de ſes plus riches tréſors. Quel malheur pour la France ſi elle s'en laiſſoit dépouiller !

Cependant que ne faut-il pas craindre, quand on voit que jusqu'ici il n'y a point eu de projet fixe pour fortifier cette isle ; que les moyens ont toujours manqué, ou qu'ils ont été mal employés ; que d'année en année, le ministère de Louis XV a attendu, pour prendre un parti, les dépêches des administrateurs, comme l'on attend le retour d'un courrier de la frontiere. Loin de pouvoir penser que les assaillans trouveroient une résistance insurmontable, on est réduit à craindre qu'ils ne fissent réussir leur projet par les seuls moyens que l'Inde peut leur fournir, sans aucun secours d'Europe.

Il est tems de tout dire. Quand on parcourt les côtes de l'isle de France, on est tout étonné de la trouver accessible pour des bateaux dans tous les points de sa circonférence. Malgré les récifs qui l'environnent, il y a plusieurs baies où un débarquement de troupes peut être exécuté de vive force sous la protection du feu des vaisseaux.

Dans les parties de l'isle où les navires sont obligés de se tenir le plus au large, les récifs laissent entr'eux & la terre une mer calme & tranquille, où des bateaux peuvent manœuvrer la nuit sans le plus petit risque.

Si dans certains endroits il ſe trouve entre les récifs & la terre trop peu d'eau pour que les bateaux y abordent, le débarquement ſe fait alors avec de l'eau juſqu'à mi-jambe. Le calme qui regne entre la terre & les récifs, ne laiſſe rien à craindre à l'aſſaillant dans une telle manœuvre. La retraite n'en eſt que plus ſûre en cas de réſiſtance, & les bateaux que plus en ſûreté pendant l'opération.

Telle eſt, ſans exception, l'idée qu'il faut ſe former de l'iſle de France ; parce que s'il ſe trouve une pointe où un bateau ne puiſſe pas aborder, l'obſtacle ceſſe à vingt toiſes à droite ou à gauche. Ainſi l'ennemi ne fera jamais un débarquement de vive force, que par ignorance ou par préſomption. Dans l'impoſſibilité où ſeront les défenſeurs de garder toute une circonférence de quarante lieues, il aura toujours un lieu pour y débarquer ſans obſtacle.

Durant la derniere guerre, on avoit élevé autour de l'iſle des batteries, dont les feux directs ſur la mer n'avoient pour objet, que de tirer ſur les vaiſſeaux mouillés au large, ou paſſant à la voile. Des ingénieurs plus éclairés, ont reconnu que ces batteries élevées à grands frais, partageroient inutilement les forces, demeureroient elles-mêmes ſans dé-

fense comme sans utilité, & qu'elles ne résisteroient pas au feu des vaisseaux que les meilleures fortifications ne peuvent soutenir. On a pris le parti de les abandonner, mais sans leur rien substituer.

Le port du Nord-Ouest est le chef-lieu de l'isle, & doit être le principal objet de l'ennemi dans ses dispositions d'attaque. La nature du terrein ne permet pas de le fortifier assez, pour qu'il puisse soutenir un siége. Il faudroit le mettre à l'abri d'un coup de main, & fortifier dans l'intérieur du pays un point intermédiaire, d'où l'on pût porter rapidement par des communications bien ménagées, les forces de la colonie par-tout où elles pourroient être nécessaires.

Avec un tel établissement pour derniere ressource, il faudra que l'ennemi livre cent combats pour s'emparer de l'isle. Il n'en viendra pas même à bout, si les chemins ouverts au milieu des bois pour aller du centre à la circonférence, ont été pratiqués avec un tel art, qu'en donnant toute facilité aux défenseurs pour se porter au rivage, ils aient réservé à l'ennemi les difficultés pour pénétrer au centre. La nature du pays en fournit les moyens: partout elle offre des ravins qu'il faut passer, des

montagnes qu'il faut tourner. Il eſt aiſé de ſaiſir les points favorables.

Cependant il y a un rapport ſi néceſſaire & ſi abſolu entre l'iſle de France & Pondichery, que ces deux poſſeſſions ſont abſolument dépendantes l'une de l'autre ; car ſans l'iſle de France, il n'y a point de protection pour les établiſſemens de l'Inde ; & ſans Pondichery, l'iſle de France ſera expoſée à l'invaſion des Anglois par l'Aſie comme par l'Europe.

L'iſle de France & Pondichery, conſidérés dans leurs rapports néceſſaires, feront leur ſûreté reſpective. Pondichery protégera l'iſle de France par ſa rivalité avec Madras, que les Anglois feront toujours obligés de couvrir de leurs forces de terre & de mer ; & réciproquement l'iſle de France ſera toujours prête à porter du ſecours à Pondichery, ou à agir offenſivement ſelon les circonſtances.

D'après ces principes, rien de ſi preſſé que de mettre Pondichery en état de défenſe. Depuis 1764, les intérêts particuliers qui croiſent l'intérêt général, ont laiſſé à déterminer à quel plan de fortifications il falloit s'arrêter ſur cette place importante. On a déjà dépenſé des fonds aſſez conſidérables pour cet objet, & ils l'ont été inutilement, parce qu'ils ont été ſucceſſive-

ment employés à des ſyſtêmes contraires. Il ſeroit ſuperflu de s'appeſantir ſur les inconvéniens de ces éternelles irréſolutions.

XXI. Les François ſolidement établis dans l'Inde ſortiront de l'état d'oppreſſion où les tiennent les Anglois.

Lorſque l'iſle de France & Pondichery ſeront arrivés au point de force où il convient de les porter, on pourra s'occuper ſérieuſement du commerce qui a ceſſé d'exiſter au moment où il eſt devenu libre. A la vérité, les expéditions pour la Chine ont continué, les expéditions pour les iſles de France & de Bourbon ſe ſont même multipliées : mais à l'exception d'un ou deux armemens qui tiennent à des circonſtances particulieres, aucun négociant raiſonnable n'a envoyé ſes fonds au Malabar, au Coromandel, au Bengale ; & le petit nombre des armateurs inconſidérés qui ont oſé le tenter, ont péri miſérablement. Il en devoit être ainſi, ſans qu'on en puiſſe rien conclure en faveur des priviléges excluſifs.

On peut ſe ſouvenir que la deſtruction de la compagnie, qui ſeroit arrivée d'elle-même, fut précipitée par la cupidité & par la haîne. La politique, qui n'avoit aucune part à la révolution, n'avoit pas préparé d'avance l'action du commerce public, qui devoit remplacer le privilége excluſif. Ce paſſage ſubit ne pouvoit être ſuivi d'aucun ſuccès. Avant d'eſſayer de

ce nouveau régime, il auroit fallu ſubſtituer inſenſiblement & par dégrés, les négocians particuliers à la compagnie. Il auroit fallu les mettre à portée d'acquérir des connoiſſances poſitives ſur les différentes branches d'un commerce juſqu'alors inconnu pour eux. Il auroit fallu leur laiſſer le tems de former des liaiſons dans les comptoirs. Il auroit fallu les favoriſer, & pour-ainſi-dire les conduire dans les premieres expéditions.

Diſons plus. Toutes ces précautions n'auroient pas encore ſuffi, pour aſſurer les opérations des négocians François dans l'Inde. Il étoit impoſſible de lutter avec ſuccès contre l'Anglois, qui, maître de tout & par-tout, auroit pour les faire échouer, les facilités que donne la puiſſance, & les principes relâchés qu'inſpire la proſpérité. Ainſi, de quelque maniere & ſous quelque forme que le commerce de France fût exploité, c'étoit une ſuite néceſſaire de la ſituation des choſes, qu'il éprouvât les plus grands malheurs. Les contrariétés ſeroient moindres, ſans doute, ſi la cour de Verſailles mettoit ſes établiſſemens de l'Inde en état d'accorder une protection que le ſouverain doit à ſes ſujets, dans toute l'étendue de ſa domination. Elles ſeroient encore moin-

dres, si le ministère Britannique veilloit à l'exécution des traités avec la fermeté qu'exige la justice. Mais il n'y a que le rétablissement de la balance qui puisse finir efficacement une oppression qui déshonore également la nation qui la souffre, & celle qui la permet; & cet équilibre ne peut malheureusement s'établir que par la guerre.

Loin, & à jamais loin de nous toute idée qui tendroit à rallumer les flambeaux de la discorde. Que plutôt la voix de la philosophie & de la raison se fasse entendre des maîtres du monde. Puissent tous les souverains, après tant de siécles d'erreur, préférer la vertueuse gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer sur des régions dévastées & des cœurs ulcerés! Puissent tous les hommes devenus freres, s'accoutumer à regarder l'univers, comme une seule famille rassemblée sous les yeux d'un pere commun! Mais ces vœux de toutes les ames éclairées & sensibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux ministres ambitieux qui tiennent les rênes des empires. Leur inquiette activité continuera à faire répandre des torrens de sang.

Ce seront de misérables intérêts de commerce, qui mettront de nouveau les armes à

la main des François & des Anglois. Quoique la Grande-Bretagne dans la plupart des guerres, ait pour but principal de détruire l'industrie de ses voisins, & que la supériorité de ses forces navales nourrisse cette espérance tant de fois trompée, on peut prédire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Asie, où elle auroit si peu à gagner & tant à perdre. Cette puissance n'ignore pas les vœux secrets qui se forment de toutes parts, pour le renversement d'un édifice qui offusque tous les autres de son ombre. Le Souba du Bengale est dans un désespoir secret, de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du Decan ne se console pas de voir tout son commerce dans la dépendance d'une nation étrangere. Le Nabab d'Arcate n'est occupé qu'à dissiper les défiances de ses tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obstacles à leurs rapines. Toutes les puissances de ces contrées ou portent des fers, ou se croient à la veille d'en recevoir. L'Angleterre voudroit-elle que les François devinssent le centre de tant de haînes, se missent à la tête d'une ligue universelle? Ne peut-on pas prédire, au contraire, qu'une exacte neutralité pour l'Inde, seroit le parti qui lui convien-

droit

droit le mieux, & qu'elle embrasseroit avec le plus de joie.

Mais ce système conviendroit-il également à ses rivaux ? on ne le sauroit croire. Les François sont instruits, que des moyens de guerre préparés à l'isle de France, pourroient être employés très-utilement ; que les conquêtes de l'Angleterre sont trop étendues pour n'être pas exposées ; & que depuis que les officiers qui avoient de l'expérience sont rentrés dans leur patrie, les possessions Britanniques dans l'Indostan ne sont défendues que par des jeunes gens, plus occupés de leur fortune que d'exercices militaires. On doit donc présumer qu'une nation belliqueuse saisiroit rapidement l'occasion de réparer ses anciens désastres. A la vue de ses drapeaux, tous les souverains opprimés se mettroient en campagne ; & les dominateurs de l'Inde, entourés d'ennemis, attaqués à la fois au Nord & au Midi, par mer & par terre, succomberoient nécessairement.

Alors les François, regardés comme les libérateurs de l'Indostan, sortiront de l'état d'humiliation auquel leur mauvaise conduite les avoit réduits. Ils deviendront l'idole des princes & des peuples de l'Asie, si la révolution qu'ils auront procurée devient pour eux une leçon de modération. Leur commerce sera étendu &

floriſſant, tout le tems qu'ils ſauront être juſtes. Mais cette proſpérité finiroit par des cataſtrophes, ſi une ambition démeſurée les pouſſoit à piller, à ravager, à opprimer. Il faudra même, pour donner de la ſtabilité à leur ſituation, que par des procédés nobles & généreux, ils ſe faſſent pardonner leurs avantages, par les rivaux qu'ils auront ſurpaſſés. On n'aura pas beſoin d'une grande magnanimité, pour ſouffrir patiemment les opérations des peuples du Nord de l'Europe dans les mers d'Aſie.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE CINQUIEME.

Commerce du Danemarck, d'Oſtende, de la Suéde, de la Pruſſe, de l'Eſpagne, de la Ruſſie, aux Indes Orientales. Queſtions importantes ſur les liaiſons de l'Europe avec les Indes.

XXII. Anciennes révolutions du Danemarck.

C'EST une opinion aſſez généralement reçue, que les Cimbres occupoient dans les tems les plus reculés, à l'extrêmité de la Germanie, la Cherſonèſe Cimbrique, connue de nos jours ſous le nom de Holſtein, de Sleſwick, de

N 2

Jutland ; & que les Teutons habitoient les isles voisines. Que l'origine des deux peuples, fût ou ne fût pas commune, ils sortirent de leurs forêts ou de leurs marais ensemble & en corps de nation, pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire & un climat plus doux. Ils se disposoient même à passer les Alpes ; lorsque Rome jugea qu'il étoit tems d'opposer des digues à un torrent qui entraînoit tout. Ces barbares triompherent de tous les généraux que leur opposa cette fière république, jusqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius.

Leur pays presqu'entiérement désert après cette terrible catastrophe, fut de nouveau peuplé par des Scythes, qui, chassés par Pompée du vaste espace renfermé entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne, marcherent vers le nord & l'occident de l'Europe, soumettant les nations qui se trouvoient sur leur passage. Ils mirent sous le joug la Russie, la Saxe, la Westphalie, la Chersonèse Cimbrique & jusqu'à la Fionie, la Norwege & la Suede. On prétend qu'Odin, leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les asservir, qu'afin de soulever tous les esprits contre la puissance formidable, odieuse & tyrannique des Romains. Ce levain, qu'en mourant il laissa dans

le nord, y fermenta si bien en secret, que quelques siécles après toutes les nations fondirent d'un commun accord sur cet empire ennemi de toute liberté, & eurent la consolation de le renverser, après l'avoir affoibli par plusieurs secousses réitérées.

Le Danemarck & la Norwege, se trouverent sans habitans, après ces expéditions glorieuses. Ils se rétablirent peu-à-peu dans le silence, & recommencerent à faire parler d'eux vers le commencement du huitiéme siécle. Ce ne fut plus la terre qui servit de théâtre à leur valeur; l'océan leur ouvrit une autre carriere. Entourés de deux mers, on les vit se livrer entierement à la piraterie, qui est toujours la premiere école de la navigation pour des peuples sans police.

Ils s'essayerent d'abord sur les états voisins & s'emparerent du petit nombre de bâtimens marchands qui parcouroient la Baltique. Ces premiers succès enhardirent leur inquiétude, & les mirent en état de former des entreprises plus considérables. Ils infesterent de leurs brigandages, les mers & les côtes d'Écosse, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandres, de France, même de l'Espagne, de l'Italie & de la Grece. Souvent ils pénétrerent dans l'intérieur de ces vastes contrées, & ils s'éleverent jusqu'à la con-

quête de la Normandie & de l'Angletere. Malgré la confusion qui régne dans les annales de ces tems barbares, on parvient à démêler quelques-unes des causes de tant d'événemens étranges.

D'abord, les Danois & les Norwegiens avoient, pour la piraterie, un penchant violent qu'on a toujours remarqué dans les peuples qui habitent le voisinage de la mer, lorsqu'ils ne sont pas contenus par de bonnes mœurs & de bonnes loix. L'habitude dut les familiariser avec l'océan, les aguerrir à ses fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une foible ressource à la chasse dans un pays couvert de neiges & de glaces, rien ne les attachoit à leur territoire. La facilité de construire des flottes, qui n'étoient que des radeaux grossierement assemblés pour naviguer le long des côtes, leur donnoit les moyens d'aller par-tout, de descendre, de piller & de se rembarquer. Le métier de pirate étoit pour eux ce qu'il avoit été pour les premiers héros de la Grece, la carriere de la gloire & de la fortune, la profession de l'honneur qui consistoit dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inspiroit un courage invincible dans leurs expéditions, tantôt combinées entre différens chefs, & tantôt séparées en au-

tant d'armemens que de nations. Ces irruptions subites, faites en cent endroits à la fois, ne laissoient aux habitans des côtes mal défendues parce qu'elles étoient mal gouvernées, que la triste alternative d'être massacrés ou de racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avoient.

Quoique ce caractere destructeur fût une suite de la vie sauvage que menoient les Danois & les Norwegiens, de l'éducation grossiere & toute militaire qu'ils recevoient ; il étoit plus particulierement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant imposteur exalta, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ses dogmes sanguinaires, la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui servoit à la guerre, les épées, les haches, les piques, fût déifié. On cimentoit les engagemens les plus sacrés, par ces instrumens si chers. Une lance plantée au milieu de la campagne, attiroit à la priere & aux sacrifices. Odin lui-même, mis par sa mort au rang des immortels, fût la premiere divinité de ces affreuses contrées, où les rochers & les bois étoient teints & consacrés par le sang humain. Ses sectateurs croyoient l'honorer, en l'appellant le dieu des armées, le pere du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire. Les guerriers, qui alloient se

battre, faiſoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui conſacroient. Ces ames étoient le droit d'Odin. La croyance univerſelle étoit, que ce dieu ſe montroit dans les batailles, tantôt pour protéger ceux qui ſe défendoient avec courage, & tantôt pour frapper les heureuſes victimes qu'il deſtinoit à périr. Elles le ſuivoient au ſéjour du ciel, qui n'étoit ouvert qu'aux guerriers. On couroit à la mort, au martyre, pour mériter cette récompenſe. Elle achevoit d'élever juſqu'à l'enthouſiaſme, juſqu'à une ſainte yvreſſe du ſang, le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le chriſtianiſme renverſa toutes les idées qui formoient la chaîne d'un pareil ſyſtême. Ses miſſionnaires avoient beſoin de rendre leurs proſélites ſédentaires, pour travailler utilement à leur inſtruction ; & ils réuſſirent à les dégouter de la vie vagabonde, en leur ſuggérant d'autres moyens de ſubſiſter. Ils furent aſſez heureux pour leur faire aimer la culture & ſur-tout la pêche. L'abondance du hareng, que la mer amenoit alors ſur les côtes, y procuroit un moyen de ſubſiſtance très-facile. Le ſuperflu de ce poiſſon fut bientôt échangé contre le ſel néceſſaire pour conſerver le reſte. Une même foi, de nouveaux rapports, des beſoins mutuels, une

grande sûreté, encouragerent ces liaisons naissantes. La révolution fut si entiere, que, depuis la conversion des Danois & des Norwegiens, on ne trouve pas dans l'histoire la moindre trace de leurs expéditions, de leurs brigandages.

Le nouvel esprit, qui paroissoit animer la Norwege & le Danemarck, devoit étendre de jour en jour leur communication avec les autres peuples de l'Europe. Malheureusement, elle fut interceptée par l'ascendant que prenoient les villes Anséatiques. Lors même que cette grande & singuliere confédération fut déchue, Hambourg maintint la supériorité qu'il avoit acquise sur tous les sujets de la domination Danoise. Ils commençoient à rompre les liens qui les avoient asservis à cette espece de monopole; lorsqu'ils furent décidés à la navigation des Indes, par une circonstance assez particuliere, pour être remarquée.

XXIII. Le Danemarck entreprend le commerce des Indes.

Un facteur Hollandois, nommé Boschower, chargé par sa nation de faire un traité de commerce avec le roi de Ceylan, se rendit si agréable à ce monarque, qu'il devint le chef de son conseil, son amiral, & fut nommé prince de Mingone. Boschower enivré de ces honneurs, se hâta d'aller en Europe, les étaler aux yeux de ses concitoyens. L'indifférence

avec laquelle ces républicains reçurent l'esclave titré d'une cour Asiastique, l'offensa cruellement. Dans son dépit, il passa chez Christiern IV, roi de Danemarck, pour lui offrir ses services & le crédit qu'il avoit à Ceylan. Ses propositions furent acceptées. Il partit en 1618 avec six vaisseaux, dont trois appartenoient au gouvernement, & trois à la compagnie qui s'étoit formée pour entreprendre le commerce des Indes. La mort qui le surprit, dans la traversée, ruina les espérances qu'on avoit conçues. Les Danois furent mal reçus à Ceylan; & Ové Giedde de Tommerup leur chef, ne vit d'autre ressource que de les conduire dans le Tanjaour, partie du continent le plus voisin de cette isle.

Le Tanjaour est un petit état qui n'a que cent milles dans sa plus grande longueur, & quatre-vingts milles dans sa plus grande largeur. C'est la province de cette côte la plus abondante en riz. Cette richesse naturelle, beaucoup de manufactures communes, une grande abondance de racines propres à la teinture, font monter ses revenus publics à près de cinq millions. Elle doit sa prospérité à l'avantage d'être arrosée par le Caveri, riviere qui prend sa source dans les Gathes. Ses eaux, après avoir parcouru un espace de plus de qua-

tre cens milles, se divisent à l'entrée du Tanjaour en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram. L'autre conserve le nom de Caveri, & se subdivise encore en quatre branches, qui coulent toutes dans le royaume, & le préservent de cette sécheresse horrible qui brûle durant une grande partie de l'année le reste du Coromandel.

Cette heureuse situation fit désirer aux Danois de former un établissement dans le Tanjaour. Leurs propositions furent accueillies favorablement. On leur accorda un territoire fertile & peuplé, sur lequel ils bâtirent d'abord Trinquebar, & dans la suite la forteresse de Dansbourg, suffisante pour la défense de la rade & de la ville. De leur côté, ils s'engagerent à une redevance annuelle de 16500 livres qu'ils payent encore.

La circonstance étoit favorable pour fonder un grand commerce. Les Portugais opprimés par un joug étranger, ne faisoient que de foibles efforts, pour la conservation de leurs possessions. Les Espagnols n'envoyoient des vaisseaux qu'aux Moluques & aux Philippines. Les Hollandois ne travailloient qu'à se rendre maîtres des épiceries. Les Anglois se ressentoient des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces puissances voyoient avec chagrin

un nouveau rival, mais aucune ne le traverſoit.

Il arriva delà que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds, qui ne paſſoit pas 853263 liv., firent des affaires aſſez conſidérables dans toutes les parties de l'Inde. Malheureuſement, la compagnie de Hollande prit une ſupériorité aſſez décidée, pour les exclure des marchés où ils avoient traité avec le plus d'avantage ; & par un malheur plus grand encore, les diſſenſions qui bouleverſerent le nord de l'Europe, ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie, de s'occuper d'intérêts ſi éloignés. Les Danois de Trinquebar tomberent inſenſiblement dans le mépris, & des naturels du pays, qui n'eſtiment les hommes qu'en proportion de leurs richeſſes, & des nations rivales dont ils ne purent ſoutenir la concurrence. Cet état d'impuiſſance les découragea. La Compagnie remit ſon privilége, & céda ſes établiſſemens au gouvernement, pour le dédommager des ſommes qui lui étoient dûes.

XXIV. Variations qu'a éprouvées le commerce des Danois aux Indes.

Une nouvelle ſociété s'éleva en 1670 ſur les débris de l'ancienne. Chriſtiern V lui fit un préſent en vaiſſeaux & autres effets, qui fut eſtimé 310, 828 livres 10 ſols, & les intéreſſés fournirent 732, 600 livres. Cette ſeconde

entreprise formée sans fonds suffisans, fut encore plus malheureuse que la premiere. Après un petit nombre d'expéditions, le comptoir de Trinquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avoit, pour fournir à sa subsistance, à celle de sa foible garnison, que son petit territoire, & deux bâtimens qu'il fretoit aux négocians du pays. Ces ressources même lui manquerent quelquefois ; & il se vit réduit, pour ne pas mourir de faim, à engager trois des quatre bastions qui formoient sa forteresse. A peine le mettoit-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaisseau pour l'Europe avec une cargaison médiocre.

La pitié paroissoit le seul sentiment qu'une situation si désespérée pût inspirer. Cependant la jalousie qui ne dort jamais, & l'avarice qui s'allarme de tout, susciterent aux Danois une guerre odieuse. Le raja de Tanjaour, qui leur avoit coupé plusieurs fois la communication avec son territoire, les attaqua en 1689 dans Trinquebar même, à l'instigation des Hollandois. Ce prince étoit sur le point de prendre la place après six mois de siége, lorsqu'elle fut secourue & délivrée par les Anglois. Cet événement n'eut, ni ne pouvoit avoir, des suites importantes. La compagnie Danoise continua à languir. Son dépérissement devenoit même

tous les jours plus grand. Elle expira en 1730.

De ces cendres naquit deux ans après celle qui ſubſiſte aujourd'hui. Les faveurs qu'on lui prodigua pour le mettre en état de négocier avec économie, avec liberté, ſont la preuve de l'importance que le gouvernement attachoit à ce commerce. Son privilége excluſif doit durer quarante ans. Ce qui ſert à l'armement, à l'équipement de ſes vaiſſeaux, eſt exempt de tout droit. Les ouvriers du pays qu'elle employe, ceux qu'elle fait venir des pays étrangers, ne ſont point aſſujettis aux réglemens des corps de métier qui enchaînent l'induſtrie en Danemarck comme dans le reſte de l'Europe. On la diſpenſe de ſe ſervir de papier timbré dans ſes affaires. Sa juriſdiction eſt entiere ſur ſes employés; & les ſentences de ſes directeurs ne ſont point ſujettes à reviſion, à moins qu'elles ne prononcent des peines capitales. Pour écarter juſqu'à l'ombre de la contrainte, le ſouverain a renoncé au droit qu'il devoit avoir de ſe mêler de l'adminiſtration, comme principal intéreſſé. Il n'a nulle influence dans le choix des officiers civils ou militaires, & ne s'eſt réſervé que la confirmation du gouverneur de Trinquebar. Il s'eſt même engagé à ratifier toutes les conventions politiques qu'on jugeroit à propos de faire avec les puiſſances de l'Aſie.

Pour prix de tant de sacrifices, le gouvernement n'a exigé qu'un pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine qui seroient exportées, & deux & demi pour cent sur toutes celles qui se consommeroient dans le royaume.

L'octroi, dont on vient de voir les conditions, n'eut pas été plutôt accordé, qu'on s'occupa du soin de trouver des intéressés. Pour y parvenir plus aisément, on distingua deux especes de fonds. Le premier appellé *constant*, fut destiné à l'acquisition de tous les effets que l'ancienne compagnie avoit en Europe & en Asie. On donna le nom de *roulant* à l'autre; parce qu'il est réglé tous les ans sur le nombre, la cargaison & la dépense des vaisseaux qu'on juge convenable d'expédier. Chaque actionnaire a la liberté de s'intéresser ou de ne pas s'intéresser à ces armemens, qui sont liquidés à la fin de chaque voyage. Si quelqu'un refusoit d'y prendre part, ce qui n'est pas encore arrivé, on céderoit sa place à d'autres. Par cet arrangement, la Compagnie fut permanente par son fonds constant, & annuelle par le fonds roulant.

Il paroissoit difficile de régler les frais que devoit supporter chacun des deux fonds. Tout s'arrangea plus aisément qu'on ne l'avoit espéré.

Il fut arrêté que le roulant ne feroit que les dépenſes néceſſaires pour l'achat, l'équipement, la cargaiſon des vaiſſeaux. Tout le reſte devoit regarder le conſtant, qui, pour ſe dédommager, préleveroit dix pour cent ſur toutes les marchandiſes de l'Aſie qui ſe vendroient en Europe, & de plus cinq pour cent ſur tout ce qui partiroit de Trinquebar. Cette addition continuelle au fonds *conſtant* a tellement augmenté ſa maſſe, qu'au lieu de quatre cents actions de 1125 liv. chacune qu'avoit la Compagnie, on lui en compte aujourd'hui ſeize cents de 1687 l. 10 ſ. Elle s'eſt fixée à ce nombre en 1755; & depuis cette époque les droits dont s'accroiſſoit le fonds conſtant, ont ſervi à augmenter le dividende qui avoit été pris juſqu'alors ſur les bénéfices du fonds roulant.

Il ſuffit d'être propriétaire d'une action pour avoir droit de ſuffrage dans les aſſemblées générales. Ceux qui en ont trois ont deux voix; ceux qui en ont cinq ont trois voix, & ainſi dans la même proportion juſqu'au nombre de vingt actions qui donnent douze voix, ſans qu'on puiſſe aller au-delà.

En renouvellant en 1772 pour vingt ans l'octroi de la Compagnie, on a fait quelque changement à ce réglement. Il a été arrêté qu'aucun membre, quel que fût ſon intérêt, ne

ne pourroit jamais avoir au-delà de trois voix, & qu'il ne lui seroit plus permis de voter par écrit ou par procuration.

XXV. État du commerce des Danois aux Indes.

Le Danemarck fait son commerce d'Asie dans les mêmes contrées que les autres nations de l'Europe. Ce qu'il tire de poivre de Malabar, ne passe pas, une année dans l'autre, soixante milliers.

Tout porteroit à croire que ses affaires du Coromandel sont animées. Il y posséde un excellent territoire qui, quoique de deux lieues de circonférence seulement, a une population de trente mille âmes. Environ dix mille habitent Trinquebar. Il y en a douze mille dans une grande aldée, remplie de manufactures grossieres. Le reste travaille utilement dans quelques autres aldées moins considérables. Trois cents Danois, dont cinquante forment la garnison, sont tout ce qu'il y a d'Européens dans la colonie. Leur entretien ne coute annuellement que 96000 livres, ce qui est à-peu-près le revenu de la possession.

La compagnie y occupe peu ses facteurs. Elle ne leur expédie que deux bâtimens tous les trois ans; & ces vaisseaux n'emportent en tout que dix-huit cents bales de toiles communes, qui ne coûtent pas au-delà de 1500000 l. Les facteurs eux-mêmes ne savent pas profiter

pour leur fortune particuliere de l'inaction où on les laisse. Toute leur industrie se borne à prêter à gros intérêts à des marchands Indiens, les foibles fonds dont ils ont la disposition. Aussi Trinquebar, quoique fort ancien, n'a-t-il pas cet air de vie & d'opulence qu'une activité éclairée a donnée à des colonies plus modernes. Les François chassés de leurs établissemens avoient donné quelque vigueur à Trinquebar; mais leur retraite a fait retomber cette colonie dans son état languissant. Cependant la situation des Danois au Coromandel, est encore moins fâcheuse que dans le Bengale.

Peu de tems après leur arrivée en Asie, ils firent voir leur pavillon sur le Gange. Une prompte décadence les en éloigna, & on ne les y a revus qu'en 1755. La jalousie du commerce, qui est devenue la passion dominante de notre siécle, a traversé leurs vues sur Bankibasar, & ils ont été réduits à se fixer dans le voisinage. Les François qui avoient seuls appuyé le nouveau comptoir, y ont trouvé dans les malheurs de la derniere guerre un asyle, & tous les secours de l'amitié & de la reconnoissance. Rarement il reçoit des vaisseaux directement d'Europe. Depuis 1757 on n'y en a vu que deux, dont les cargaisons réunies n'ont couté dans le pays que 2160000 liv.

Le commerce de la Chine n'étant point ſujet à tant de longueurs, à tant d'obſtacles; la compagnie Danoiſe s'y eſt attachée avec plus de vivacité qu'à celui du Gange ou de Coromandel, qui demandent des fonds d'avance. Elle y envoye tous les ans un, & le plus ſouvent deux gros vaiſſeaux. Les thés qui forment leur plus grand retour, ſe conſommoient la plupart en Angleterre. L'acquiſition que ce royaume a faite de l'iſle du Man qui ſervoit d'entrepôt à cette fraude, en fermant aux Danois ce débouché, doit naturellement diminuer le commerce qu'ils faiſoient à la Chine.

Actuellement les ventes annuelles de la compagnie s'élevent à ſix millions cinq cents mille livres. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle les pouſſe beaucoup plus loin. Ses armemens, nous le ſavons, ſe font facilement & à bon marché. Ses navigateurs, moins hardis que ceux de quelques autres nations, ont de la ſageſſe & de l'expérience. Elle trouve dans les mines de Norwege le fer qu'elle porte aux Indes. Le gouvernement lui paye à un prix très-avantageux, le ſalpêtre qu'il l'oblige de rapporter. Les manufactures nationales ne ſont ni en aſſez grand nombre ni aſſez favoriſées, pour la gêner dans ſes ventes. Tout le Nord, & une partie de l'Allemagne, lui ouvrent, par leur

ſituation, un débit facile. Elle a de bonnes loix, & ſa conduite eſt digne des plus grands éloges. Peut-être n'y a-t-il pas de régie qu'on puiſſe comparer à la ſienne, pour la probité & l'économie.

Malgré ces avantages, la compagnie Danoiſe languira toujours. Les conſommations de ſes marchandiſes feront néceſſairement médiocres, dans une région que la nature a condamnée à la pauvreté, & que l'induſtrie ne peut enrichir. La métropole n'eſt ni aſſez peuplée, ni aſſez puiſſante, pour lui fournir les moyens d'étendre ſon commerce. Ses fonds ſont foibles & le feront toujours. Les étrangers ne confieront point leurs capitaux à un corps ſoumis à l'autorité arbitraire d'une monarchie abſolue. Avec une adminiſtration, dont la ſageſſe feroit honneur à la république la mieux conſtituée, il éprouvera les maux qu'entraîne la ſervitude. Un gouvernement deſpotique eût-il les meilleures intentions, n'eſt jamais aſſez puiſſant pour faire le bien. Il commence par ôter aux ſujets ce libre exercice des volontés, qui eſt l'ame, le reſſort des nations; & quand il a briſé ce reſſort, il ne peut plus le rétablir. C'eſt la confiance qui lie les hommes, unit les intérêts, fait les affaires; & le pouvoir arbitraire eſt abſolument excluſif de la confiance,

parce qu'il eſt abſolument excluſif de toute ſureté.

Le projet formé en 1728, de transférer de Copenhague à Altena le ſiége de la Compagnie, ne pouvoit pas remédier à ces inconvéniens. L'expédition des vaiſſeaux auroit été à la vérité plus facile, & ils n'auroient pas été expoſés au malheur de manquer leur voyage, que les glaces du Sund leur font perdre quelquefois; mais nous ne penſons pas avec les auteurs du projet que le voiſinage eût déterminé Hambourg à placer ſes capitaux dans une affaire pour laquelle il a toujours montré de l'éloignement. Ainſi nous ne craindrons pas de dire que l'Angleterre & la Hollande firent un acte de tyrannie inutile en s'oppoſant à cet arrangement domeſtique d'une puiſſance libre & indépendante. Leurs inquiétudes ſur Oſtende étoient mieux fondées.

XXVI. Établiſſement d'une Compagnie des Indes à Oſtende.

Les lumieres ſur le commerce & ſur l'adminiſtration, la ſaine philoſophie, qui gagnoient inſenſiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avoient trouvé des barrieres inſurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avoient pu pénétrer à la Cour de Vienne qui ne s'occupoit que de projets de guerre & d'aggrandiſſemens par la voie des conquêtes. Les Anglois & les

Hollandois attentifs à empêcher la France d'augmenter son commerce, ses colonies & sa marine, lui suscitoient des ennemis dans le continent, & prodiguoient à la maison d'Autriche des sommes immenses qu'elle employoit à combattre la France; mais à la paix, le luxe d'une couronne rendoit à l'autre plus de richesses, qu'elle ne lui en avoit ôté par la guerre.

Des états, qui par leur étendue rendroient formidable la puissance Autrichienne, bornent ses facultés par leur situation. La plus grande partie de ses provinces est éloignée des mers. Le sol de ses possessions produit peu de vins, peu de fruits précieux aux autres nations. Il ne fournit ni les huiles, ni les soies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettoit d'aspirer à l'opulence, & elle ne savoit pas être économe. Avec le luxe & le faste naturel aux grandes cours, elle n'encourageoit point l'industrie & les manufactures, qui pouvoient fournir à ce goût de dépense. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les sciences arrêtoit ses progrès en tout. Les artistes restent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne sont pas éclairés par les savans. Les sciences & les arts languissent ensemble, par-tout où n'est point établie la liberté de penser. L'orgueil & l'into-

lérance de la maison d'Autriche, entretenoient dans ses vastes domaines, la pauvreté, la superstition, un luxe barbare.

Les Pays-Bas même, autrefois si renommés pour leur activité & leur industrie, ne conservoient rien de leur ancien éclat. Anvers ne voyoit pas un seul vaisseau dans son port; il n'étoit plus le magasin du nord, comme il l'avoit été pendant deux siécles. Bien loin de fournir aux nations leur habillement, Bruxelles & Louvain recevoient le leur des Anglois. La pêche si précieuse du hareng, avoit passé de Bruges à la Hollande. Gand, Courtrai, quelques autres villes, voyoient diminuer tous les jours leurs manufactures de toile & de dentelles. Ces provinces, placées au milieu des trois peuples les plus éclairés, les plus commerçans de l'Europe, n'avoient pu, malgré leurs avantages naturels, soutenir cette concurrence. Après avoir lutté quelque tems contre l'oppression, contre des entraves multipliées par l'ignorance, contre les priviléges qu'un voisin avide arrachoit aux besoins continuels du gouvernement, elles étoient tombées dans un dépérissement extrême.

Le prince Eugêne, aussi grand homme d'état que grand homme de guerre, élevé au-dessus

de tous les préjugés, cherchoit depuis long-tems les moyens d'accroître les richesses d'une puissance dont il avoit si fort reculé les frontieres; lorsqu'on lui proposa d'établir à Ostende une compagnie des Indes. Les vues de ceux qui avoient formé ce plan étoient étendues. Ils prétendoient que si cette entreprise pouvoit se soutenir, elle animeroit l'industrie de tous les états de la maison d'Autriche, donneroit à cette puissance une marine, dont une partie seroit dans les Pays-Bas, & l'autre à Fiume ou à Trieste, la délivreroit de l'espece de dépendance où elle étoit encore des subsides de l'Angleterre & de la Hollande, & la mettroit en état de se faire craindre sur les côtes de Turquie, & jusques dans Constantinople.

L'habile ministre auquel s'adressoit ce discours, sentit aisément le prix des ouvertures qu'on lui faisoit. Il ne voulut cependant rien précipiter. Pour accoutumer les esprits de sa cour, ceux de l'Europe entiere à cette nouveauté, il voulut qu'en 1717 on fît partir avec ses seuls passe-ports deux vaisseaux pour l'Inde. Le succès de leur voyage multiplia les expéditions dans les années suivantes. Toutes les expériences furent heureuses; & la cour de Vienne crut devoir en 1722 fixer le sort des

intéressés, la plupart Anglois ou Hollandois, par l'octroi le plus ample qui eût été jamais accordé.

La nouvelle Compagnie qui avoit un fonds de vingt millions partagé en dix mille actions, parut avec éclat dans tous les marchés des Indes. Elle forma deux établissemens, celui de Coblom, entre Madras & Sadraspatan à la côte de Coromandel, & celui de Bankibasar dans le Gange. Elle projettoit même de se procurer un lieu de relâche, & ses regards s'étoient arrêtés sur Madagascar. Elle étoit assez heureuse pour pouvoir se reposer du soin de sa prospérité sur des agens, qui avoient eu assez de fermeté pour surmonter les obstacles que la jalousie leur avoit opposés, & assez de lumieres pour se débarrasser des piéges qu'on leur avoit tendus. La richesse de ses retours, la réputation de ses actions qui gagnoient quinze pour cent, ajoutoient à sa confiance. On peut penser que les événemens ne l'auroient pas trahie, si les opérations, qui en étoient la base, n'eussent été traversées par la politique. Pour bien développer les causes de cette discussion, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

XXVII. Raisons qui ont amené la destruction

Lorsqu'Isabelle eut fait découvrir l'Amérique, & fait pénétrer jusqu'aux Philippines, l'Europe étoit plongée dans une telle ignoran-

de la compagnie d'Ostende.

ce, qu'on jugea devoir interdire la navigation des deux Indes, à tous les sujets de l'Espagne qui n'étoient pas nés en Castille. La partie des Pays-Bas qui n'avoit pas recouvré la liberté, ayant été donnée en 1598 à l'infante Isabelle, qui épousoit l'archiduc Albert, on exigea des nouveaux souverains qu'ils renonçassent formellement à ce commerce. La réunion de ces provinces faite de nouveau en 1638 au corps de la monarchie, ne changea rien à cette odieuse stipulation. Les Flamands, blessés avec raison de se voir privés du droit que la nature donne à tous les peuples, de trafiquer par-tout où d'autres nations ne sont pas en possession légitime d'un commerce exclusif, firent éclater leurs plaintes. Elles furent appuyées par leur gouverneur, le cardinal Infant, qui fit décider qu'on les autoriseroit à naviguer aux Indes orientales. L'acte qui devoit constater cet arrangement n'étoit pas encore expédié, lorsque le Portugal brisa le joug sous lequel il gémissoit depuis si long-tems. La crainte d'augmenter le mécontentement des Portugais, que l'on espéroit de ramener, empêcha de leur donner un nouveau rival en Asie, & fit éloigner la conclusion de cette importante affaire. Elle n'étoit pas finie, lorsqu'il fut réglé en 1648 à Munster, que les sujets du roi d'Espagne ne

pourroient jamais étendre leur commerce dans les Indes, plus qu'il ne l'étoit à cette époque. Cet acte ne doit pas moins lier l'empereur qu'il ne lioit la cour de Madrid, puisqu'il ne posséde les Pays-Bas qu'aux mêmes conditions, avec les mêmes obligations dont ils étoient chargés sous la domination Espagnole.

Ainsi raisonnerent la Hollande & l'Angleterre, pour parvenir à obtenir la suppression de la nouvelle compagnie, dont le succès leur causoit les plus vives inquiétudes. Ces deux alliés, qui par leurs forces maritimes pouvoient anéantir Ostende & son commerce, voulurent ménager une puissance qu'ils avoient élevée eux-mêmes, & dont ils croyoient avoir besoin contre la maison de Bourbon. Ainsi, quoique déterminés à ne point laisser puiser la maison d'Autriche à la source de leurs richesses, ils se contenterent de lui faire des représentations, sur la violation des engagemens les plus solemnels. Ils furent appuyés par la France, qui avoit le même intérêt, & qui de plus étoit garante du traité violé.

L'empereur ne se rendit pas à ces représentations. Il étoit soutenu dans son entreprise par l'opiniâtreté de son caractere, par les espérances ambitieuses qu'on lui avoit données, par les grands priviléges, les préférences utiles

que l'Espagne accordoit à ses négocians. Cette couronne se flattoit alors d'obtenir pour Dom Carlos l'héritiere de la maison d'Autriche, & ne croyoit pas pouvoir faire de trop grands sacrifices à cette alliance. La liaison des deux cours qu'on avoit cru irréconciliables, agita l'Europe. Toutes les nations se crurent en péril. Il se fit des ligues, des traités sans nombre, pour rompre une harmonie qui paroissoit plus dangereuse qu'elle ne l'étoit. On n'y réussit, malgré tant de mouvemens, que lorsque le conseil de Madrid, qui n'avoit plus de trésors à verser en Allemagne, se fut convaincu qu'il couroit après des chimeres. La défection de son allié n'étonna pas l'Autriche; elle parut décidée à soutenir toutes les prétentions qu'elle avoit formées, spécialement les intérêts de son commerce. Soit que cette fermeté en imposât aux puissances maritimes, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'elles ne consultassent que les principes d'une politique utile, elles se déterminerent en 1727 à garantir la pragmatique sanction. La cour de Vienne paya un si grand service, par le sacrifice de la compagnie d'Ostende.

Quoique les actes publics ne fissent mention que d'une suspension de sept ans, les associés sentirent bien que leur perte étoit décidée, &

que cette stipulation n'étoit là que par ménagement pour la dignité impériale. Ils avoient trop bonne opinion de la cour de Londres & des États généraux, pour penser qu'on eût assuré l'indivisibilité des possessions Autrichiennes pour un avantage qui n'auroit été que momentané. Cette persuasion les détermina à oublier Ostende, & à porter ailleurs leurs capitaux. Ils firent successivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieste, en Toscane. La nature, la force ou la politique ruinerent leurs efforts. Les plus heureux d'entr'eux, furent ceux qui tournerent leurs regards vers la Suede.

XXVIII. Idée générale de l'ancien gouvernement de Suede.

La Suede, dont les habitans sous le nom de Goths, avoient concouru au renversement de l'empire Romain, après avoir fait le bruit & les ravages d'un torrent, se perdit dans ses déserts & retomba dans l'obscurité. Ses dissensions domestiques, toujours assez vives quoique continuelles, ne lui permirent pas de s'occuper de guerres étrangeres, ni de mêler ses intérêts à ceux des autres nations. Elle avoit malheureusement de tous les gouvernemens le plus vicieux, celui où l'autorité est partagée, sans qu'aucune puissance de l'état sache précisément le dégré qui lui en appartient. Les prétentions opposées du roi, du clergé, de la no-

bleſſe, des villes, des payſans, formoient une eſpece de cahos qui auroit cent fois perdu le royaume, ſi les peuples voiſins n'avoient langui dans la même barbarie. Guſtave Vaſa, en réuniſſant dans ſa perſonne une grande partie des différens pouvoirs, mit fin à cette anarchie; mais il précipita l'état dans une autre calamité tout auſſi funeſte.

Cette nation, que l'étendue de ſes côtes, l'excellence de ſes ports, ſes bois de conſtruction, ſes mines de fer & de cuivre, tous les matériaux néceſſaires à la marine appelloient à la navigation, l'avoit abandonnée depuis qu'elle s'étoit dégoûtée de la piraterie. Lubeck étoit en poſſeſſion d'enlever aux Suédois leurs productions, & de leur fournir le ſel, les étoffes, toutes les marchandiſes qu'ils tiroient de l'étranger. On ne voyoit dans leurs rades que les vaiſſeaux de cette république, ni dans leurs villes d'autres magaſins que ceux qu'elle y avoit formés.

Cette dépendance bleſſa l'ame fiere de Guſtave. Il voulut rompre les liens qui enchaînoient au-dehors l'induſtrie de ſes ſujets, mais il le voulut avec trop de précipitation. Avant d'avoir conſtruit des vaiſſeaux, d'avoir formé des négocians, il ferma ſes ports aux Lubeckois. Dès-lors il n'y eut plus de communica-

tion entre son peuple & les autres peuples. Cette interruption subite & entiere dans les affaires, fit tomber l'agriculture, le premier des arts dans tous les pays, & le seul qui fût alors connu en Suede. Les champs resterent en friche, aussi-tôt que le laboureur vit cesser ces demandes réitérées & continuelles, qui avoient excité jusqu'alors son activité. Quelques bâtimens Anglois & Hollandois, qui se montroient de loin en loin, n'avoient pas réveillé l'ancienne émulation, lorsque Gustave Adolphe monta sur le trône.

Les premieres années de son regne furent marquées par des changemens utiles. Les travaux champêtres furent ranimés. On exploita mieux les mines. Il se forma des compagnies pour la Perse & pour les Indes occidentales. Les côtes de l'Amérique septentrionale virent jetter les fondemens d'une colonie. Le pavillon Suédois répandit dans toutes les mers d'Europe du cuivre, du fer, du bois, du suif, du goudron, des cuirs, du beurre, des grains, du poisson, des pelleteries; il recevoit en échange des vins, des eaux-de-vie, du sel, des épiceries, toutes sortes d'étoffes.

Cette prospérité n'eut qu'un moment. Les guerres du grand Gustave en Allemagne, firent aisément disparoître une industrie naissante.

Ses ſucceſſeurs voulurent la relever, mais de nouvelles guerres qui durerent juſqu'à la mort de Charles XII, la firent tomber encore. Durant ce long période, les rois n'avoient d'autre but que de s'emparer du pouvoir abſolu, & le génie de la nation étoit entierement tourné du côté des armes.

Les Suédois ne s'occuperent d'objets utiles, que lorſqu'ils eurent perdu toutes leurs conquêtes, & que l'élévation de la Ruſſie ne leur laiſſa plus l'eſpérance d'en faire de nouvelles. Les états du royaume ayant aboli le deſpotiſme, corrigerent les abus d'une adminiſtration ſi vicieuſe. Le paſſage rapide d'un état d'eſclavage à la plus grande liberté, n'occaſionna pas pourtant les ſecouſſes violentes qui accompagnent ces révolutions. Tous les changemens furent faits avec maturité. Les profeſſions les plus néceſſaires, ignorées ou mépriſées juſqu'alors, fixerent les premiers regards. On ne tarda pas à connoître les arts de commodité ou d'agrément. Il parut ſur les ſciences les plus profondes des ouvrages lumineux, qui mériterent d'être adoptés par les nations même les plus éclairées. La jeune nobleſſe alla ſe former dans tous les états de l'Europe, qui offroient quelque genre d'inſtruction. Ceux des citoyens qui s'étoient éloignés d'un pays depuis long-

tems

tems ruiné & dévasté, y rapporterent les talens qu'ils avoient acquis. L'ordre, l'économie politique, les différentes branches d'administration, devinrent le sujet de tous les entretiens. Tout ce qui intéressoit la république, fut mûrement discuté dans les assemblées générales, & librement approuvé, librement censuré par des écrits publics. On appella des lumieres de tous les côtés. Les étrangers qui apportoient quelques inventions, quelque connoissance utile, étoient accueillis; & c'est dans ces heureuses circonstances, que les agens de la compagnie d'Ostende se présenterent.

XXIX. Les Suédois se livrent au commerce des Indes. Sur quelle base est établi le commerce.

Un riche négociant de Stockholm, nommé Henri Koning, goûta leurs projets, & les fit approuver par la diete de 1731. On établit une compagnie des Indes, à laquelle on accorda le privilége exclusif de négocier au-delà du cap de Bonne-Espérance. Son octroi fut borné à quinze ans. On crut qu'il ne falloit pas lui donner plus de durée, soit pour remédier de bonne-heure aux imperfections qui se trouvent dans les nouvelles entreprises, soit pour diminuer le chagrin d'un grand nombre de citoyens, qui s'élevoient contre un établissement que la nature & l'empire du climat sembloient repousser. Le desir de réunir le plus qu'il seroit possible les avantages d'un

commerce libre & ceux d'une association privilégiée, firent régler que les fonds ne seroient pas limités, & que tout actionnaire pourroit retirer les siens à la fin de chaque voyage. Comme les intéressés étoient la plupart étrangers, il parut juste d'assurer un bénéfice à la nation, en les assujettissant à payer au gouvernement 2250 livres par l'ast que porteroit chaque bâtiment.

Cette condition n'empêcha pas que les actionnaires, qui bornoient à-peu-près leurs opérations au commerce de la Chine, ne partageassent de beaucoup plus gros bénéfices que ne l'avoit jamais fait aucune compagnie. Un pareil succès détermina les états, qui en 1746 renouvelloient le privilége, à exiger à la place de l'ancien droit, un droit de 75, 000 livres par vaisseau. La convention fut exactement remplie jusqu'en 1753 : alors les directeurs qui trouvoient leur position utile, formerent le projet de la rendre permanente, en donnant une consistance fixe à l'association passagere dont ils conduisoient les affaires ; & ils firent adopter leur plan par la nation assemblée. Il paroissoit plus difficile de faire goûter aux actionnaires un arrangement qui engageoit leur liberté, & que les malheurs des autres compagnies devoient leur rendre plus que suspect.

On les ébranla par l'espoir d'un revenu à-peu-près régulier ; au lieu d'un dividende qui depuis quelques années varioit d'une maniere incroyable ; soit que ce fût un moyen imaginé pour préparer le succès du projet ; soit que ce fût une suite naturelle des révolutions du commerce. Ils furent tout-à-fait déterminés, par la complaisance qu'eut le gouvernement de se contenter d'un droit de vingt pour cent sur les thés, sur les autres marchandises des Indes qui se consommeroient dans le royaume, au lieu de 75, 000 livres qu'il recevoit depuis six ans pour chaque navire. Ce nouvel ordre de choses dura jusqu'en 1766, tems auquel expiroit le privilége accordé vingt ans auparavant.

On n'avoit pas attendu ce terme, pour s'occuper du renouvellement de la compagnie. Dès le septiéme de juillet 1762, il fut accordé un nouvel octroi pour vingt ans encore. Les conditions en furent plus avantageuses pour l'état, que ne l'espéroient ceux de ses membres qui n'avoient pas suivi les bénéfices de ce commerce. On lui prêta quinze cens mille francs sans intérêt, & trois millions à un intérêt de six pour cent. Les actionnaires qui faisoient ces avances, en devoient être remboursés successivement par la retenue

des 112, 500 livres, qu'ils s'engageoient à payer pour chaque navire qu'ils expédieroient. Celles de leurs marchandiſes qui ſortiroient du royaume, furent de plus aſſujetties à un droit d'un quart pour cent de leur vente, & celles qui ſeroient conſommées dans l'intérieur du pays, aux droits anciens ou à des droits nouveaux, tels qu'il plairoit au gouvernement de les régler. Tel eſt l'ordre qui ſubſiſte depuis 1766.

La compagnie a établi le ſiége de ſes affaires à Gotenbourg, dont la poſition offre pour la navigation des facilités que refuſoient les autres ports. Au commencement ſes fonds varioient d'un voyage à l'autre. Il eſt reçu qu'en 1753 ils furent fixés à neuf millions, dont il n'y en eut que ſix de fournis. L'opinion des gens les mieux inſtruits, eſt que le dernier arrangement les a portés réellement à dix millions. On eſt réduit à de ſimples conjectures ſur ce point important. Jamais il ne fut mis ſous les yeux du public. Comme les Suédois n'entroient que pour très-peu dans ce capital, on jugea convenable de dérober la connoiſſance de cette pauvreté. Pour y parvenir, il fut ſtatué que tout directeur qui révéleroit le nom des intéreſſés, ou les ſommes qu'ils auroient ſouſcrites, ſeroit ſuſpendu, dépoſé même, &

qu'il perdroit sans retour tout l'argent qu'il auroit dans cette entreprise. Cet esprit de mystère s'est perpétué. A la vérité, douze des principaux actionnaires, choisis tous les quatre ans dans une assemblée générale, reçoivent régulierement les comptes de l'administration : mais cette sûreté ne paroîtra jamais suffisante à des négocians ; ils trouveront toujours étonnant qu'un état libre ait ouvert une pareille porte à la corruption. Le secret, dans la politique, est comme le mensonge ; il sauve pour un moment les états, & les perd à la longue. L'un & l'autre n'est utile qu'aux méchans.

Malgré quelques malheurs qu'a essuyés la compagnie, le dividende d'une année dans l'autre, s'est élevé à trente-deux pour cent. Ce bénéfice n'a été fait que sur des ventes qui n'ont pas passé annuellement six millions de livres. Les onze douziémes de ces marchandises ont été portés à l'étranger, & la Suede a payé de ses productions le peu qu'elle a consommé. La foiblesse de son numéraire & la médiocrité de ses ressources, lui interdisoit un plus grand luxe. On en va voir la preuve.

XXX. État actuel de la Suede.

La Suede a six mille neuf cents lieues quarrées, à n'en compter que dix & demi par dégré, comme elle fait. Une grande partie est

occupée par des lacs immenses. Son sol, assez généralement gras & argilleux, est plus difficile à cultiver que des champs sablonneux, mais il est plus fertile. Les neiges prodigieuses qui le couvrent, garantissent & nourrissent ses plantes. Malheureusement les travaux de la campagne sont réduits à peu de chose, à cause de la longueur des hivers & de la briéveté des jours. Il faut d'ailleurs à des hommes plus grands & plus robustes qu'on ne les trouve ailleurs, une nourriture plus solide & plus abondante.

Ces raisons pourroient faire soupçonner que la Suede ne fut jamais excessivement peuplée, quoiqu'on l'ait appellée *la fabrique du genre-humain*. Il est vraisemblable que les nombreuses bandes qui en sortoient, & qui sous le nom si redouté de Goths & de Vandales, ravagerent, asservirent tant de contrées de l'Europe, n'étoient que des essaims de Scythes & de Sarmates, qui s'y rendoient par le Nord de l'Asie, & qui se poussoient, se remplaçoient successivement. Cependant ce seroit une erreur de croire, que cette vaste contrée ait été toujours aussi déserte que nous la voyons. Des preuves historiques présentées aux derniers états, les convainquirent que leur pays avoit il y a trois siécles plus d'habitans qu'aujour-

d'hui, quoique la religion catholique qu'on y profeſſoit alors, autoriſât les cloîtres, & preſcrivît au clergé le célibat. Un dénombrement fait avec la plus grande préciſion, par ordre du gouvernement en 1760, prouve que la Suede, ſans y comprendre ſes poſſeſſions d'Allemagne, qui ſont peu de choſe, n'a actuellement que 2, 383, 113 ſujets; & que dans cette population, il y a 1, 127, 938 hommes, & 1, 255, 175 femmes. En prenant un terme moyen, c'eſt 345 habitans par lieue quarrée. Les deux extrêmes, ſont la Gothie qui en compte 1248, & la Laponie qui n'en compte que deux.

Le nombre ſeroit plus grand dans toutes les provinces, ſi elles n'étoient continuellement abandonnées, & ſouvent ſans retour, par un grand nombre de ceux qui y ont pris naiſſance. On voit dans tous les pays des hommes, qui par curioſité, par inquiétude naturelle, & ſans objet déterminé, paſſent d'une contrée dans une autre; mais c'eſt une maladie qui attaque ſeulement quelques individus, & ne peut être regardée comme la cauſe générale d'une émigration conſtante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des cauſes morales qu'à des principes phyſiques. Le goût naturel

pour la société, les liaisons de sang & d'amitié, l'habitude du climat & du langage, cette prévention qu'on contracte si aisément pour le lieu, les mœurs, le genre de vie auxquels on est accoutumé; tous ces liens attachent un être raisonnable à des contrées où il a reçu le jour & l'éducation. Il faut de puissans motifs pour lui faire rompre à la fois tant de nœuds, & préférer une autre terre, où tout sera étranger & nouveau pour lui. En Suede, où toute la puissance est entre les mains des états composés de différens ordres du royaume, même de celui des paysans, on devroit plus tenir à son pays; cependant on en sort beaucoup, & il doit y avoir des raisons de cette émigration.

La classe de citoyens la plus attachée à sa patrie, est celle des laboureurs. L'agriculture fut assez florissante, avant que Gustave Vasa défendît l'exportation des grains. Depuis ce funeste édit, elle rétrograda toujours: les efforts qu'on a faits dans les derniers tems pour lui redonner de l'activité, n'ont pas eu un succès aussi complet qu'on le desiroit. L'état achete annuellement une partie du bled nécessaire à sa consommation. Ce besoin peut durer longtems, par la difficulté d'élever de nombreux troupeaux. Il faut les nourrir neuf mois au sec, & on manque de bras pour couper, pour

ferrer la quantité de fourrage que la longueur des hivers rendroit nécessaires.

Les mines ne sont pas exposées à de pareils inconvéniens. Leur exploitation fut long-tems la plus grande ressource du royaume. Elles tomberent depuis dans la dépendance des Anglois & des Hollandois, par les avances considérables que les négocians de ces deux nations faisoient à leurs propriétaires. Une meilleure administration les a fait successivement sortir de cette servitude. Celles d'argent rendent annuellement à l'état quatre mille cinq cents marcs; celles de cuivre, huit mille chiffons ou lingots, dont on en exporte cinq mille cinq cents; & celles de fer, quatre cents mille chiffons, dont environ trois cents mille passent à l'étranger. Il étoit facile de multiplier les dernieres, sur-tout dans les provinces boréales où abondent les bois, les eaux nécessaires pour ces travaux, & où l'hiver par sa rigueur & par sa durée favorise les charrois. Les états de 1765 ont défendu d'en ouvrir de nouvelles, sans qu'on puisse découvrir aucune raison d'économie politique, qui ait suggéré cette prohibition. Il doit être permis de soupçonner qu'elle a pris sa source dans les intérêts particuliers & personnels de quelques membres puissans de la diete. Les manufactures n'ont

pas été mieux traitées que les mines.

Jusqu'à l'heureuse révolution qui rendit à la Suède sa liberté, la nation étoit généralement habillée d'étoffes étrangeres. On sentit à cette époque mémorable, l'impossibilité de faire cesser un si grand abus avec les laines du pays extrêmement grossieres; & on fit venir d'Espagne & d'Angleterre des brebis & des beliers, qui, par les précautions qu'on a prises, n'ont que peu dégénéré. A mesure que les troupeaux se sont multipliés, les fabriques ont augmenté, au point qu'en 1763 elles occupoient quarante-cinq mille ames. Ces progrès ont blessé quelques citoyens qui les croyoient nuisibles à l'agriculture. Inutilement on a voulu leur faire observer que les manufactures opéroient la consommation des productions territoriales; qu'elles multiplioient les troupeaux, & que les troupeaux fécondoient les champs; qu'il n'y avoit au plus dans l'état que huit ou neuf villes dignes de ce nom, & que leur population n'étoit relativement à celle de la campagne, que dans le rapport d'un à douze, ce qui ne se trouvoit dans aucun autre gouvernement. Ces représentations n'ont pas été goûtées. La diete de 1765 a adopté, par esprit de parti ou par ignorance, les vues de ceux qui vouloient

renvoyer tout le monde à la charrue. Pour faire réussir ce plan, on a embarrassé l'industrie de toutes les entraves qu'il a été possible d'imaginer. Il est arrivé de-là que les ouvriers ont porté leurs talens ailleurs, sur-tout en Russie, & que la Suede se trouve actuellement sans manufactures.

Ses pêcheries n'ont pas eu la même destinée. La seule qui mérite d'être envisagée sous un point de vue politique, c'est celle du hareng. Elle ne remonte pas au-delà de 1740. Avant cette époque, ce poisson fuyoit les côtes de Suede. Il donna alors à celle de Gotenbourg, & il ne s'en est pas retiré depuis. On en exporte annuellement deux cents mille barils, qui, à raison de vingt francs par baril, forment un objet de quatre millions de livres. Environ huit mille barils sont portés dans les isles Angloises de l'Amérique. Il est bien étonnant que les François, qui ont plus d'esclaves, & moins de facilité pour les nourrir, ayent négligé jusqu'à présent un moyen que tout les invitoit à adopter.

La nation Suédoise ne jouissoit pas encore de sa pêche du hareng, lorsqu'elle défendit aux étrangers d'introduire dans ses ports d'autres denrées que celles du cru de leur pays, & de transporter ces marchandises d'un port du

royaume à l'autre. Cette loi célebre, connue ſous le nom de *placard des productions*, & qui eſt de 1724, reſſuſcita la navigation, anéantie depuis long-tems par les malheurs des guerres. Un pavillon inconnu par-tout, ſe montra ſur toutes les mers. Ceux qui l'arboroient, ne tarderent pas à acquérir de l'habileté & de l'expérience. Leurs progrès parurent même à des politiques éclairés devenir trop conſidérables pour un pays dépeuplé. Ils penſerent qu'il falloit s'en tenir à l'exportation des productions de l'état, à l'importation de celles dont il avoit beſoin, & abandonner le commerce purement de fret. Ce ſyſtême a été vivement combattu. De grands adminiſtrateurs ont cru, que bien loin de gêner cette branche d'induſtrie, il convenoit de l'encourager, en aboliſſant tous les réglemens qui la contrarient. Le droit excluſif de paſſer le Sund, fut anciennement attribué à un petit nombre de villes, déſignées ſous le nom de *Staple*. Tous les ports même ſitués au Nord de Stockholm ou d'Abo, furent aſſervis à porter leurs denrées à l'un de ces entrepôts, & à s'y pourvoir des marchandiſes de la Baltique, qu'ils auroient pû ſe procurer de la premiere main, à meilleur marché. Ces odieuſes diſtinctions imaginées dans des tems barbares, & qui ten-

dent à favoriser le monopole des marchands, existent encore aujourd'hui. Les spéculateurs les plus sages en matiere d'administration, desirent qu'elles soient anéanties ; afin qu'une concurrence plus universelle, produise une plus grande activité. Personne ne fait des vœux pour l'augmentation des troupes.

Avant Gustave Vasa, tout Suédois étoit soldat. Au cri du besoin public, le laboureur quittoit sa charrue & prenoit un arc. La nation entiere se trouvoit aguerrie par des troubles civils qui ne discontinuoient pas. L'état ne soudoyoit que cinq cents hommes, qui devoient être toujours prêts à marcher. En 1542 ce foible corps fut porté jusqu'à six mille. Les paysans chez qui l'on mettoit en quartier ces troupes, trouverent ce fardeau intolérable, & il fallut les en décharger. Pour y parvenir, on réunit au fisc les terres incultes, on les fit défricher, & on y plaça les nouveaux défenseurs de la patrie. Cette excellente institution s'est perpétuée. Les gens de guerre ne sont pas emprisonnés comme ailleurs dans l'oisiveté des garnisons. Depuis le général jusqu'au soldat, tous ont une maison qu'ils habitent, une portion de terre qu'ils font valoir comme leur propre bien. L'étendue & la valeur de ce terrein sont proportionnées aux grades de milice,

Cette possession qu'ils tiennent de la couronne, s'appelle *Bostell*, & ne s'accorde jamais que dans les domaines qui appartiennent au gouvernement. L'armée est actuellement composée de huit régimens de cavalerie, de trois régimens de dragons, de deux régimens d'hussards, de vingt & un régimens d'infanterie nationale, qui sont payés de cette maniere, & de dix régimens de troupes étrangeres qui ont une solde en argent, & qu'on place dans les provinces, dans les forteresses situées au-delà des mers ; ce qui forme en tout cinquante mille hommes. Cette masse est grossie & portée jusqu'à quatrevingt-quatre mille hommes, par trente-quatre mille soldats de réserve qui ont aussi leurs bostels, & qui par leur institution sont destinés à remplacer ceux de l'infanterie nationale qui meurent, qui se perdent, ou qui sont faits prisonniers. Vingt vaisseaux de ligne, un nombre de frégates proportionné, & quelques galeres, achevent de former les forces de la république.

Pour faire agir ces forces, l'état n'a qu'un revenu de dix-huit millions de livres. Il est formé par un impôt sur les terres, par le produit des douanes, par des droits sur le cuivre & sur le fer, & sur le papier timbré, par une capitation & un don gratuit. C'est bien peu

pour les dépenses de la guerre, pour les besoins du gouvernement ; & encore y faut-il puiser ce qui doit servir à l'acquittement des dettes.

Elles montoient à sept millions cinq cents mille livres, lorsque Charles XI arriva au trône. Ce prince, économe de la maniere dont il convient aux souverains de l'être, les paya. Il fit plus. Il dégagea plusieurs des domaines conquis en Allemagne, qui avoient été aliénés à des voisins puissans. Il retira les diamans de la couronne, sur lesquels on avoit emprunté en Hollande des sommes considérables. Il fortifia les places frontieres. Il secourut ses alliés, & arma souvent des escadres pour maintenir la supériorité dans la mer Baltique. Les événemens qui suivirent sa mort, replongerent les affaires dans le cahos d'où il les avoit tirées. Le désordre a été toujours en augmentant, & il s'est trouvé que l'état devoit quatrevingt-deux millions cinq cents mille livres, pour lesquelles il payoit un intérêt de quatre & demi pour cent. De cette somme, huit millions appartiennent à l'étranger, cinq millions à une caisse d'amortissement qui fut établie pour le paiement des dettes de Charles XII, un million & demi à quelques communautés ; douze millions & demi à des particuliers Suédois, & cinquante-cinq millions à la ban-

que. Les meilleurs calculateurs prétendent que cette banque, qui appartient uniquement à l'état, & dont la nation aſſemblée a ſeule la diſpoſition, a autant gagné en prêtant ſon papier aux particuliers ſur des meubles ou des immeubles, que lui doit l'adminiſtration. En ce cas la république n'a réellement que le tiers de la dette dont elle paye les intérêts, dans la vue de ſoutenir le crédit public.

Ce crédit eſt d'autant plus néceſſaire, que depuis la derniere guerre d'Allemagne, il ne reſte pas deux millions d'eſpeces en circulation dans tout le royaume. Tout s'y fait avec du papier. L'obligation que contractent, ſous la foi du ferment, ceux auxquels le dépôt en eſt confié, de garder un profond ſecret ſur tout ce qui a rapport à leurs fonctions, ne permet pas de fixer avec la derniere préciſion quelle eſt la quantité de papier qui tient lieu d'argent. Cependant on ne craindra pas d'avancer, d'après les obſervateurs le plus profondément inſtruits, que la maſſe des billets de banque monte à ſoixante-dix-ſept millions.

La pauvreté n'étoit pas toutefois la plus dangereuſe maladie qui, depuis quelque tems, travailloit la Suede; de plus grandes calamités la bouleverſoient. L'intérêt particulier, qui avoit pris la place de l'eſprit public, rempliſ-

ſoit de défiances, la cour, le ſénat, tous les ordres de la république. On cherchoit à ſe détruire réciproquement avec un acharnement qui n'avoit point d'exemple. Lorſque les moyens manquoient, on alloit les chercher au loin; & l'on ne rougiſſoit pas de conſpirer en quelque maniere avec des étrangers contre ſa patrie.

La malheureuſe ſituation où ſe trouvoit réduit un état qui paroiſſoit libre, nourriſſoit l'eſprit de ſervitude qui avilit la plupart des contrées de l'Europe. Elles ſe vantoient de leurs fers, en voyant les maux que ſouffroit une nation qui avoit briſé ſes chaînes. Perſonne ne vouloit voir que la Suéde avoit paſſé d'un excès à un autre; que pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires; on étoit tombé dans les déſordres de l'anarchie. Les loix n'avoient pas ſçu concilier les droits particuliers des individus, avec les droits de la ſociété, avec les prérogatives dont elle doit jouir pour la sûreté commune de tous ceux qui la compoſent.

Dans cette fatale criſe, il convenoit à la Suéde, de confier au fantôme de roi qu'elle avoit formé, un pouvoir ſuffiſant pour ſonder les plaies de l'état, & pour y appliquer les remedes convenables. C'eſt le plus grand acte de ſouveraineté que faire puiſſe un peuple; & ce

n'eſt pas perdre ſa liberté que d'en remettre la direction à un dépoſitaire de confiance, en veillant à l'uſage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette réſolution auroit comblé les Suédois de gloire, & fait leur bonheur. Elle auroit rempli les eſprits de l'opinion de leurs lumieres & de leur ſageſſe. En ſe refuſant à un parti ſi néceſſaire, ils ont réduit le chef de l'état à s'emparer de l'autorité. Il régne aux conditions qu'il a voulu preſcrire ; & il ne reſte à ſes ſujets de droits, que ceux dont ſa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne ſommes pas placés à la diſtance convenable, pour occuper nos lecteurs de cette révolution ; la poſtérité jugera. Il faut parler des liaiſons formées aux Indes par le roi de Pruſſe.

XXXI. Le roi de Pruſſe forme à Embden une Compagnie pour les Indes. Caractère de ce prince. Sort de ſon établiſſement.

Ce prince, dans l'âge des plaiſirs, eut le courage de préférer à la molle oiſiveté des cours l'avantage de s'inſtruire. Le commerce des premiers hommes du ſiécle, & ſes réflexions, muriſſoient dans le ſecret ſon génie, naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le diſtraire de ſes profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de ſa vie & de ſon régne. On oſa prédire à ſon avénement au trône, que ſes miniſtres ne ſeroient

que ses secrétaires ; les administrateurs de ses finances, que ses commis ; ses généraux, que ses aides de camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saisissant avec une rapidité qui n'appartenoit qu'à lui le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avoit tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, & fit la paix aussi à propos qu'il avoit fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples, dont il avoit été la terreur. Il appella tous les arts à lui, & les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, & dicta lui-même des loix pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher & de lui écrire. Tous les instans de sa vie étoient consacrés au bien de ses peuples. Ses délassemens même leur étoient utiles. Ses ouvrages d'histoire, de morale, de politique étoient remplis de vérités

pratiques. On vit régner juſques dans ſes poéſies des idées profondes, & propres à répandre la lumiere. Il s'occupoit du ſoin d'enrichir ſes états; lorſque des événemens heureux le mirent en poſſeſſion de l'Ooſtfriſe en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, paſſoit, il y a deux ſiecles, pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglois, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaiſons avec le continent. Les Hollandois, après avoir aſpiré long-tems & inutilement à ſe l'approprier, en étoient devenus jaloux, juſqu'à travailler à le combler. Tout indiquoit que c'étoit un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où étoit ce foible pays de la maſſe des forces Pruſſiennes, pouvoit expoſer à quelques inconvéniens: mais Frédéric eſpéra que la terreur de ſon nom contiendroit la jalouſie des puiſſances maritimes. Dans cette perſuaſion, il voulut qu'en 1750, une compagnie pour les Indes Orientales, fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle ſociété étoit de 3,900,000 livres, il fut principalement formé par les Anglois & les Hollandois, malgré la ſévérité des loix que leurs gouvernemens avoient portées pour l'empêcher. On étoit encouragé à ces ſpéculations, par la liberté indé-

finie dont on devoit jouir, en payant au souverain trois pour cent, de toutes les ventes qui seroient faites. L'événement ne répondit pas aux espérances, six vaisseaux partis successivement pour la Chine ne rendirent aux intéressés que leur capital, & un bénéfice de dix pour cent en sept années. Une autre Compagnie, qui se forma peu de tems après dans le même lieu pour le Bengale, prit encore plus mal ses mesures. Un procès, dont vraisemblablement on ne verra jamais la fin, est tout ce qui lui reste des deux seules expéditions qu'elle ait tentées. Les commencemens de la derniere guerre ont anéanti l'un & l'autre corps.

C'est le seul échec qu'ait essuyé la grandeur du roi de Prusse. Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains : on les voit de trop près. Les princes sont sur-tout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connoître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentimens qui s'agitent & changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages même.

Cependant, s'il étoit permis de prononcer, d'après une multitude de faits liés les uns aux

autres, on diroit de Frédéric qu'il sçut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui; qu'il joignit à la grandeur & à la hardiesse des entreprises, un secret impénétrable dans les moyens; qu'il changea la maniere de faire la guerre, qu'on croyoit, avant lui, portée à sa perfection; qu'il montra un courage d'esprit, dont l'histoire lui fournissoit peu de modeles; qu'il tira de ses fautes même plus d'avantages que les autres n'en sçavent tirer de leurs succès; qu'il fit taire d'étonnement, ou parler d'admiration toute la terre, & qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

Ce prince présente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ses talens; le souvenir sans cesse présent de ses actions; un revenu annuel de soixante-dix millions; un trésor de plus de deux cens; une armée de cent quatre-vingt mille hommes : tout assure sa tranquillité. Malheureusement, elle n'est pas utile à ses sujets comme elle le fut autrefois. Ce monarque continue à laisser les Juifs à la tête de ses monnoies, où ils ont introduit un très-grand désordre. Il n'a point secouru les plus riches négocians de ses provinces, que ses opérations avoient ruinés. Il a mis dans ses mains les manufactures les plus considérables de son

pays. Ses états sont remplis de monopoles, destructeurs de toute industrie. Des peuples dont il fut l'idole, ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inspiré une défiance si universelle, soit au-dedans, soit hors de la Prusse, qu'il n'y a point de hardiesse à assurer que les efforts qui se font pour ressusciter la compagnie d'Embden seront inutiles.

O Frédéric, Frédéric! tu reçus de la nature une imagination vive & hardie, une curiosité sans bornes, du goût pour le travail, des forces pour le supporter. L'étude du gouvernement, de la politique, de la législation occupa ta jeunesse. L'humanité par-tout enchaînée, par-tout abattue, essuya ses larmes à la vue de tes premiers travaux, & sembla se consoler de ses malheurs, dans l'espérance de trouver en toi son vengeur. Elle augura & bénit d'avance tes succès. L'Europe te donna le nom de roi philosophe.

Lorsque tu parus sur le théâtre de la guerre, la célérité de tes marches, l'art de tes campemens, l'ordre de tes batailles étonnerent toutes les nations. On ne cessoit d'exalter cette discipline inviolable de tes troupes, qui leur assuroit la victoire; cette subordination méchanique qui ne fait de plusieurs armées qu'un

corps, dont tous les mouvemens dirigés par une impulsion unique, frappent à la fois au même but. Les philosophes même, prévenus par l'espoir dont tu les avois remplis, enorgueillis de voir un ami des arts & des hommes parmi les rois, applaudissoient peut-être à tes succès sanglans. Tu fus regardé comme le modele des rois guerriers.

Il existe un titre plus glorieux; c'est celui de roi citoyen. On ne l'accorde pas aux princes, qui, confondant les erreurs & les vérités, la justice & les préjugés, les sources du bien & du mal, envisagent les principes de la morale comme des hypothèses de métaphysique, ne voient dans la raison qu'un orateur gagé par l'intérêt. O si l'amour de la gloire s'étoit éteint au fond de ton cœur! Si ton ame, épuisée par tes grandes actions, avoit perdu son ressort & son énergie! Si les foibles passions de la vieillesse vouloient te faire rentrer dans la foule des rois! Que deviendroit ta mémoire? Que deviendroient les éloges que toutes les bouches de la renommée, que la voix immortelle des lettres & des arts t'ont prodigués? Mais non: ton régne & ta vie ne seront pas un problême dans l'histoire. R'ouvre ton cœur aux sentimens nobles & vertueux qui firent tes premieres délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de

tes peuples. Prépare la félicité des générations futures, par la félicité de la génération actuelle. La puissance de la Prusse appartient à ton génie. C'est toi qui l'as créée, c'est toi qui la soutiens. Il faut la rendre propre à l'état qui te doit sa gloire.

Que ces innombrables métaux enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique; que tes richesses personnelles, qu'un revers peut dissiper, n'aient désormais pour base que la richesse nationale, qui ne tarrira jamais; que tes sujets courbés sous le joug intolérable d'une administration violente & arbitraire, retrouvent les tendresses d'un pere, au lieu des vexations d'un oppresseur; que des droits exorbitans sur les personnes & les consommations, cessent d'étouffer également la culture & l'industrie; que les habitans de la campagne sortis d'esclavage, que ceux des villes véritablement libres, se multiplient au gré de leurs penchans & de leurs efforts. Ainsi tu parviendras à donner de la stabilité à l'empire que tes qualités brillantes ont illustré, ont étendu; tu seras placé dans la liste respectable & peu nombreuse des rois citoyens.

Ose davantage: donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes, force à la paix des nations in-

quiettes. L'univers eſt la patrie d'un grand homme ; c'eſt le théâtre qui convient à tes talens : deviens le bienfaiteur de tous les peuples.

Rien n'eſt grand, n'eſt heureux dans les monarchies, ſans l'influence du maître qui les gouverne ; mais il ne dépend pas uniquement d'un monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ſes peuples. Il trouve ſouvent de puiſſans obſtacles dans les opinions, dans le caractere, dans les diſpoſitions de ſes ſujets. Ces opinions, ce caractere, ces diſpoſitions, peuvent ſans doute être corrigés ; mais en attendant qu'ils le ſoient en Eſpagne, nous les regarderons comme la principale cauſe du peu de ſuccès qu'ont eu les projets ſi ſouvent formés, pour faire proſpérer le commerce des Philippines.

XXXII. Établiſſement des Eſpagnols aux Philippines.

Les Philippines, anciennement connues ſous le nom de Manilles, forment un archipel immenſe à l'Eſt de l'Aſie. Les montagnes de ces iſles ſont peuplées de ſauvages, qui paroiſſent être les plus anciens habitans du pays. Quelques rapports qu'on a cru entrevoir entre leur langue & celle du Malabar, ont fait ſoupçonner qu'ils pouvoient être venus de cette agréable contrée de l'Inde. Leur vie eſt toute animale. Ils n'ont point de demeure fixe. Les

fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois ſont leur unique nourriture ; & lorſqu'ils ont épuiſé un canton, ils vont en dévorer un autre. Les efforts qu'on a faits pour les aſſujettir, ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de ſi difficile que de dompter des peuples errans.

Les plaines d'où on les a chaſſés, ont été ſucceſſivement occupées par des colonies de Siam, de Sumatra, de Borneo, de Macaſſar, de Malaca, des Moluques & d'Arabie. Les mœurs de ces colons étrangers, leur religion, leur gouvernement, ne permettent pas de ſe méprendre ſur les lieux de leur origine.

Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces iſles. Mécontent du Portugal, ſa patrie, il étoit paſſé au ſervice de Charles-Quint ; & par le détroit qui depuis porta ſon nom, il arriva aux Manilles en 1521. Le malheur qu'il eut d'y périr, n'auroit pas empêché vraiſemblablement que ſon voyage n'eût eu des ſuites, ſi elles n'avoient été arrêtées par la combinaiſon dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinziéme ſiécle les Portugais s'ouvroient la route des Indes orientales, & ſe rendoient les maîtres des épiceries & des manufactures, qui avoient toujours fait les délices des nations policées, les Eſpagnols s'aſſu-

roient par la découverte de l'Amérique, plus de tréſors que l'imagination des hommes n'en avoit juſqu'alors deſiré. Quoique les deux nations ſuiviſſent leurs vues d'aggrandiſſement dans des régions bien ſéparées, il parut poſſible qu'on ſe rencontrât. Leur antipathie auroit rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le pape Alexandre VI fixa en 1493 les prétentions reſpectives, par une ſuite de ce pouvoir univerſel & ridicule, que les pontifes s'étoient arrogé depuis pluſieurs ſiécles, & que l'ignorance idolâtre de deux peuples également ſuperſtitieux, prolongeoit encore pour aſſocier le ciel à leur avarice. Il donna à l'Eſpagne tout le pays qu'on découvriroit à l'Oueſt du méridien pris à cent lieues des Açores, & au Portugal, tout ce qu'il pourroit conquérir à l'Eſt de ce méridien. Dans la ſuite, les deux puiſſances convinrent de reculer cette ligne de démarcation à deux cents cinquante lieues plus à l'Oueſt, pour aſſurer davantage leur tranquillité. La cour de Rome ne connoiſſoit pas aſſez la théorie de la terre, pour ſentir que les Eſpagnols pouſſant leurs découvertes du côté de l'Oueſt, & les Portugais du côté de l'Eſt, c'étoit une néceſſité qu'ils ſe rencontraſſent. L'expédition de Magellan démontra cette vérité.

Les Portugais, qui, quoique navigateurs, n'avoient pas imaginé qu'on pût parvenir aux Indes par une autre route que celle du cap de Bonne-Espérance, furent très-étonnés d'y voir arriver les Espagnols par la mer du Sud. Ils craignirent pour les Moluques, sur lesquelles leurs rivaux prétendoient avoir des droits ainsi que sur les Manilles. La cour de Lisbonne étoit déterminée à tout, plutôt qu'à voir échapper de ses mains le commerce des épiceries. Cependant, avant de se commettre avec la seule puissance dont les forces maritimes fussent alors redoutables, elle crut devoir tenter la voie de la négociation. Ce moyen réussit plus facilement qu'on ne l'avoit espéré. Charles-Quint, que ses entreprises continuelles réduisoient à des besoins fréquens, consentit pour la somme de 3, 420, 000 livres, à suspendre tous les armemens pour les Moluques, jusqu'à ce que les droits respectifs eussent été éclaircis. Il s'engagea même, en cas que la décision fût favorable, à n'en tirer avantage qu'après avoir remboursé l'argent qu'il auroit touché. Depuis cet accommodement, le monarque Espagnol occupé de son aggrandissement en Europe & en Amérique, perdit de vue les Indes orientales.

Philippe II reprit en 1564 le projet de sou-

mettte les Manilles. L'exécution en fut confiée à Michel Lopés de l'Egaſpe. Il s'établit ſolidement à Luçon, la principale de ces iſles, & jetta les fondemens de quelques colonies dans les iſles voiſines, en particulier dans celle de Zebu, où Magellan avoit abordé. Ses ſucceſſeurs auroient vraiſemblablement achevé la conquête de cet archipel, ſi on leur eût fourni de plus grands moyens, peut-être même s'ils n'avoient été obligés d'employer le peu qu'ils en avoient, à ſoutenir les Portugais dans les Moluques. La patience Hollandoiſe triompha de ces efforts foibles, tardifs & peu ſinceres. Ils ne firent que retarder la perte des riches poſſeſſions qui en étoient l'objet; & ils laiſſerent la domination Caſtillane ſur les Manilles, qu'on commençoit à appeller Philippines, dans un état de langueur dont elle n'eſt jamais ſortie.

XXXIII. État actuel des Philippines.

Le nombre des Eſpagnols n'y paſſe pas trois mille : on peut compter le triple de Metis. Les uns & les autres ſont chargés de contenir un million trois cents ſoixante & quelques mille Indiens, qui ſe trouverent ſoumis lors du recenſement de 1752. La plupart ſont chrétiens, & tous payent un tribut de 2 livres 13 ſols. Ils ſont diſperſés dans neuf iſles & diſtribués dans vingt départemens, dont celle

de Luçon seule en contient douze. Sa capitale nommée dans tous les tems Manille, est située à l'embouchure d'une grande riviere dans le fond d'une baie qui a trente lieues de circuit. L'Egaspe la jugea propre à être le centre de l'état qu'il vouloit fonder, & il y fixa le gouvernement & le commerce. Gomez Perez de las Marignas l'entoura de murailles en 1590, & y bâtit le fort Saint-Jacques. Comme elle ne reçoit que de petits bâtimens, on jugea dans la suite qu'il convenoit de fortifier Cavite, qui n'en est éloigné que de trois lieues, & qui lui sert de port. Il est en demi-cercle. Les vaisseaux y sont par-tout à l'abri des vents du Sud, mais exposés à être battus de ceux du Nord, s'ils ne rangent de fort près la terre. On y occupoit autrefois dans les chantiers trois ou quatre cens Indiens. Depuis quelques années, les atteliers ont été multipliés, & il s'y construit actuellement des vaisseaux de guerre pour l'Europe.

La colonie a pour chef un gouverneur, dont l'autorité subordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans. Il a le commandement des armes. Il dispose de tous les emplois civils & militaires. Il peut distribuer des terres aux soldats, les ériger même en fiefs. Cette puissance, quoiqu'un peu balancée par l'influence

que le clergé & l'inquiſition ont dans tous les établiſſemens Eſpagnols du nouveau monde, s'eſt trouvée ſi dangereuſe, que pour en arrêter l'excès, on a imaginé pluſieurs expédiens. Le plus utile a été celui qui régle qu'on pourſuivra la mémoire d'un gouverneur mort dans l'exercice de ſa charge, & que celui qui ſera révoqué, ne partira qu'après que ſon adminiſtration aura été recherchée. Tout particulier peut porter ſes plaintes. S'il a éprouvé quelque injuſtice, il doit être dédommagé aux dépens du prévaricateur, qu'on condamne de plus à une amende envers le ſouverain, pour l'avoir rendu odieux. Dans les premiers tems de cette ſage inſtitution, la ſévérité fut pouſſée ſi loin, que lorſque les accuſations étoient graves & nombreuſes, le coupable étoit mis en priſon. Pluſieurs y moururent de frayeur, & d'autres n'en ſortirent que pour ſubir des peines rigoureuſes. La corruption a fait depuis des progrès. Celui qui ſuccede eſt communément déterminé, par des ſommes conſidérables ou par les vexations qu'il ſe propoſe de commettre, à pallier celles de ſon prédéceſſeur.

Cette colluſion a formé un ſyſtême ſuivi d'oppreſſion. On a exigé arbitrairement des impôts. Le revenu public s'eſt perdu dans les mains deſtinées à le recueillir. Des droits exceſſifs

ceſſifs ont fait dégénérer le commerce en contrebande. Le cultivateur s'eſt vu contraint de dépoſer ſes récoltes dans les magaſins du gouvernement. On a pouſſé l'atrocité, juſqu'à fixer la quantité de grains que ſes champs devoient produire, juſqu'à l'obliger de les fournir au fiſc, ſans en être payé que dans le tems & de la maniere qu'il plairoit à des maîtres oppreſſeurs. Cette tyrannie a déterminé une infinité d'Indiens à abandonner les Philippines, ou à ſe réfugier dans les lieux inacceſſibles de ces iſles. L'hiſtoire fait monter à pluſieurs millions, les malheureux que les vexations ont fait périr. Il n'eſt pas poſſible d'évaluer le nombre de ceux que l'anéantiſſement de la culture & des ſubſiſtances a empêché de naître. Ce qui a échappé à tant de calamités, a cherché ſa ſûreté dans l'obſcurité & dans la miſere. Les efforts que quelques adminiſtrateurs honnêtes ont fait dans l'eſpace de deux ſiécles, pour arrêter le cours de tant de barbaries, ont été inutiles, parce que les abus étoient trop invétérés, pour céder à une autorité ſubordonnée & paſſagere. Il n'auroit pas fallu moins que le pouvoir ſuprême de la cour de Madrid, pour oppoſer une digue ſuffiſante au torrent de la cupidité univerſelle; mais ce moyen unique n'a jamais été employé. Cette honteuſe indif-

férence eſt cauſe que les Philippines n'ont pas été civiliſées : il n'y a ni police, ni induſtrie. A peine ſauroit-on leur nom, ſans les liaiſons qu'elles entretiennent avec le Mexique.

Ces liaiſons, auſſi anciennes que l'établiſſement des Eſpagnols dans les deux Indes, ſe réduiſent à faire paſſer en Amérique par la mer du Sud, les productions, les marchandiſes de l'Aſie. Nul des objets qui forment ces riches cargaiſons, n'eſt le produit du ſol ou des manufactures de ces iſles. Elles tirent la canelle de Batavia. Les Chinois leur portent des ſoieries, & les Anglois ou les François, les toiles blanches, les toiles peintes de Bengale & de Coromandel. Tous les peuples de l'Orient y peuvent naviguer ouvertement, mais les nations Européennes ſont obligées de maſquer leur pavillon. Sans cette précaution, qui n'eſt heureuſement qu'une cérémonie vaine, elles ne ſeroient pas reçues. De quelque port qu'aient été expédiées les marchandiſes, il faut qu'elles arrivent avant le départ des Galions. Celles qui viendroient après, ou ne ſeroient pas vendues, ou ne le ſeroient qu'à perte, à des négocians qui ſe trouveroient réduits à les garder dans leurs magaſins, juſqu'à un nouveau voyage. Les payemens ſe font avec de la cochenille & des piaſtres venues du Mexique. Il

y entre aussi des cauris, qui n'ont point de cours en Afrique, mais qui sont d'un usage général sur les bords du Gange. Il est rare qu'on traite directement avec les Espagnols. La plupart dégoûtés des soins pénibles du commerce, mettent tous leurs biens entre les mains des Chinois, qui s'enrichissent aux dépens de ces maîtres indolens. Si, comme la cour de Madrid l'avoit ordonné en 1750, on eût forcé ces agens les plus actifs de l'Asie, à se faire baptiser ou à sortir du pays, les affaires seroient tombées dans un désordre extrême.

Il y a des politiques qui pensent que ce ne seroit pas un mal, & cette opinion est fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique, qu'on parla de les abandonner, comme nuisibles aux intérêts de la métropole. Philippe II & ses successeurs ont constamment rejetté cette proposition, qui a été renouvellée à plusieurs reprises. La ville de Séville en 1731, & celle de Cadix en 1733, ont eu des idées plus raisonnables. Toutes deux ont imaginé ce qu'il est bien étonnant qu'on n'eût pas vu plutôt, qu'il seroit utile à l'Espagne de prendre part directement au commerce de l'Asie, & que les possessions qu'elle a dans cette partie

du monde, ſeroient le centre des opérations qu'elle y voudroit faire. Inutilement leur a-t-on oppoſé que l'Inde fourniſſant des étoffes de ſoie, des toiles de coton ſupérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, ſur-tout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourroient ſoutenir la concurrence, & ſeroient infailliblement ruinées. Cette objection qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole, dans la poſition où étoit leur patrie.

En effet, les Eſpagnols s'habillent, ſe meublent d'étoffes, de toiles étrangeres. Ces beſoins continuels augmentent néceſſairement l'induſtrie, les richeſſes, la population, les forces de leurs voiſins. Ceux-ci abuſent de ces avantages, pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne ſe conduiroit-elle pas avec plus de ſageſſe & de dignité, ſi elle adoptoit les manufactures des Indes? Outre l'économie & l'agrément qu'elle y trouveroit, elle parviendroit à diminuer une prépondérance, dont elle ſera tôt ou tard la victime.

XXXIV. Ce que les Philippines pourroient devenir dans des mains actives.

Les inconvéniens preſqu'inſéparables des nouvelles entrepriſes, ſont levés d'avance. Les iſles que l'Eſpagne poſſede ſont ſituées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Borneo, Macaſſar, les Moluques, & à portée

d'entrer en liaison avec ces différens états. Si elles sont trop éloignées du Malabar, du Coromandel & du Bengale, pour protéger efficacement les établissemens qu'on y formeroit; elles sont d'un autre côté, si voisines de plusieurs pays que les Européens fréquentent, qu'elles en excluroient facilement leurs ennemis en tems de guerre. D'ailleurs la distance où elles sont du continent, les garantit des ravages qui le désolent, & elle les dérobe à la tentation délicate de prendre part à ses divisions.

Cet éloignement n'empêche pas que leur subsistance ne soit assurée. A la vérité, les tremblemens de terre sont fréquens aux Philippines, & les pluies ne discontinuent pas depuis juillet jusqu'en novembre; mais rien de tout cela ne nuit à leur fertilité. Il n'y a pas dans l'Asie de contrées plus abondantes en poisson, en grains, en fruits, en légumes, en bestiaux, en sagou, en cocotier, en plantes nourrissantes de toutes les especes.

On y trouve même plusieurs objets propres au commerce d'Inde en Inde; l'ébene, le tabac, la cire, ces nids d'oiseaux si recherchés, le bray, une espece de chanvre blanc, dont on fait des cables & des voiles; des bois de charpente & de construction, excellens & en abondance; les cauris, les perles, du sucre

qu'on peut multiplier ſans bornes, &, enfin, de l'or. On a des preuves inconteſtables, que dans les premiers tems, les Eſpagnols faiſoient paſſer en Amérique, une grande quantité de ce métal, trouvé dans les rivieres par les naturels du pays. Si ce qu'ils en ramaſſent annuellement ne paſſe pas aujourd'hui mille ou douze cents livres peſant, il faut en accuſer la tyrannie, qui ne leur permet pas de jouir du fruit de leur induſtrie. Une modération raiſonnable les engageroit à reprendre leurs anciens travaux, & à ſe livrer à des travaux encore plus utiles à l'Eſpagne.

Alors, cette couronne tirera de la colonie pour l'Europe, de l'alun, des peaux de buffle, de la caſſe, la féve de ſaint Ignace ſi utile dans la médecine, de l'indigo, du cacao qu'on y a tranſporté du Mexique & qui y réuſſit fort bien, des bois de teinture, du coton, de la fauſſe canelle qu'on perfectionnera peut-être, & dont, telle qu'elle eſt, les Chinois ſe contentoient avant qu'ils fréquentaſſent Batavia. Quelques voyageurs aſſurent que l'iſle de Mindanao qui la produit, avoit auſſi autrefois des Girofliers. Ils ajoutent que le ſouverain du pays ordonna de les arracher, en diſant qu'il valoit mieux qu'il le fît lui-même que s'il y étoit forcé par les Hollandois. Cette anecdote

paroît bien suspecte. Ce qu'il y a de certain, c'est que le voisinage des Moluques donne de grandes facilités pour se procurer les arbres qui produisent la muscade & le girofle.

Les marchés étrangers fourniront à l'Espagne, les soieries, les toiles, les autres productions de l'Asie nécessaires à sa consommation, & les lui fourniront à meilleur marché qu'à ses concurrens. Tous les peuples de l'Europe se servent de l'argent tiré de l'Amérique, pour négocier dans l'Inde. Avant qu'ils aient pu l'y faire arriver, cet argent a dû payer des droits considérables, faire des détours prodigieux, courir de grands risques. Les Espagnols, en l'envoyant directement de l'Amérique aux Philippines, gagneront sur l'imposition, sur le tems, sur les assurances ; de sorte qu'en donnant la même quantité de métaux que les nations rivales, ils payeront réellement moins cher qu'elles.

Les transports d'argent diminueroient même avec le tems, si on savoit élever ces isles au dégré de splendeur auquel la nature les appelle. Il faudroit pour cela rappeller dans leurs ports les nations qui les fréquentoient avant que les Espagnols les eussent envahies : faire oublier à la Chine que quarante mille de ses sujets qui s'étoient établis aux Philippines, y furent mas-

ſacrés la plupart, parce qu'ils ſouffroient impatiemment le joug affreux qu'on leur impoſoit. Les Chinois déſerteroient Batavia, qu'ils trouvent trop éloigné de leur patrie, & ranimeroient dans ces iſles l'art & la culture. On les verroit bientôt ſuivis de beaucoup de négocians libres de l'Europe, répandus dans l'Inde, qui ſe regardent comme victimes du monopole de leurs compagnies. Les naturels du pays, excités au travail par les avantages inſéparables de cette concurrence, ſortiroient de leur indolence. Ils aimeroient le gouvernement qui s'occuperoit de leur bonheur; ils ſe rangeroient en foule ſous ſes loix, & ſeroient, en peu de temps, tous Eſpagnols. Si nos conjectures ne ſont pas vaines, une colonie, telle qu'on vient de la préſenter, ſeroit plus utile qu'un établiſſement purement paſſif, qui dévore une partie des tréſors de l'Amérique. La révolution eſt facile. On ne peut manquer de la hâter, en établiſſant une grande liberté de commerce, une grande liberté civile & religieuſe, & une ſûreté entiere pour les propriétés.

Cet édifice ne ſauroit être l'ouvrage d'une compagnie excluſive. Depuis plus de deux ſiécles que les Européens fréquentent les mers d'Aſie, ils n'ont jamais été animés d'un eſprit vraiment louable. Envain la ſociété, la morale,

la politique ont fait des progrès parmi nous ; ces pays éloignés n'ont vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde, a été quelquefois compensé par les lumieres que nous y avons portées, par de sages institutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténébres & sous leur despotisme, sans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fleaux terribles. Si les différens gouvernemens avoient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négocians libres, il est vraisemblable que l'amour de la gloire se seroit joint à la passion des richesses, & que plus d'un peuple auroit tenté des choses capables de l'illustrer. Des vues si nobles & si pures ne pouvoient entrer dans l'esprit d'aucunes compagnies de négocians. Resserrées dans les bornes étroites d'un gain présent, elles n'ont jamais pensé au bonheur des nations avec qui elles faisoient le commerce, & on ne leur a pas fait un crime d'une conduite à laquelle on s'attendoit.

Combien il seroit honorable pour l'Espagne, de qui personne n'espere peut-être en ce moment de grandes choses, de se montrer sensible aux intérêts du genre humain & de s'en occuper! Elle commence à secouer le joug de

préjugés qui l'ont tenue dans l'enfance, malgré ses forces naturelles. Ses sujets n'ont pas encore l'ame avilie & corrompue par la contagion des richesses, dont leur indolence même & la cupidité de leur gouvernement, les ont heureusement sauvés. Cette nation doit aimer le bien; elle le peut connoître, elle le feroit, sans doute, elle en a tous les moyens dans les possessions que ses conquêtes lui ont données sur les plus riches pays de la terre. Ses vaisseaux, destinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Asie, partiroient de ses différens ports & se réuniroient aux Canaries, ou continueroient séparément leur chemin, suivant les circonstances. Ils pourroient revenir de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance; mais ils s'y rendroient par la mer du Sud, où la vente de leur cargaison augmenteroit de beaucoup leurs capitaux. Cet avantage leur assureroit la supériorité sur leurs concurrens, qui en général naviguent à faux fret & ne portent guère que de l'argent. La riviere de la Plata leur fourniroit des rafraîchissemens, s'il en étoit besoin. Ceux qui pourroient attendre ne relâcheroient qu'au Chili ou même seulement à Juan Fernandez.

Cette isle délicieuse, qui doit son nom à un Espagnol auquel on l'avoit cédée, & qui

s'en dégoûta après y avoir fait un aſſez long ſéjour, ſe trouve à cent dix lieues de la terre ferme du Chili. Sa plus grande longueur n'eſt que d'environ cinq lieues, & elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un eſpace ſi borné & un terrein très-inégal, on trouve un beau ciel, un air pur, des eaux excellentes, tous les végétaux ſpécifiques contre le ſcorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupédes de l'Europe & de l'Amérique y réuſſiſſoient admirablement. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes. Tant d'avantages ſont couronnés par un bon port. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du nord; mais il n'eſt jamais aſſez violent, pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les Corſaires, qui vouloient infeſter les côtes du Pérou, par leurs pirateries, à relâcher à Juan Fernandez. Anſon, qui portoit dans la mer du Sud des projets plus vaſtes, y trouva un aſyle également commode & sûr. Les Eſpagnols convaincus enfin, que leur attention à détruire les beſtiaux qu'ils y avoient jettés, n'eſt pas une précaution ſuffiſante pour en écarter leurs ennemis, doivent y bâtir un fort. Ce poſte militaire deviendra un établiſſement utile, ſi la Cour de Madrid,

peut ſe déterminer à ouvrir les yeux. De plus grands détails feroient ſuperflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faiſons qu'indiquer feroient avantageuſes au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Eſpagne. Il n'eſt pas poſſible que les liaiſons que la Ruſſie entretient par terre avec la Chine, s'élevent jamais à la même importance.

XXXV. Notions générales ſur la Tartarie.

Entre ces deux grands empires, dont la grandeur impoſe à l'imagination, eſt un eſpace immenſe, connu dans les premiers âges, ſous le nom de Scythie, & depuis, ſous celui de Tartarie, priſe dans toute ſon étendue; cette région eſt bornée, à l'occident, par la mer Caſpienne & la Perſe; au Sud, par la Perſe, l'Indoſtan, les royaumes d'Arrakan & d'Ava, la Chine & la Corée; à l'Eſt, par la mer orientale; au Nord, par la mer glaciale. Une partie de ces vaſtes déſerts, eſt ſoumiſe à l'empire des Chinois; une autre reçoit ſes loix des Ruſſes; la troiſieme eſt indépendante, ſous le nom de Khariſme, de grande & de petite Bucharie.

Les habitans de ces célebres contrées, vécurent toujours de chaſſe, de pêche, du lait de leurs troupeaux; & avec un égal éloignement pour le ſéjour des villes, pour la vie ſé-

dentaire, & pour la culture. Leur origine, qui s'eſt perdue dans leurs déſerts & dans leurs courſes errantes, n'eſt pas plus ancienne que leurs uſages. Ils ont continué à être ce que leurs peres avoient été ; & en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne reſſemble tant aux hommes des premiers âges que les Tartares du nôtre.

Ces peuples adopterent, la plupart, de bonne-heure la doctrine du grand Lama, qui réſide à Putola, ville ſituée dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Cette grande contrée où les montagnes ſont entaſſées les unes ſur les autres, eſt appellée Boutan, par les habitans de l'Indoſtan ; Tangut, par les Tartares ; Tſanli, par les Chinois ; Laſſa, par les Indiens au-delà du Gange ; & Thibet, par les Européens.

Des monumens au-deſſus de tout ſoupçon, font remonter cette religion au-deſſus de trois mille ans. Rien n'eſt plus reſpectable qu'un culte qui eût toujours pour baſe l'exiſtence du premier Être & la morale la plus pure.

On penſe généralement que les ſectateurs de ce pontife, le croyent immortel ; que pour entretenir cette erreur, la divinité ne ſe montre jamais qu'à un petit nombre de confidens ; que lorſqu'elle s'offre aux adorations du peu-

ple, c'eſt toujours dans une eſpece de tabernacle, dont la clarté douteuſe montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ſes traits ; que quand il meurt, on lui ſubſtitue un autre prêtre de la même taille, & autant qu'il eſt poſſible de la même figure ; &, qu'avec le ſecours de ces précautions, l'illuſion ſe perpétue, même dans les lieux où ſe joue cette comédie ; à plus forte raiſon dans l'eſprit des croyans éloignés de la ſcène.

C'eſt un préjugé qu'un philoſophe lumineux & profond, vient de diſſiper. A la vérité, les grands Lamas ſe montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils ſont parvenus à inſpirer pour leur perſonne & pour leurs myſtères ; mais ils admettent à leur audience les ambaſſadeurs, ils reçoivent les ſouverains qui viennent les viſiter. S'il eſt difficile de jouir de leur vue, hors des occaſions importantes & des plus grandes ſolemnités ; on peut toujours enviſager leurs portraits continuellement ſuſpendus au-deſſus des portes du temple de Putola.

Ce qui a donné un cours ſi univerſel à la fable de l'immortalité des Lamas, c'eſt que la foi du pays ordonne de croire, que l'eſprit ſaint qui a animé un de ces pontifes, paſſe d'abord après ſa mort dans le corps de celui qui eſt lé-

gitimement élu pour le remplacer. Cette tranſmigration du ſouffle divin, s'allie très-bien avec la métempſycoſe, dont le ſyſtême eſt établi de tems immémorial dans ces contrées.

La religion Lamique fit de bonne-heure des progrès conſidérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la Mongalie. Les deux Bucharies, & pluſieurs provinces de la Tartarie, lui ſont preſque totalement ſoumiſes. Elle a des ſectateurs dans le royaume de Cachemire, aux Indes & à la Chine.

C'eſt de tous les cultes, le ſeul qui puiſſe ſe glorifier d'une antiquité très-reculée, ſans mélange d'aucun autre dogme. La religion des Chinois a été plus d'une fois altérée par l'arrivée des divinités étrangeres & des ſuperſtitions qu'on a fait goûter aux dernieres claſſes du peuple. Les Juifs ont vu finir leur hiérarchie & démolir leur temple. Alexandre & Mahomet éteignirent, autant qu'il étoit en eux, le feu ſacré des Guebres. Tamerlan & les Mogols ont affoibli dans l'Inde le culte du dieu Brama. Mais ni le tems, ni la fortune, ni les hommes, n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand Lama.

Cette ſtabilité, cette perpétuité, doivent être particulieres aux religions qui ont des dog-

mes fixes, une hiérarchie eccléſiaſtique bien ordonnée, & un chef ſuprême, qui, par ſon autorité, maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles, que l'orgueil ſeroit tenté de produire, & la crédulité d'adopter. Les Lamas avouent eux-mêmes, qu'ils ne ſont pas des dieux : mais ils prétendent repréſenter la divinité, & avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier reſſort, de tout ce qui intéreſſe le culte public. Leur théocratie s'étend bien auſſi entierement ſur le temporel que ſur le ſpirituel : mais les ſoins profanes ne leur paroiſſent pas mériter de les occuper ; ils abandonnent toujours l'adminiſtration de l'état à des délégués qu'ils ont jugé dignes de leur confiance. Cet uſage a fait ſortir ſucceſſivement de leur vaſte domination pluſieurs provinces. Elles ſont devenues la proie de ceux qui les gouvernoient. Le grand Lama, autrefois maître abſolu de tout le Thibet, n'en poſſéde aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuſes des Tartares, n'ont dans aucun tems énervé leur valeur. C'eſt pour arrêter les irruptions qu'ils faiſoient à la Chine, que fut élevée, environ trois ſiécles avant l'ére chretienne, cette fameuſe muraille, qui s'étend depuis le fleuve Jaune juſqu'à la mer de

Kamſchalka ;

Kamſchatka ; qui eſt terraſſée par-tout, & flanquée par intervalles de groſſes tours, ſuivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Un pareil monument prouve qu'il y avoit alors dans l'empire, une prodigieuſe population : mais il doit auſſi faire préſumer qu'on y manquoit d'énergie & de ſcience militaire. Si les Chinois avoient eu du courage, ils auroient eux-mêmes attaqué des hordes errantes, ou les auroient contenues par des armées bien diſciplinées ; s'ils avoient ſçu la guerre, ils auroient compris que des lignes de cinq cents lieues ne pouvoient pas être gardées par-tout, & qu'il ſuffiſoit qu'elles fuſſent percées à un ſeul endroit, pour que le reſte des fortifications devînt inutile.

Auſſi, les incurſions des Tartares continuerent-elles juſqu'au treizieme ſiécle. A cette époque, l'empire fut conquis par ces barbares, que commandoit Gengiskam. Ce ſceptre étranger ne fut briſé, que lorſqu'au bout de quatre-vingt-neuf ans, il ſe trouva dans les mains d'un prince indolent, livré aux femmes, eſclave de ſes miniſtres.

Les Tartares, chaſſés de leur conquête, n'établirent point dans leur pays les loix & la police de la Chine. En repaſſant la grande muraille, ils retomberent dans la barbarie, &

vécurent dans leurs déserts, aussi grossiers qu'ils en étoient sortis. Cependant, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, ils formerent plusieurs hordes qui se peuplerent dans le silence, & qui, avec le tems, se fondirent dans celle des Mantchoux. Leur réunion leur inspira le projet d'envahir de nouveau la Chine, qui étoit en proie à toutes les horreurs des dissensions domestiques.

Les mécontens étoient alors si multipliés, qu'ils formoient jusqu'à huit corps d'armée, sous autant de chefs. Dans cette confusion, les Tartares, qui, depuis long-tems, ravageoient les provinces septentrionales de l'empire, s'emparerent de la capitale en 1644, & bientôt après de l'état entier.

Cette révolution sembla moins subjuguer la Chine, que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après, elle s'aggrandit encore par la soumission des Tartares Mogols, célébres pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Asie, celui de l'Indostan en particulier.

Les vainqueurs se soumirent à la législation des vaincus; ils dépouillerent leurs mœurs, pour prendre celles de leurs esclaves. On a voulu regarder cet évenement comme une démonstration de la sagesse du gouvernement

Chinois. Mais n'eſt-il pas dans la nature que les grandes maſſes faſſent la loi aux petites ? Eh, bien ! c'eſt par une conſéquence de ce principe ſi ſimple, que l'invaſion de la Chine n'a rien changé, ni à ſes loix, ni à ſes coutumes, ni à ſes uſages. Les Tartares, répandus dans l'empire le plus peuplé de la terre, s'y trouverent dans un rapport moindre que celui d'un à dix mille. Ainſi, pour qu'il en arrivât autrement qu'il n'en eſt arrivé, il eût fallu qu'un Tartare prévalût ſur dix mille Chinois. Concevez-vous que cela fût poſſible ? Laiſſez donc là cette preuve de l'excellence de l'adminiſtration Chinoiſe, d'ailleurs aſſez prouvée. Et puis ces Tartares n'avoient ni mœurs, ni coutumes, ni uſages fixes. Quelle merveille qu'ils ayent adopté les inſtitutions qu'ils trouvoient, bonnes ou mauvaiſes ! Cette révolution étoit à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi, qui pouvoit devenir dangereux.

XXXVI. Démêlés des Ruſſes & des Chinois dans la Tartarie.

Les Ruſſes, qui, vers la fin du ſeizieme ſiécle, avoient conquis les plaines incultes de la Sibérie, étoient arrivés de déſert en déſert juſqu'au fleuve Amour qui les conduiſoit à la mer orientale, & juſqu'à la Selenga, qui les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richeſſes.

Les Chinois comprirent que les courſes des Ruſſes pourroient avec le tems troubler leur tranquillité; & ils conſtruiſirent quelques forts, pour arrêter un voiſin, dont l'ambition devenoit ſuſpecte. Alors commencerent entre les deux nations des diſputes vives, touchant les frontieres. Leurs chaſſeurs ſe chargeoient ſouvent; & l'on ſe croyoit tous les jours à la veille d'une guerre ouverte. Heureuſement, les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à ſe concilier en 1689; les limites des deux puiſſances furent poſées à la riviere Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négocioit, à trois cents lieues de la grande muraille. C'eſt le premier traité qu'euſſent fait les Chinois, depuis la fondation de leur empire. Cette pacification offrit une autre nouveauté. On accorda aux Ruſſes la liberté d'envoyer tous les ans une caravane à Pékin, dont les étrangers avoient été conſtamment éloignés, avec des précautions tout-à-fait myſtérieuſes. Il fut aiſé de voir que les Tartares, qui s'étoient pliés aux mœurs & au gouvernement de la Chine, s'écartoient de ſes maximes politiques.

XXXVII. Les Ruſſes obtiennent la liberté d'envoyer une ca-

Cette condéſcendance n'inſpira pas de la modération aux Ruſſes. Ils continuerent leurs uſurpations; & bâtirent, trente lieues au-delà des limites convenues, une ville qu'ils nom-

merent Albaſſinskoi. Les Chinois s'étant plaints inutilement de cette infidélité, prirent en 1715, le parti de ſe faire juſtice. Les guerres où le Czar étoit engagé dans la Baltique, ne lui permettant pas d'envoyer des troupes à l'extrémité de la Tartarie, la place fut emportée après trois ans de ſiége.

ravane à la Chine.

La cour de Pétersbourg fut aſſez éclairée, pour ne ſe pas livrer à un reſſentiment inutile. Elle fit partir, en 1719, pour Pékin, un miniſtre chargé de reſſuſciter le commerce anéanti par les derniers troubles. La négociation réuſſit : mais la caravane de 1721, ne s'étant pas conduit avec plus de réſerve que celles qui l'avoient précédée, il fut arrêté que dans la ſuite les deux nations ne traiteroient enſemble que ſur la frontiere. De nouvelles brouilleries ont encore interrompu cette liaiſon. Un commerce interlope, eſt tout ce qui en reſte. Il eſt languiſſant ; mais on doit croire que la Ruſſie s'occupe des moyens de le ranimer.

Les avantages qu'elle en retirera, doivent l'engager à ſurmonter les difficultés inſéparables de cette entrepriſe. Cette puiſſance eſt la ſeule de l'Europe qui puiſſe négocier ſans argent avec les Chinois, & leur donner des marchandiſes pour des marchandiſes. Avec ſes riches & précieuſes pelleteries, elle obtiendra

toujours ce qu'ils ſont en poſſeſſion de fournir à une grande partie du globe. Indépendamment des objets qui ſerviront à ſa conſommation, elle pourra faire des ſpéculations aſſez étendues, ſur le thé & ſur la rhubarbe. Rien ne feroit plus ſage & plus facile que de réexporter ces deux productions, parce qu'elles conſerveront toujours, par la voie de terre, un degré de perfection, qui ſe perd néceſſairement à travers ces mers immenſes par où l'on nous apporte tout ce qui vient de ces contrées ſi reculées de l'Aſie. Mais pour que ce commerce devienne quelque choſe, il faut qu'il ſoit conduit ſur des principes différens de ceux qu'on a ſuivis juſqu'ici.

Autrefois, il partoit tous les ans de Pétersbourg, une caravane qui, après avoir traverſé des déſerts immenſes, étoit reçue ſur la frontiere de la Chine par quelques centaines de ſoldats qui l'eſcortoient juſqu'à la capitale de l'Empire. Là, tous ceux qui la compoſoient étoient renfermés dans un caravenſerai, où ils étoient obligés d'attendre que les marchands Chinois vinſſent leur offrir le rebut de leurs magaſins. Leur traite ainſi conſommée, ils reprenoient la route de leur patrie, & ſe retrouvoient à Pétersbourg, trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportoit la caravane, n'auroient eu que peu de valeur : mais, comme ce commerce étoit pour le compte de la cour, & que la vente s'en faisoit toujours sous les yeux du souverain, les plus vils objets acqueroient du prix. Être admis à cette espece de foire, étoit une faveur que le despote n'accordoit guère qu'aux gens en faveur. Tous vouloient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissoit en poussant follement les encheres, & en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette honteuse émulation, les objets offerts étoient si peu importans, que leur produit, la consommation de la cour prélevée, ne s'élevoit jamais à cent mille écus. Pour rendre ces échanges dignes de quelque considération, il faudra les abandonner à l'intelligence, à l'activité, à l'économie des particuliers.

XXXVIII. Projet de la Russie pour faire le commerce des Indes par la Tartarie indépendante.

C'eût été la méthode qu'il eût fallu suivre, si l'on eût réussi à établir une communication entre la Sibérie & l'Inde, par la Tartarie indépendante, comme Pierre premier se l'étoit proposé. Ce grand prince, toujours occupé de projets, vouloit former cette liaison par le Sirth, qui arrose le Turkestan, & il envoya

en 1719 deux mille cinq cents hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette riviere.

Elle n'exiſtoit plus. Les eaux avoient été détournées & conduites par différens canaux dans le lac Atall. C'étoit l'ouvrage des Tartares Uſbecks, qui avoient pris ombrage des obſervations répétées qu'ils avoient vu faire. Un incident ſi ſingulier détermina les Ruſſes à reprendre la route d'Aſtracan, d'où ils étoient partis. Il fallut que la cour de Pétersbourg ſe contentât des liaiſons qu'elle entretenoit aux Indes par la mer Caſpienne.

XXXIX. Liaiſons de la Ruſſie avec les Indes par la mer Caſpienne.

Telle fut, dans les ſiécles les plus reculés, la voie par où le nord & le midi communiquoient enſemble. Les régions voiſines de ce Lac immenſe, aujourd'hui très-pauvres, très-dépeuplées, très-barbares, offrent à des yeux ſavans des traces d'une ancienne ſplendeur, qu'il n'eſt pas poſſible de conteſter. On y découvre encore tous les jours des monnoies frappées au coin des premiers califes. Ces monumens & d'autres auſſi authentiques, donnent de la vraiſemblance au naufrage de quelques Indiens ſur les côtes de l'Elbe du tems d'Auguſte, qu'on a toujours regardé comme fabuleux; malgré l'autorité des écrivains contemporains qui le rapportoient. On n'a jamais compris

comment des habitans de l'Inde, auroient pu naviguer sur les mers germaniques. Mais, comme l'observe M. de Voltaire, il n'étoit pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens alloient en Perse, s'embarquoient sur la mer d'Hircanie, remontoient le Volga, pénétroient dans la grande Permie par le Kama, & de-là pouvoient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique. Il y eut, de tout tems, des hommes entreprenans.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les Anglois n'eurent pas plutôt découvert Archangel au milieu du seizieme siécle, & lié un commerce avec la Russie, qu'ils formerent le projet de s'ouvrir à la faveur du Volga & de la mer Caspienne, une route en Perse beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, obligés de faire le tour de l'Afrique & d'une partie de l'Asie, pour se rendre dans le golfe Persique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie septentrionale de la Perse, qui baigne la mer Caspienne, a des productions bien plus riches que la méridionale. Les soies du Schirvan, du Manzeradan, & plus particulierement celles du Ghilan, sont les meilleures de l'Orient, & pouvoient servir

à élever d'excellentes manufactures. Mais le commerce des Anglois n'étoit pas encore assez formé, pour surmonter les obstacles que devoit trouver une entreprise si vaste & si compliquée.

Ces difficultés n'effrayerent pas quelques années après un duc de Holstein, qui avoit établi dans ses états des fabriques de soie. Il vouloit en tirer les matieres premieres de la Perse, où il envoya des ambassadeurs qui périrent sur la mer Caspienne.

Lorsque la France se fut apperçue de l'influence du commerce dans la balance de la politique, elle eut envie de faire arriver dans ses ports les soies de la Perse par la Russie. La funeste passion des conquêtes fit oublier ce projet comme tant d'autres, imaginés par quelques hommes éclairés, pour la prospérité de ce grand empire.

Il n'étoit pas possible que Pierre premier, guidé par son génie, par son expérience, & par les étrangers qui le servoient de leurs lumieres, ne sentît, à la fin, que c'étoit à ses peuples qu'il appartenoit de s'enrichir par l'extraction des productions de la Perse, & de proche en proche de celles des Indes. Aussi ce grand prince n'eut-il pas plutôt vu commencer les troubles qui ont bouleversé l'Empire

des Sophis, qu'il s'empara en 1722, des fertiles contrées qui bordent la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, firent périr les troupes chargées de conserver ces conquêtes. Cependant, la Russie ne se détermina à abandonner les provinces usurpées, que, lorsqu'en 1736, elle vit Koulikan victorieux des Turcs, en état de les lui arracher.

La cour de Pétersbourg avoit perdu de vue le commerce de cette région, lorsqu'un Anglois, nommé Elton, forma en 1741 le projet de le donner à sa nation. Cet homme entreprenant servoit en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga & par la mer Caspienne des draps de son pays, dans la Perse, dans le nord de l'Indostan, & dans une grande partie de la Tartarie. Par une suite de ses opérations, il devoit recevoir en échange de l'or, & les marchandises que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, faisoient payer un prix excessif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie Angloise de Moscovie, & le ministre Russe le favorisa.

Mais à peine l'aventurier Anglois avoit-il ouvert la carriere, que Koulikan, auquel il falloit des instrumens hardis & actifs pour seconder son ambition, réussit à l'attacher à son

ſervice, & à acquérir par ſon moyen l'empire de la mer Caſpienne. La cour de Pétersbourg, aigrie par cette trahiſon, révoqua en 1746, tous les privileges qu'elle avoit accordés : mais c'étoit un foible remede à un ſi grand mal. La mort violente du tyran de la Perſe, étoit bien plus propre à raſſurer les eſprits.

Cette grande révolution, qui replongeoit plus que jamais les états du Sophi dans l'anarchie, fit repaſſer dans les mains des Ruſſes le ſceptre de la mer Caſpienne. C'étoit un préliminaire néceſſaire pour ouvrir le commerce avec la Perſe & avec les Indes; mais il ne ſuffiſoit pas pour le faire réuſſir. Les Arméniens oppoſoient au ſuccès une barriere preſque inſurmontable. Une nation active, accoutumée aux uſages de l'Orient, en poſſeſſion de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaiſons toutes formées de tems immémorial, deſcendant aux moindres détails, s'élevant aux plus vaſtes ſpéculations : une telle nation ne pouvoit pas être aiſément ſupplantée. La cour de Pétersbourg ne l'eſpéra pas; & elle prit le ſage parti d'attirer à Aſtracan une colonie de ce peuple ruſé, laborieux & riche. C'eſt par ſes mains qu'ont toujours paſſé, que paſſent encore les marchandiſes de l'Aſie, qui arrivent par cette voie aux Ruſſes. Cette

importation est peu de chose, & ne peut, de long-tems, beaucoup augmenter; à moins qu'on ne trouve le secret d'ouvrir des débouchés à la réexportation. Pour porter la vérité de cette assertion jusqu'à l'évidence, il suffira de jetter un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de la Russie.

XL. État de l'empire de Russie, avec les moyens de le rendre florissant.

Cet empire, qui, comme tous les autres, a eu de foibles commencemens, est devenu avec le tems le plus vaste de l'univers. Son étendue d'Orient en Occident, est de deux mille deux cents lieues, & d'environ huit cents du sud au nord.

Plusieurs membres de ce colosse, n'ont jamais eu de gouvernement, n'en ont pas encore. Celui que la violence ou les circonstances ont rendu le chef des autres, a toujours été conduit par des principes Asiatiques, c'est-à-dire, oppresseurs ou arbitraires. On ne s'y est rapproché des usages de l'Europe, que par l'institution d'un corps de noblesse.

Telle est sans doute la cause principale qui a empêché l'espece humaine de se multiplier sur ce sol immense. Par le dénombrement de 1747, il ne s'y est trouvé que 6, 646, 390, personnes qui payassent la capitation; & tous les mâles étoient compris dans le rôle, depuis

l'enfant qui vient de naître jusqu'au vieillard le plus décrépit. En supposant le nombre des femmes égal à celui des hommes, on verra qu'il y a en Russie 13, 292, 780 esclaves. Il faut ajouter à ce calcul les ordres de l'empire qui ne sont pas assujettis à ce honteux impot : l'état militaire qui monte à deux cents mille hommes ; la noblesse & le clergé qu'on évalue au même nombre ; les habitans de l'Ukraine & de la Livonie qui ne passent pas douze cents mille. Alors il se trouvera que la population fixe de la Russie, ne s'éleve qu'à 14, 892, 780 personnes des deux sexes.

Il seroit également inutile & impossible de faire le dénombrement des peuples errans dans ces vastes déserts. Comme ces hordes de Tartares, de Sibériens, de Samoyédes, de Lapons, d'Ostiacks, ne sauroient contribuer à la richesse, à la force, à la splendeur d'un état ; ils doivent être comptés pour rien, ou pour peu de chose.

Lorsque la population est foible ; les revenus de l'Empire ne sauroient être considérables. A l'élévation de Pierre premier au trône, les impositions ne rendoient au fisc que vingt-cinq millions. Il les fit monter à soixante-cinq. Depuis sa mort ils n'ont augmenté que peu ;

& cependant les peuples ſuccombent ſous un fardeau qui eſt au-deſſus de leurs forces énervées par le deſpotiſme.

Tout invite la Ruſſie à remédier à ce défaut de population & de richeſſes. Elle n'y réuſſira que par l'agriculture. On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les provinces les plus ſeptentrionales. Aucune production ne peut proſpérer dans ces déſerts glacés. Ce ſera toujours avec des oiſeaux, des poiſſons, des bêtes fauves, que ſe nourriront, que s'habilleront, que payeront leur tribut, les habitans diſperſés de loin en loin dans ce climat dur & ſauvage.

A meſure qu'on s'éloigne du Nord, la nature devient moins avare en hommes & en productions. Cependant tout languit ſur un territoire immenſe, faute de bras & de moyens. Ce ſol attend ſa proſpérité des lumieres, de l'indulgence, des ſecours du gouvernement. L'Ukraine obtiendra une attention particuliere.

Cette vaſte contrée, qui, après avoir été dans la dépendance de la Porte & de la Pologne, eſt venue ſe perdre dans les poſſeſſions du Czar, eſt peut-être le pays le plus fécond du monde connu. La Ruſſie en tire la plupart de ſes conſommations, la plupart des objets de ſon commerce; & elle n'en obtient pas la

vingtieme partie de ce qu'on pourroit lui demander. Les Cosaques qui l'habitoient ont péri la plupart dans des expéditions meurtrieres. On a voulu les remplacer par des Ostiaques & des Samoyedes ; mais ne voyoit-on pas que ces hommes, par leur petitesse ou leur difformité, abbatardiroient sans fruit une race grande, robuste, & courageuse ? Il seroit facile & raisonnable, d'attirer les Moldaves & les Valaques, qui sont unis à la Russie par les liens de la même religion ; & qui la regardent comme le siege de l'Empire Grec.

Rien n'avanceroit plus la culture que l'exploitation des mines. La nature en a formé dans plusieurs provinces ; mais elle les a comme prodiguées à la Sibérie, quoique ce soit une contrée basse, & que le terrein y soit humide & marécageux. Le fer qu'on en tire est fort supérieur à celui des autres parties de la Russie, égal à celui de la Suede même. Ce travail occuperoit des hommes, que rien n'occupe, & fourniroit d'excellens instrumens d'agriculture à de malheureux esclaves, trop souvent réduits à fouiller avec du bois, une terre forte & rébelle. A l'extraction du fer, on ajouteroit celle de ces précieux métaux, qui enflamment si fort la cupidité de tous les hommes & de

tous

tous les peuples, & que la Sibérie possède exclusivement. Ses mines d'argent, près d'Argun, sont connues très-anciennement; & l'on a découvert depuis peu, des mines d'argent & d'or, dans le pays des Baskirs. Il est des nations auxquelles il conviendroit de négliger, de combler ces sources de richesses. Il n'en est pas ainsi de la Russie, où toutes les provinces intérieures sont dans un tel état de pauvreté, qu'on y connoît à peine ces signes de convention qui représentent toutes choses dans le commerce.

Celui que les Russes ont ouvert avec la Chine, avec la Perse, avec la Turquie, avec la Pologne, a presqu'uniquement pour base, les fourrures d'hermines, de zibelines, de loups blancs, de renards noirs, que fournit la Sibérie. Il y a telle peau, qu'à raison de la finesse, de la longueur, de la couleur, du lustre de son poil, le caprice des consommateurs a porté à un prix qu'on a peine à croire. Ces liaisons pourroient devenir plus considérables, & s'étendre à de nouveaux objets.

Cependant ce seroit toujours sur les côtes de la mer Baltique, que se feroient les plus grands enlevemens des productions du Pays. Rarement les voit-on passer par les mains des négocians Russes. Ils manquent généralement de

connoiſſances, de fonds, de crédit & de liberté. Ce ſont des maiſons étrangeres, qui reçoivent, qui expédient les marchandiſes.

Il n'eſt point d'état auſſi heureuſement ſitué, pour étendre ſon commerce. Preſque toutes les rivieres y ſont navigables. Pierre premier voulut que l'art ſecondât la nature, & que divers canaux joigniſſent ces fleuves les uns aux autres. Les plus importans ſont achevés. Il y en a qui n'ont pas encore atteint leur perfection; quelques-uns même dont on n'a fait que donner le plan. Tel eſt le grand projet de réunir la mer Caſpienne au Pont-Euxin, en creuſant un canal du Tanaïs au Volga.

Malheureuſement ces moyens, qui rendent ſi facile la circulation des denrées dans tout l'intérieur de la Ruſſie, & qui ſont accompagnés d'une communication aiſée avec toutes les parties du globe, ſont rendus inutiles par des entraves que l'induſtrie ne ſauroit vaincre.

Le gouvernement a concentré dans ſes mains la vente & l'achat des productions les plus importantes. Tant que ce monopole durera, les opérations de commerce ſeront néceſſairement infideles & languiſſantes. Le ſacrifice de ce revenu deſtructeur, contribueroit à la proſpérité publique; mais n'y ſuffiroit pas, ſans la réduction des troupes.

A l'élévation de Pierre premier au trône, l'état militaire de la Russie se réduisoit à quarante mille strelits, indisciplinés & féroces, qui n'avoient du courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre le souverain qu'ils déposoient ou qu'ils massacroient au gré de leur caprice. Ce grand prince cassa cette milice séditieuse, & parvint à former un état de guerre, modelé sur celui du reste de l'Europe.

Malgré la bonté de ses troupes, la Russie est, de toutes les puissances, celle qui doit éviter la guerre avec le plus de soin. La fureur de se donner de l'influence dans les affaires de l'Europe ne doit pas l'entraîner loin de ses frontieres : elle n'y pourroit agir sans subsides; & il seroit contre toute raison qu'un état, dont la population n'est que de six personnes par lieue quarrée, songeât à vendre son sang. L'accroissement d'un territoire déja trop étendu ne doit pas la pousser plus vivement aux hostilités. Jamais l'empire ne parviendra à recueillir le fruit des créations de son réformateur, à former un état contigu & serré, à devenir un peuple éclairé & florissant; à moins qu'il n'abdique la manie si dangereuse des conquêtes, pour se livrer uniquement aux arts de la paix. Aucun de ses voisins ne peut le forcer à s'écarter de cet heureux systême.

Du côté du Nord, l'empire est mieux gardé par la mer Glaciale, qu'il ne le seroit par des escadres ou des forteresses.

Un bataillon, & deux piéces de campagne, disperseroient toutes les hordes de Tartares qui pourroient remuer vers l'Orient.

Quand la Perse sortiroit de ses ruines, ses efforts iroient se perdre dans la mer Caspienne & dans l'immense desert qui la sépare de la Russie.

Au Midi, les Turcs sont aujourd'hui sans force ; & le théâtre où ils pourroient agir, est également destructeur du vaincu & du vainqueur.

Que peut craindre à l'Occident la Russie des Polonois, qui n'ont jamais eu ni places, ni troupes, ni revenu, ni gouvernement, & qui n'ont presque plus de territoire.

La Suede a perdu tout ce qui la rendoit formidable. Il ne lui reste que la certitude d'être dépouillée de la Finlande, lorsque la cour de Pétersbourg jugera cette opération convenable à ses intérêts.

Quand le génie de Frédéric, qui fait aujourd'hui dans le Nord le contrepoids des forces Moscovites, se perpétueroit dans ses successeurs, il n'est guère vraisemblable que l'ambition du Brandebourg se tournât contre la

Russie. Jamais ces monarques ne pourroient lever un bras sur cet empire, sans en étendre un autre vers l'Allemagne ; ce qui diviseroit nécessairement trop leurs efforts, pour être efficaces.

Il résulte de ces discussions, que la Russie doit à ses intérêts bien raisonnés, le sacrifice d'une partie de ses forces de terre. Peut-être celui d'une partie de sa marine n'est-il pas moins indispensable.

Les foibles relations de cet empire avec le reste de l'Europe, s'entretenoient uniquement par terre ; lorsque les Anglois cherchant un passage dans les mers du Nord pour arriver aux Indes orientales, découvrirent le port d'Archangel. Ayant remonté la Duina, ils arriverent à Moscou, & y jetterent les fondemens d'un nouveau commerce.

Il ne s'étoit pas ouvert d'autre porte de communication pour la Russie, quand Pierre I. entreprit d'attirer sur la mer Baltique les navigateurs qui fréquentoient la mer Blanche, & de procurer aux productions de son empire un débouché plus étendu, plus avantageux. Son esprit de création le porta bientôt plus loin. Il eut l'ambition de devenir une puissance maritime ; & ce fut à Cronstadt, qui sert de port à Pétersbourg, qu'il plaça ses flottes.

La mer n'eſt pas aſſez large devant le baſſin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer, ſont violemment pouſſés par l'impétuoſité de la Neva, ſur les côtes dangereuſes de la Finlande. On y arrive par un canal ſi rempli d'écueils, qu'il faut un tems fait exprès pour les éviter. Les vaiſſeaux s'y pourriſſent vîte. L'expédition des eſcadres eſt retardée plus longtems qu'ailleurs, par les glaces. On ne peut ſortir que par un vent d'Eſt, & les vents d'Oueſt régnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'eſt qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Péterſbourg, d'où les vaiſſeaux n'arrivent à Cronſtadt, qu'après avoir paſſé avec de grands dangers, un bas fond qui ſe trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre I. n'avoit eu cette prédilection aveugle, que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aiſément comprendre que Cronſtadt & Péterſbourg n'avoient pas été formés pour être l'entrepôt de ſes forces navales, & que l'art n'y pouvoit pas forcer la nature. Il auroit donné la préférence à Revel, qui ſe refuſoit beaucoup moins à cette importante deſtination. Peut-être ſes réflexions l'auroient-elles conduit à voir, que la poſition de

son empire ne l'appelloit pas à ce genre de puissance.

En effet, la Russie a peu de côtes; la plupart ne sont pas peuplées, & aucune ne naviguera jamais, à moins que le gouvernement ne change. Où trouver donc des hommes capables de conduire des vaisseaux de guerre?

Cependant Pierre I. vint à bout de créer une marine. Une passion que rien n'arrêtoit, lui fit surmonter des obstacles qu'on croyoit invincibles; mais ce fut avec plus d'éclat que d'utilité. Si ses successeurs sont jamais touchés du bien de leur empire, ils renonceront à la vaine gloire de montrer leur pavillon dans des parages éloignés, où il n'a pas à protéger un commerce qui ne se fait que dans les rades nationales, qui ne s'y fait même que par des négocians étrangers. Alors changeant de systême, la Russie épargnera les frais que lui coûtent inutilement trente-six ou quarante vaisseaux de guerre, & se réduira à ses galeres qui suffisent à sa défense, qui la mettront même en état d'attaquer toutes les puissances de la Baltique, si les circonstances l'exigeoient jamais.

Ces galeres sont de différentes grandeurs: on en dispose quelques-unes pour la cavalerie, & un plus grand nombre pour l'infanterie. Comme ce sont les soldats, tous instruits à

manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages ; il n'y a ni retardement ni dépenſe à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits, & le débarquement ſe fait où l'on eſt le moins attendu.

La deſcente exécutée, les troupes tirent les galeres à terre, & en forment un corps retranché. Une partie de l'armée eſt chargée de ſa garde, le reſte ſe répand dans le pays qu'on veut mettre à contribution. L'expédition faite, on ſe rembarque, pour recommencer ailleurs le ravage & la deſtruction. Combien d'expériences ont démontré l'efficacité de ces armemens !

Les changemens que nous avons indiqués ſont indiſpenſables pour rendre la Ruſſie floriſſante, mais ne ſauroient ſuffire. Pour donner à cette proſpérité quelque conſiſtance, il faut donner de la ſtabilité à l'ordre de la ſucceſſion. La couronne de cet empire fut long-tems héréditaire ; Pierre I. la rendit patrimoniale : elle eſt devenue élective à la derniere révolution. Cependant toute nation veut ſavoir à quel titre on lui commande ; & le titre qui le frappe le plus eſt celui de la naiſſance. Otez aux regards de la multitude ce ſigne viſible, & vous remplirez les états de révoltes & de diſſenſions.

Mais il ne suffit pas d'offrir aux peuples un souverain qu'ils ne puissent pas méconnoître. Il faut que ce souverain les rende heureux ; ce qui est impossible en Russie, à moins qu'on n'y change la forme du gouvernement.

L'esclavage civil est la condition de tous les sujets de cet empire, qui ne sont pas nobles : ils sont à la disposition de leurs barbares maîtres, comme le sont ailleurs les troupeaux. Entre ces esclaves, les plus maltraités sont les cultivateurs ; ces hommes précieux, dont, sous des climats plus fortunés, on a chanté avec tant d'enthousiasme le repos, le bonheur & la liberté.

L'esclavage politique est celui dans lequel est tombée toute la nation, depuis que les souverains ont établi l'autorité arbitraire. Parmi les sujets qu'on regarde comme libres dans cet empire, il n'en est aucun qui ait la sûreté morale de sa personne, la propriété constante de ses biens, une liberté, qu'il ne puisse perdre que dans des cas prévus & déterminés par la loi.

On occupe depuis long-tems l'Europe du projet d'un code, qui doit donner une législation à la Russie. L'auguste princesse qui la gouverne a très-bien senti, qu'il falloit que les peuples approuvassent eux-mêmes les loix qu'ils

devoient ſuivre, pour qu'ils les reſpectaſſent & les chériſſent comme leur propre ouvrage. *Mes enfans*, a-t-elle dit aux députés de toutes les villes de ſon vaſte empire, *peſez avec moi l'intérêt de la nation ; formons enſemble un corps de loix qui établiſſe ſolidement la félicité publique.* Mais que ſont des loix ſans magiſtrats ? Que ſont des magiſtrats dont le deſpote peut réformer les jugemens ſelon ſon caprice, ou qu'il peut même punir de les avoir rendus ?

Sous un tel gouvernement, il ne ſauroit exiſter de lien entre les membres & leur chef. S'il eſt toujours redoutable pour eux, toujours ils ſont redoutables pour lui. La force publique dont il abuſe pour les écraſer, n'eſt que le produit des forces particulieres de ceux qu'il opprime. Le déſeſpoir, ou un ſentiment plus noble, peuvent à chaque inſtant les tourner contre lui.

Le reſpect qu'on doit à la mémoire d'un auſſi grand homme que Pierre I, ne doit pas empêcher de dire, qu'il ne lui fut pas donné de voir l'enſemble d'un état bien conſtitué. Il étoit né avec du génie. On lui inſpira l'amour de la gloire. Cette paſſion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, l'opiniâtreté, oppoſoient à ſes en-

treprises. Avec ces vertus, & les étrangers qu'il appella à lui, il réussit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit plusieurs réglemens nécessaires pour le succès de ses hardis projets; mais quoique les voix de la renommée lui ayent prodigué de toutes parts le sublime titre de législateur, à peine publia-t-il deux ou trois loix, qui même portoient l'empreinte d'un caractere féroce. On ne le vit pas s'élever, jusqu'à combiner la félicité de ses peuples avec sa grandeur personnelle. Après ses magniques établissemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la servitude & dans l'oppression. Il ne voulut rien relâcher de son despotisme, il l'aggrava peut-être; & laissa à ses successeurs cette idée atroce & destructive, que les sujets ne sont rien, & que le souverain est tout.

Depuis sa mort, on n'a cessé de répéter que la nation n'étoit pas encore assez éclairée, pour qu'on pût rompre utilement ses fers. Courtisans flatteurs, ministres infideles, apprenez que la liberté est le premier droit de tous les hommes; que le soin de la diriger vers le bien commun, doit être le but de toute société raisonnablement ordonnée; & que le crime de la force, est d'avoir privé la plus

grande partie du globe de cet avantage naturel.

Catherine, qui paroît avoir porté ſur le trône l'ambition des grandes choſes, commence à comprendre, que des ravages dans les déſerts de la Moldavie, & dans quelques iſles ſans défenſe, achetés par le ſang de deux ou trois cents mille hommes, ne rendront pas ſon nom cher & vénérable à la poſtérité. On la voit occupée à faire naître chez un peuple abruti par l'eſclavage, le ſentiment de la liberté. Réuſſira-t-elle à l'égard de la génération actuelle? c'eſt un problême. Pour les races futures, voici peut-être les moyens qu'il conviendroit d'employer.

Il faut choiſir la province la plus féconde de l'empire, y bâtir des maiſons, les pourvoir de toutes les choſes néceſſaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faut appeller des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'aſyle qu'on leur aura préparé, leur aſſurer une ſubſiſtance pour trois ans, les faire gouverner par un chef qui n'ait aucun domaine dans la contrée. Il faut accorder la tolérance à toutes les religions, & par conſéquent permettre des cultes particuliers & domeſtiques, & n'en point permettre de public.

C'eſt de-là que le levain de la liberté s'étendra dans tout l'empire : les pays voiſins verront le bonheur de ces colons, & ils voudront être heureux comme eux. Jetté chez des ſauvages, je ne leur dirois pas, conſtruiſez une cabane qui vous aſſure une retraite contre l'inclémence des ſaiſons, ils ſe moqueroient de moi ; mais je la bâtirois. Le tems rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance ; le ſauvage le verroit, & l'année ſuivante il m'imiteroit. Je ne dirois pas à un peuple eſclave, ſois libre ; mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, & il la deſireroit.

Je me garderois bien de charger mes tranſfuges des premieres dépenſes que j'aurois faites pour eux. Je me garderois bien davantage de rejetter ſur les ſurvivans, la dette prétendue de ceux qui mourroient ſans l'avoir acquittée. Cette politique ſeroit auſſi fauſſe qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don ſa perſonne, ſes forces, ſes talens, ſa vie, ne vous gratifie-t-il pas aſſez ? Faut-il qu'il vous paye la rente du don qu'il vous fait ? Lorſqu'il ſera opulent, alors vous le traiterez comme votre ſujet ; encore attendrez-vous la troiſiéme ou quatriéme génération, ſi vous voulez que votre projet proſpere, & amener vos peuples à une condi-

tion dont ils auront eu le tems de connoître les avantages.

Dans ce nouvel ordre de perſonnes & de choſes, où les intérêts du monarque ne ſeront plus que ceux de ſes ſujets, il faudra pour donner des forces à la Ruſſie, tempérer l'éclat de ſa gloire; ſacrifier l'influence qu'elle a pris dans les affaires générales de l'Europe; réduire Pétersbourg, devenu mal-à-propos une capitale, à n'être qu'un entrepôt de commerce; tranſporter le gouvernement dans l'intérieur de l'empire. C'eſt de ce centre de la domination, qu'un ſouverain ſage, jugeant avec connoiſſance des beſoins & des reſſources, pourra travailler efficacement à lier entr'elles les parties trop détachées de ce grand état. De l'anéantiſſement de tous les genres d'eſclavage, il ſortira un tiers état, ſans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumieres.

Juſqu'à cette époque, la cour de Ruſſie fera des efforts inutiles pour éclairer les peuples, en appellant des hommes célebres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays, comme les plantes étrangeres périſſent dans nos ſerres. Inutilement on formera des écoles & des académies à Pétersbourg; inutilement on enverra à Paris & à

Rome des éleves ſous les meilleurs maîtres. Ces jeunes gens, au retour de leur voyage, ſeront forcés d'abandonner leur talent, pour ſe jetter dans des conditions ſubalternes qui les nourriſſent. En tout, il faut commencer par le commencement ; & le commencement eſt de mettre en vigueur les arts méchaniques & les claſſes baſſes. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur ſein ſortiront des enfans, qui, dégoûtés de la profeſſion pénible de leurs peres, ſe mettront à penſer, à diſcourir, à arranger des ſyllabes, à imiter la nature ; & alors vous aurez des poëtes, des philoſophes, des orateurs, des ſtatuaires & des peintres. Leurs productions deviendront néceſſaires aux hommes opulens, & ils les acheteront. Tant qu'on eſt dans le beſoin, on travaille ; on ne ceſſe de travailler que quand le beſoin ceſſe. Alors naît la pareſſe ; avec la pareſſe, l'ennui : & partout les beaux-arts ſont les enfans du génie, de la pareſſe & de l'ennui.

Étudiez les progrès de la ſociété, & vous verrez des Agriculteurs dépouillés par des brigands ; ces agriculteurs oppoſer à ces brigands une portion d'entr'eux, & voilà des ſoldats. Tandis que les uns récoltent, & que les autres

font ſentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur & au ſoldat, vous faites un métier pénible & laborieux. Si vous vouliez, vous ſoldats, nous défendre, vous laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de votre fatigue par nos danſes & nos chanſons. Voilà le troubadour & l'homme de lettres. Avec le tems, cet homme de lettres s'eſt ligué, tantôt avec le chef contre les peuples, & il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple contre le tyran, & il a chanté la liberté. Dans l'un & l'autre cas, il eſt devenu un citoyen important.

Suivez la marche conſtante de la nature; auſſi-bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts & vos dépenſes s'épuiſer ſans fruit; vous verrez tout périr autour de vous; vous vous retrouverez preſqu'au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, & vous y reſterez juſqu'à ce que les circonſtances faſſent ſortir de votre propre ſol une police indigente, dont les lumieres étrangeres peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en eſpérez pas davantage, & cultivez votre ſol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'eſt que les ſciences & les arts nés ſur votre ſol, s'avanceront peu-à-peu à leur perfection, &

& que vous serez des originaux ; au lieu que si vous empruntez des modeles étrangers, vous ignorerez la raison de leur perfection, & vous vous condamnerez à n'être jamais que de foibles copies.

Le tableau qu'on s'est permis de tracer de la Russie, pourra paroître un hors-d'œuvre ; mais peut-être le moment étoit-il favorable pour apprécier une puissance qui, depuis quelques années, joue un rôle si fier & si éclatant. Il faut parler maintenant des liaisons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.

XLI. Liaisons des Européens avec la Chine. État de cet Empire, relativement au commerce.

La Chine est le pays de la terre où il y a le moins de gens oisifs, le seul peut-être où il n'y en ait point. Quoiqu'on y ait le secours de l'imprimerie, & tous les moyens généraux de l'éducation, on n'y voit cependant ni grand édifice, ni belle statue, ni poëme, ni éloquence, ni musique, ni peinture, ni même aucune des connoissances qu'un homme seul, isolé, méditatif, pourroit porter par ses efforts à un grand point de perfection. Comme les mœurs ne permettent pas l'émigration, & que la population de l'empire est excessive, le nécessaire est la limite des travaux. Il y a plus de profit à l'invention du plus petit art utile, qu'à la plus sublime découverte qui ne montre

que du génie. On fait plus de cas de celui qui ſait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui réſoudroit le problême des trois corps. C'eſt-là ſur-tout que ſe fait la queſtion, qu'on n'entend que trop fréquemment parmi nous : *à quoi cela ſert-il?* L'attente de la diſette qui s'avance, remplit tous les citoyens d'activité, de mouvement & d'inquiétude. Il n'y a pas un inſtant qui n'ait ſa valeur. L'intérêt doit être le mobile ſecret ou public de toutes les actions. Il eſt impoſſible que les menſonges, les fraudes, les vols ne ſe multiplient : les ames y doivent être baſſes, l'eſprit y doit être petit, intéreſſé, retréci & meſquin.

Un Européen achete des étoffes à Canton ; il eſt trompé ſur la quantité, la qualité & le prix. Les marchandiſes ſont dépoſées ſur ſon bord. La friponnerie du marchand Chinois eſt déjà reconnue. Lorſqu'il vient chercher ſon argent, l'Européen lui dit : Chinois, tu m'as trompé ; le Chinois répond, cela ſe peut, mais il faut payer. L'Européen : Mais tu es un fripon, un gueux, un miſérable. Le Chinois : Européen, cela ſe peut, mais il faut payer. L'Européen paye ; le Chinois reçoit ſon argent, & dit en ſe ſéparant de ſa dupe : A quoi t'a ſervi ta colere ? Qu'ont produit tes injures ? N'aurois-tu pas beaucoup mieux fait de payer

tout de suite, & de te taire ? Par-tout où l'on est insensible à l'insulte, par-tout où l'on rougit si peu de la friponnerie, l'empire peut être très-bien gouverné; mais les mœurs particulieres sont très-vicieuses.

Cet esprit d'avidité réduisit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur aux monnoies d'or & d'argent qui étoient d'un usage général. Le nombre des faux-monnoyeurs, qui augmentoit chaque jour, ne permettoit pas une autre conduite : on ne fabriqua plus que des especes de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare, par des événemens dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages, si connus sous le nom de cauris. Le gouvernement s'étant apperçu que le peuple se dégoûtoit d'un objet si fragile, ordonna que les ustensiles de cuivre répandus dans tout l'empire, fussent livrés aux hôtels des monnoies. Ce mauvais expédient n'ayant pas fourni des ressources proportionnées aux besoins publics, on fit raser environ quatre cents temples de Foé, dont les idoles furent fondues. Dans la suite, la cour paya les magistrats & l'armée, partie en cuivre, & partie en papier. Les esprits se révolterent contre une innovation si dangereuse, & il fallut y renoncer. Depuis cette époque qui remonte à

trois siecles, la monnoie de cuivre est la seule monnoie légale.

Malgré le caractère intéressé des Chinois, leurs liaisons extérieures furent long-tems très-peu de chose. L'éloignement où cette nation vivoit des autres peuples, venoit du mépris qu'elle avoit pour eux. Cependant on desira plus qu'on n'avoit fait de fréquenter les ports voisins; & le gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs, que l'ancien gouvernement, favorisa ce moyen d'accroître les richesses de la nation. Les expéditions qui, jusqu'alors, n'avoient été permises que par la tolérance intéressée des commandans des provinces maritimes, se firent ouvertement. Un peuple dont la sagesse étoit célebre, ne pouvoit manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avoit de lui pour établir le goût des marchandises qu'il pouvoit fournir; & son activité embrassa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été surement plusieurs fois conquise par eux, & qu'on a vue, tantôt esclave, tantôt indépendante des Chinois, dont elle est actuellement tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étof-

ſes de ſoie, & prennent en échange des toiles de chanvre & de coton, & du ginſeng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, achetent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac, qu'ils payent avec des moutons, des bœufs, des fourrures, & ſur-tout du ginſeng. Cet arbuſte ne croît que ſur les montagnes les plus éſcarpées, au milieu des forêts les plus épaiſſes, autour des rochers les plus affreux. Sa tige hériſſée d'une eſpece de poil, eſt d'ailleurs unie, ronde, & d'un rouge foncé, excepté dans la partie inférieure où elle blanchit un peu. Elle s'éleve à la hauteur d'environ dix-huit pouces. Vers la cime, elle jette des rameaux d'où ſortent des feuilles oblongues, menues, cotoneuſes, dentelées, d'un verd obſcur par-deſſus, blanchâtre & luiſant par-deſſous. On connoît ſon âge par ſes branches, & ſon âge augmente ſon prix. Le ginſeng a pluſieurs vertus, dont les plus reconnues ſont de fortifier l'eſtomac & de purifier le ſang. Il eſt ſi précieux aux yeux des Chinois, qu'ils ne le trouvent jamais trop cher. Le gouvernement fait cueillir tous les ans cette plante par dix mille ſoldats Tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginſeng. On leur donne pour

le reste un poids égal en argent. Cette récolte est interdite aux particuliers. Une défense si odieuse ne les empêche pas d'en chercher. Sans cette contravention à une loi injuste, ils seroient hors d'état de payer les marchandises qu'ils tirent de l'empire, & réduits par conséquent à s'en passer.

On a déja fait connoître le commerce de la Chine avec les Russes. Actuellement il n'est pas important; mais il peut & il doit le devenir.

Celui qu'elle fait avec les habitans de la petite Bucharie, se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps, pour les grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrens, quand la neige commence à fondre. Si jamais ces barbares apprennent à exploiter les mines dont leurs montagnes sont remplies, on verra des liaisons, aujourd'hui languissantes, prendre un accroissement, dont il n'est pas possible de fixer les bornes.

L'empire est séparé des états du Mogol & des autres contrées des Indes par des sables, des montagnes, des rochers qui rendent toute communication impraticable. Aussi son commerce de terre est-il si borné, qu'il ne passe pas huit ou neuf millions. Celui qu'il fait par mer est plus considérable.

C'eſt avec ſes ſoiries, ſon thé, ſa porcelaine, & quelques autres objets de moindre importance, qu'il le ſoutient. Le Japon paye les Chinois avec du cuivre & de l'or; les Philippines, avec des piaſtres; Batavia, avec des poivres & des épiceries; Siam, avec des bois de teinture & des vernis; le Tonquin, avec des ſoies; la Cochinchine, avec du ſucre & de l'or. Toutes ces branches réunies peuvent monter à trente millions, & occuper cent cinquante bâtimens. Les Chinois gagnent au moins cent pour cent dans ces différentes affaires, dont la Cochinchine fournit la moitié. Ils ont pour correſpondans dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, les deſcendans de ceux de leurs compatriotes qui s'exilerent de leur patrie lorſque les Tartares s'en rendirent maîtres.

Le commerce de la Chine qui, du côté du Nord, ne s'étend pas plus loin que le Japon; ni du côté de l'Orient, au-delà des détroits de Malaca & de la Sonde, auroit vraiſemblablement acquis une plus grande extenſion; ſi les conſtructeurs Chinois, moins aſſervis aux anciens uſages, avoient daigné s'inſtruire à l'école des navigateurs Européens.

Ceux d'entre eux qui parurent les premiers ſur les côtes de la Chine, furent admis dans

toutes les rades indifféremment. Leur extrême familiarité avec les femmes ; leurs violences avec les hommes ; des actes répétés de hauteur & d'indiscrétion les firent concentrer depuis à Canton, le port le plus méridional de l'empire.

Cette ville est située sur les bords du Tigre, riviere considérable qui communique, d'un côté par divers canaux avec les provinces les plus reculées, & qui de l'autre conduit au pied de ses murs les plus grands vaisseaux. On y voyoit nos pavillons mêlés avec ceux du pays. Dans la suite l'on a obligé les navires Européens de s'arrêter à Hoaung-pon, à quatre lieues de la place. Il est douteux si ce fut la crainte de quelque surprise qui inspira cette précaution, ou si ce fut un moyen imaginé par les gens en place pour leurs intérêts particuliers. La défiance & l'avidité des Chinois autorisent les deux conjectures.

Cet arrangement ne changea rien à la situation personnelle des navigateurs. Ils continuerent à jouir dans Canton de toute la liberté qui ne choquoit pas l'ordre public. Leur caractère les portoit à en abuser ; & ils se lasserent bientôt de la circonspection nécessaire, dans un gouvernement rempli de formalités. On les punit de leur imprudence ; tout accès chez les

gens en place leur fut fermé. Le magistrat, fatigué de leurs plaintes continuelles, ne voulut plus les recevoir que par le canal des interprètes dépendans des marchands Chinois. Tous les Européens eurent ordre d'habiter dans un quartier qui leur fut assigné. On ne dispensa de cette obligation que ceux qui trouvoient ailleurs un hôte qui répondoit de leurs mœurs & de leur conduite. Les gênes augmentèrent encore en 1760. La cour avertie par les Anglois que le commerce éprouvoit des vexations criantes, fit partir de Pekin des commissaires, qui se laisserent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans un petit nombre de maisons, d'où ils ne pouvoient traiter qu'avec quelques négocians munis d'un privilége exclusif. Ce monopole vient de cesser; mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

Ces humiliations ne nous ont pas dégoûtés du commerce de la Chine. Nous continuons d'y aller chercher du thé, de la porcelaine, des soies, des soiries, du vernis, du papier, & quelques autres objets moins considérables.

XLII. Les Européens achetent du thé à la Chine.

Le thé est un arbrisseau de la hauteur de nos grenadiers ou de nos myrthes. Il vient des graines semées dans des trous de trois ou quatre pouces de profondeur. On n'estime de lui que

ſes feuilles. À trois ans il en offre en abondance ; mais il en donne moins à ſept. On le coupe alors à la tige pour obtenir des rejettons, dont chacun fournit à peu de choſe près autant de produit qu'un arbuſte entier.

La plupart des provinces de la Chine cultivent le thé : mais il n'a pas le même degré de bonté par-tout ; quoique par-tout on ait l'attention de le placer au Midi & dans les vallées. Celui qui croît ſur un ſol pierreux eſt fort ſupérieur à celui qui ſort des terres légeres ; & plus ſupérieur encore à celui qu'on trouve dans les terres jaunes.

La différence des terreins n'eſt pas la ſeule cauſe de la perfection plus ou moins grande du thé : les ſaiſons où la feuille eſt ramaſſée y influent encore davantage.

La premiere récolte ſe fait au commencement de Mars. Les feuilles, alors petites, tendres & délicates, forment ce qu'on appelle le thé impérial ; parce qu'il ſert principalement à l'uſage de la cour & des gens en place. Les feuilles de la ſeconde récolte qui eſt au mois d'Avril, ſont plus grandes & plus développées ; mais de moindre qualité que les premieres. Enfin le dernier & le moins eſtimé du thé, ſe recueille dans le mois ſuivant. Les uns & les autres ſont enfermés dans des

boëtes d'étain groſſier, pour les garantir de l'impreſſion de l'air qui leur feroit perdre leur parfum.

Le thé eſt la boiſſon ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduiſit l'uſage. Dans preſque tout leur empire, les eaux ſont mal-ſaines & de mauvais goût. De tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eut un ſuccès entier. L'expérience lui fit attribuer d'autres vertus. On ſe perſuada que c'étoit un excellent diſſolvant, qui purifioit le ſang, qui fortifioit la tête & l'eſtomac, qui facilitoit la digeſtion & la tranſpiration.

La haute opinion que les premiers Européens qui pénétrerent à la Chine, ſe formerent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée, peut-être exagérée, qu'il avoit du thé. Ils nous communiquerent leur enthouſiaſme, & cet enthouſiaſme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe & de l'Amérique, dans les contrées où l'air eſt groſſier & chargé de vapeurs.

Quelle que ſoit en général la force des préjugés, on ne peut guère douter que le thé ne produiſe quelques heureux effets chez les nations qui en ont le plus univerſellement adopté l'uſage. Ce bien ne doit pas être pourtant ce

qu'il est à la Chine même. On sçait que les Chinois gardent pour eux le thé le mieux choisi & le mieux soigné. On sçait qu'ils mêlent souvent au thé qui sort de l'Empire d'autres feuilles, qui, quoique ressemblantes pour la forme, peuvent avoir des propriétés différentes. On sçait que la grande exportation qui se fait du thé, les a rendus moins difficiles sur le choix du terrein, & moins exacts pour les préparations. Notre maniere de le prendre, se joint à ces négligences, à ces infidélités. Nous le buvons trop chaud & trop fort. Nous y mêlons toujours beaucoup de sucre, souvent des odeurs, & quelquefois des liqueurs nuisibles. Indépendamment de ces considérations, le long trajet qu'il fait par mer suffiroit pour lui faire perdre la plus grande partie de ses sels bienfaisans.

On ne pourra juger définitivement des vertus du thé, que lorsqu'il aura été transplanté dans nos climats. On commençoit à désespérer du succès, quoique les expériences n'eussent été tentées qu'avec des graines, &, à ce qu'on prétend, avec des graines mal choisies. Il a été enfin porté un arbrisseau, dont la tige avoit six pouces; & c'est à M. Linnœus, au plus célébre botaniste de l'Europe, qu'il a été remis. Cet habile homme est parvenu à le conserver; & il espere de le multiplier en plein air, en

Suede même ; puisqu'il ne périt pas dans les régions les plus septentrionales de la Chine. Ce sera un très-grand avantage de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut que difficilement perdre autant à changer de terrein, qu'à moisir dans la longue traversée qu'elle étoit obligée de faire. Il n'y a pas long-tems que nous étions tout aussi éloignés du secret de faire de la porcelaine.

XLIII. Les Européens achetent de la porcelaine à la Chine.

Il existoit il y a quelques années dans le cabinet du comte de Caylus, deux ou trois petits fragmens d'un vase crû Egyptien, qui, dans des essais faits avec beaucoup de soins & d'intelligence, se trouverent être de porcelaine non couverte. Si ce savant ne s'est pas mépris ou n'a pas été trompé, ce bel art étoit déja connu dans les beaux tems de l'ancienne Égypte. Mais il faudroit des monumens plus authentiques qu'un fait isolé, pour en faire refuser l'invention à la Chine, où l'origine s'en perd dans la nuit des tems.

Sans entrer dans le systême de ceux qui veulent donner à l'Égypte une antériorité de fondation, de loix, de sciences & d'arts de toute espece, que la Chine a peut-être autant de droit de revendiquer en sa faveur ; qui sait si ces deux empires, également anciens, n'ont pas reçu toutes leurs institutions sociales d'un

peuple formé dans le vaste espace de terre qui les sépare ? Si les habitans sauvages des grandes montagnes de l'Asie, après avoir erré durant plusieurs siécles dans le continent, qui fait le centre de notre hémisphere, ne se sont pas dispersés insensiblement vers les côtes des mers qui l'environnent, & formés en corps de nation séparées à la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, en Egypte ? Si les déluges successifs, qui ont pu désoler cette partie de la terre, n'ont pas emprisonné les hommes dans ces régions, coupées par des montagnes & des déserts ? Ces conjectures sont d'autant moins étrangeres à l'histoire du commerce, que celle-ci doit, tôt ou tard, donner les plus grandes lumieres sur l'histoire générale du genre-humain, de ses peuplades, de ses opinions, & de ses inventions de toute espece.

Celle de la porcelaine est, sinon une des plus merveilleuses, du moins l'une des plus agréables qui soient sorties des mains de l'homme. C'est la propreté du luxe qui vaut mieux que sa richesse.

La porcelaine est une espece de poterie, ou plutôt c'est la plus parfaite de toutes les poteries. Elle est plus ou moins blanche, plus ou moins solide, plus ou moins transparente. La transparence ne lui est pas même tellement es-

ſentielle, qu'il n'y en ait beaucoup & de fort belle ſans cette propriété.

La porcelaine eſt couverte ordinairement d'un vernis blanc ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'eſt autre choſe qu'une couche de verre fondu & glacé, qui ne doit jamais avoir qu'une demi tranſparence. On donne le nom de couverte à cette couche, qui conſtitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette eſpece de vernis, ſe nomme biſcuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinſeque de l'autre, mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.

Le mot de poterie convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, ſa matiere eſt priſe immédiatement dans les ſubſtances de la terre même, ſans autre altération de l'art qu'une ſimple diviſion de leurs parties. Il ne doit entrer aucune ſubſtance métallique ni ſaline dans ſa compoſition, pas même dans ſa couverte, qui doit ſe faire avec des matieres auſſi ſimples, ou peu s'en faut.

La meilleure porcelaine & communément la plus ſolide, ſera celle qui ſera faite avec le moins de matieres différentes; c'eſt-à-dire, avec une pierre vitrifiable, & une belle argile blanche & pure. C'eſt de cette derniere terre

que dépend la ſolidité & la conſiſtance de la porcelaine & de toute la poterie en général.

Les connoiſſeurs diviſent en ſix claſſes la porcelaine qui nous vient d'Aſie : la porcelaine truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon, celle de la Chine, le Japon Chiné & la porcelaine de l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup-d'œil qu'à un caractere bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainſi ſans doute parce qu'elle a de la reſſemblance avec les écailles de la truite, paroît être la plus ancienne, & celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections. La pâte en eſt toujours fort griſe, & la couverte en eſt gerſée en mille manieres. Cette gerſure n'eſt pas ſeulement dans la couverte, elle prend auſſi ſur le biſcuit. De-là vient que cette porcelaine n'eſt preſque point tranſparente, qu'elle n'eſt point ſonore, qu'elle eſt très-fragile, & qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gerſures, on l'a bariolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait ſon mérite & ſa réputation. La facilité avec laquelle M. le comte de Lauraguais l'a imitée, a convaincu les gens attentifs que cette eſpece de porcelaine n'eſt qu'une porcelaine manquée.

Le

Le blanc ancien eſt certainement d'une grande beauté; ſoit qu'on s'en tienne à l'éclat de ſa couverte; ſoit qu'on en examine le biſcuit. Cette porcelaine eſt précieuſe, aſſez rare & de peu d'uſage. Sa pâte paroît très-courte, & on n'en a pu faire que de petits vaſes, ou des figures, & des magots dont la forme ſe prête à ſon défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paroiſſe certain qu'il s'en fait de très-belle de la même eſpece à la Chine. Il y en a de deux teintes différentes, l'une qui a le blanc de la crême précisément, l'autre qui joint à ſa blancheur un léger coup-d'œil bleuâtre qui ſemble annoncer plus de tranſparence. En effet la couverte ſemble être un peu plus fondue dans celle-ci. On a cherché à imiter cette porcelaine à ſaint Cloud, & il en eſt ſorti des pieces qui paroiſſoient fort belles. Ceux qui les ont examinées de plus près, ont trouvé que c'étoit des frittes, que c'étoit du plomb, & qu'elles ne pouvoient pas ſoutenir le parallele.

Il eſt plus difficile qu'on ne penſe de bien diſtinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon, de ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connoiſſeur que nous avons conſulté, prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement Japon a une couverture

plus blanche & moins bleuâtre que la porcelaine de la Chine, que les ornemens y ſont mis avec moins de profuſion, que le bleu y eſt plus éclatant, que les deſſins & les fleurs y ſont moins baroques, mieux copiés de la nature. Son témoignage paroît confirmé par les écrivains, qui diſent que les Chinois qui trafiquent au Japon, en rapportent quelques pieces de porcelaine qui ont plus d'éclat & moins de ſolidité que les leurs, & qu'ils s'en ſervent pour la décoration de leurs appartemens, mais jamais pour l'uſage, parce qu'elles ſoutiennent difficilement le feu. Il croit de la Chine tout ce qui eſt couvert d'un vernis coloré, ſoit en verd celadon, ſoit en couleur bleuâtre, ſoit en violet pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon nous eſt venu, ou nous vient, par la voie des Hollandois, les ſeuls Européens à qui l'entrée de cet empire ne ſoit pas interdite. Il eſt poſſible qu'ils l'ayent choiſi dans les porcelaines que les Chinois y apportent annuellement, qu'ils l'ayent acheté à Canton même. Dans l'un & l'autre cas, la diſtinction entre la porcelaine du Japon & celle de la Chine, ſeroit fauſſe au fond, & n'auroit d'autre baſe que le préjugé. Il réſulte cependant de cette opinion, que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon, eſt toujours de très-belle porcelaine.

Il y a moins à douter sur ce qu'on appelle porcelaine de la Chine. La couverte est plus bleuâtre, elle est plus chargée de couleurs, & les dessins en sont plus bisarres que dans celle qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même est communément plus blanche, plus liée, plus grasse; son grain plus fin, plus serré, & on lui donne moins d'épaisseur. Parmi les diverses porcelaines qui se fabriquent à la Chine, il y en a une qui est fort ancienne. Elle est peinte en gros bleu, en beau rouge & en verd de cuivre. Elle est fort grossiere, fort massive, & d'un poids fort considérable. Il s'en trouve de cette espece qui est truitée. Le grain en est souvent sec & gris. Celle qui n'est pas truitée est sonore; mais l'une & l'autre ont très-peu de transparence. Elle se vend sous le nom d'ancien Chine, & les pieces les plus belles sont censées venir du Japon. C'étoit originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le tems & l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de transparence, & les couleurs appliquées avec plus de soin, ont eu plus d'éclat. Cette porcelaine differe essentiellement des autres, en ce qu'elle est faite d'une pâte courte, qu'elle est très-dure & très-solide. Les pieces de cette porcelaine ont toujours en-dessous trois ou quatre

traces de ſupports, qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuiſſon. Avec ce ſecours on eſt parvenu à fabriquer des pieces d'une hauteur, d'un diametre conſidérables. Les porcelaines qui ne ſont pas de cette eſpece & qu'on appelle Chine moderne, ont la pâte plus longue, le grain plus fin, & la couverte plus glacée, plus blanche, plus belle. Elles ont rarement des ſupports, & leur tranſparence n'a rien de vîtreux. Tout ce qui eſt fabriqué de cette pâte eſt tourné facilement, en ſorte que la main de l'ouvrier paroît avoir gliſſé deſſus, ainſi que ſur une excellente argile. Les porcelaines de cette eſpece varient à l'infini pour la forme, pour les couleurs, pour la main d'œuvre & pour le prix.

Une cinquieme eſpece de porcelaine eſt celle à qui nous donnons le nom de Japon Chiné, parce qu'elle réunit aux ornemens de la porcelaine qu'on croit du Japon, ceux qui ſont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette eſpece de porcelaine, il s'en trouve une, enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverte a cela de particulier, qu'elle eſt d'un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi tranſparence; car les couvertures de la Chine ne ſont jamais tranſparentes tout-à-fait.

Les couleurs s'appliquent en général de la même maniere sur toutes les porcelaines de la Chine, sur celles même qu'on a faites à son imitation. La premiere, la plus solide de ces couleurs, est le bleu qu'on retire du saffre qui n'est autre chose que la chaux de cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à crud sur tous les vases, avant de leur donner la couverte & de les mettre au four; en sorte que la couverte qu'on met ensuite par-dessus lui sert de fondant. Toutes les autres couleurs, & même le bleu qui entre dans la composition de la palette, s'appliquent sur la couverte, & ont besoin d'être unies préalablement avec une matiere saline ou une chaux de plomb qui favorise leur ingrez dans la couverte. Une maniere particuliere & assez familiere aux Chinois de peindre la porcelaine, c'est de colorer la couverte toute entiere. Pour lors la couleur ne s'applique ni dessus ni dessous la couverte, mais on la mêle & on l'incorpore dans la couverte elle-même. Il se fait des choses de fantaisie très-extraordinaires en ce genre. De quelque maniere que les couleurs soient appliquées, elles se tirent communément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales & du cuivre. Celle du cuivre est très-délicate & demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont nous avons parlé se font à King-to-ching, bourgade immense de la province de Kiansi. Elles y occupent cinq cens fours & un million d'hommes. On a essayé à Pékin, & dans d'autres lieux de l'empire, de les imiter; & les expériences ont été malheureuses par-tout, malgré la précaution qu'on avoit prise de n'y employer que les mêmes ouvriers, les mêmes matieres. Aussi a-t-on universellement renoncé à cette branche d'industrie, excepté au voisinage de Canton où on fabrique la porcelaine connue parmi nous sous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en est longue & facile; mais en général les couleurs, le bleu sur-tout & le rouge de mars, y sont très-inférieurs à ce qui vient du Japon & de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relevent en bosse, & sont communément mal appliquées. On ne voit du pourpre que sur cette porcelaine, ce qui a fait follement imaginer qu'on le peignoit en Hollande. La plûpart des tasses, des assiettes, des autres vases que portent nos négocians, sortent de cette manufacture, moins estimée à la Chine que ne le sont dans nos contrées celles de fayance.

Nous avons cherché à naturaliser parmi nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en est occupée

plus heureusement que les autres états. Sa porcelaine est de la vraie porcelaine, & vraisemblablement composée de matieres fort simples, quoique dépendante sûrement d'une combinaison plus recherchée que celle de l'Asie. Cette combinaison particuliere, & la rareté des matériaux qui entrent dans sa composition, doivent causer la cherté de cette porcelaine. Comme il ne sort de cette manufacture qu'une seule & même espece de pâte, on a pensé avec assez de vraisemblance que les Saxons ne possedent que leur secret, & n'ont point du tout l'art de la porcelaine. On est confirmé dans ce soupçon par la grande ressemblance qu'il y a entre la mie & le grain de la porcelaine de Saxe, & celles de quelques autres porcelaines d'Allemagne, qui paroissent faites par une combinaison à-peu-près semblable.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on peut assurer qu'il n'y a point de porcelaine dont la couverte soit plus agréable à la vue, plus égale, plus unie, plus solide & plus fixe. Elle résiste à un très-grand feu, beaucoup plus long-tems que différentes couvertes des porcelaines de la Chine. Ses couleurs jouent agréablement & ont un ton très-mâle. On n'en connoît point d'aussi bien assorties à la couverte. Elles ne sont ni trop, ni trop peu fon-

dues. Elles ont du brillant, ſans être noyées & glacées, comme la plupart de celles de Sevre.

Ce mot nous avertit qu'il faut parler des porcelaines de France. On ſait qu'elles ne ſont faites, ainſi que celles d'Angleterre, qu'avec des frittes, c'eſt-à-dire, avec des pierres infuſibles par elles-mêmes, auxquelles on fait prendre un commencement de fuſion, en y joignant une quantité de ſel plus ou moins conſidérable. Auſſi ſont-elles plus vitreuſes, plus fuſibles, moins ſolides & plus caſſantes que toutes les autres. Celle de Sevre qui eſt ſans comparaiſon la plus mauvaiſe de toutes, & dont la couverte a toujours un coup-d'œil jaunâtre ſale, qui décéle le plomb dont elle eſt chargée, n'a que le mérite que peuvent lui donner des deſſinateurs, des peintres du premier ordre. Ces grands maîtres ont mis tant d'art à quelques-unes de ces pieces, qu'elles feront précieuſes pour la poſtérité; mais en elle-même, elle ne ſera jamais qu'un objet de goût, de luxe & de dépenſes. Les ſupports ſeront une des principales cauſes de ſa cherté.

Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit ſon dernier coup de feu, ſe trouve dans un état de fuſion commencée: elle a pour lors, de la molleſſe, & pourroit être maniée comme

le fer lorsqu'il est embrâsé. On n'en connoît point qui ne souffre, qui ne se tourmente lorsqu'elle est dans cet état. Si les piéces qui sont tournées ont plus d'épaisseur & de saillie d'un côté que de l'autre, aussi-tôt, le fort emporte le foible : elles fléchissent de ce côté, & la piece est perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaines, faits de la même pâte, de différentes formes, qu'on applique au-dessous ou contre les parties qui font plus de saillie & courent plus de risques de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mesure qu'elle cuit, il faut non-seulement que la matiere dont on fait les supports puisse se retraire aussi; mais encore que sa retraite ne soit, ni plus, ni moins grande que celle de la piece qu'elle est destinée à soutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'ensuit que le support doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine est tendre au feu, & susceptible de vitrification, plus elle a besoin de support. C'est par cet inconvénient que pêche essentiellement la porcelaine de Sevre, dont la pâte est d'ailleurs fort chere, & qui en consomme souvent plus en support, qu'il n'en en-

tre dans la piéce de porcelaine même. La nécessité de ce moyen dispendieux, entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut cuire en même-tems que la porcelaine, qui est obligée, par-là, d'aller deux fois au feu. La porcelaine de la Chine & celles qui lui ressemblent étant faites d'une pâte plus solide, moins susceptible de vitrification, ont rarement besoin d'être soutenues, & se cuisent avec la couverture. Elles consomment donc beaucoup moins de pâte, souffrent moins de perte, demandent moins de tems, de soins & de feu.

Quelques écrivains ont cru bien établir la prééminence de la porcelaine d'Asie sur les nôtres, en disant que ces dernieres résistent moins au feu que celle qui leur a servi de modele, que toutes celles d'Europe fondent dans celle de Saxe, & que celle de Saxe finit par fondre dans celle des Indes. Rien n'est plus faux que cette assertion, prise dans toute son étendue. Il y a peu de porcelaines de la Chine, qui résistent autant au feu que celle de Saxe. Elle se déforment même & se bouillonnent au feu qui cuit celle de M. de Lauragais. Mais cela doit être compté pour rien ou pour fort peu de chose. La porcelaine n'est pas

faite pour retourner dans les fours dont elle est sortie. Elle n'est pas destinée à essuyer un feu de reverbere.

C'est par la solidité que les porcelaines de la Chine l'emportent véritablement sur celles d'Europe ; c'est par la propriété qu'elles ont d'être échauffées plus promptement & avec moins de risque, de souffrir sans danger l'impression subite des liqueurs froides ou bouillantes ; c'est par la facilité qu'elles offrent de les cuire & de les travailler : avantage incomparable qui fait qu'on en fabrique, sans peine, des pieces de toutes grandeur, qu'on la cuit avec moins de risque, qu'elle est à meilleur marché, d'un usage universel, & qu'elle peut être par conséquent l'objet d'un commerce plus étendu.

Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes, c'est que sa pâte est admirable pour faire des creusets & mille autres ustensiles de ce genre, qui sont d'une utilité journaliere dans les arts. Non-seulement ces vases résistent plus long-tems au feu ; mais ce qui est bien plus précieux, ils ne communiquent rien aux verres & aux matieres qu'on y fait fondre. Leur matiere est si pure, si blanche, si compacte & si dure, qu'elle n'entre en fusion que difficilement & ne porte point de couleur.

La France touche au moment de jouir de toutes ces commodités. Il eſt certain que M. le comte de Lauragais, qui a cherché long-tems le ſecret de la porcelaine de la Chine, eſt parvenu à en faire qui lui reſſemble. Ses matériaux ont le même caractere ; & s'ils ne ſont pas exactement de la même eſpece, ils ſont au moins des eſpeces du même genre. Comme les Chinois, il peut faire ſa pâte longue ou courte, & employer à ſon choix ſon procédé, ou un procédé différent. Sa porcelaine ne le cede en rien à celle des Chinois pour la facilité à ſe tourner, à ſe modeler, & lui eſt ſupérieure par la ſolidité de ſa couverte, peut-être auſſi par ſon aptitude à recevoir les couleurs. S'il parvient à lui donner la même fineſſe, la même blancheur du grain, nous nous paſſerons aiſément de la porcelaine de la Chine. Il ne ſera pas ſi facile de renoncer à ſa ſoie.

XLIV. Les Européens achetent des ſoies à la Chine.

Les annales de cet empire attribuent la découverte de la ſoie à l'une des femmes de l'empereur Hoangti. Les impératrices ſe firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, d'en tirer la ſoie & de la mettre en œuvre. On prétend même qu'il y avoit dans l'intérieur du palais, un terrein deſtiné à la culture des mûriers. L'impératrice, accompagnée des dames les plus diſtinguées de ſa cour, ſe ren-

y cueilloit elle-même les feuilles de quelques branches qu'on abaissoit à sa portée. Une politique si sage, encouragea si bien cette branche d'industrie, que bientôt la nation qui n'étoit couverte que de peaux, se trouva habillée de soie. En peu de tems, l'abondance fut suivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de plusieurs hommes éclairés, de quelques ministres même, qui n'avoient pas dédaigné de porter leurs observations sur cet art nouveau. La Chine entiere s'instruisit dans leur théorie de tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

L'art d'élever les vers qui produisent la soie, de filer cette production, d'en fabriquer des étoffes, passa de la Chine aux Indes & en Perse, où il ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement, Rome n'eût pas donné jusqu'à la fin du troisiéme siécle une livre d'or, pour une livre de soie. La Grece ayant adopté cette industrie dans le huitiéme siécle; les soiries se répandirent un peu plus, sans devenir communes. Ce fut long-tems un objet de magnificence, réservé aux places les plus éminentes & aux plus grandes solemnités. Roger, roi de Sicile, appella enfin d'Athènes des ouvriers en soie; & bientôt la culture des mûriers s'é-

tendit de cette iſle au continent voiſin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avantage qui donnoit des richeſſes à l'Italie, & elles y parvinrent après quelques efforts inutiles. Cependant la nature du climat, & peut-être d'autres cauſes, n'ont pas permis d'avoir partout le même ſuccès.

Les ſoies de Naples, de Sicile, de Reggio, ſont toutes communes, ſoit en organſin, ſoit en trame. On les employe pourtant utilement; elles ſont mêmes néceſſaires pour les étoffes brochées, pour les broderies, pour tous les ouvrages où l'on a beſoin de ſoie forte.

Les autres ſoies d'Italie, celles de Novi, de Veniſe, de Toſcane, de Milan, du Montferrat, de Bergame & du Piémont, ſont employées en organſin pour chaîne, quoiqu'elles n'ayent pas toutes la même beauté, la même bonté. Les ſoies de Bologne eurent long-tems la préférence ſur toutes les autres. Depuis que celles du Piémont ont été perfectionnées, elles tiennent le premier rang pour l'égalité, la fineſſe, la légèreté. Celles de Bergame ſont celles qui en approchent le plus.

Quoique les ſoies que fournit l'Eſpagne ſoient en général fort belles, celles de Valence ont une grande ſupériorité. Les unes & les au-

tres ſont propres à tout. Leur ſeul défaut eſt d'être un peu trop chargées d'huile, ce qui leur fait beaucoup de tort à la teinture.

Les ſoies de France, ſupérieures à la plupart des ſoies de l'Europe, ne cédent qu'à celles de Piémont & de Bergame pour la légereté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles de Piémont, plus d'égalité & de nerf que celles de Bergame. La France récoltoit il y a quelques années, ſix mille quintaux de ſoie. La livre de quatorze onces, ſe vendoit depuis quinze juſqu'à vingt & une livres. Au prix commun de dix-huit livres, c'étoit un revenu de dix millions. Lorſque les nouvelles plantations auront fait les progrès qu'on en doit attendre, cette puiſſance ſe trouvera déchargée du tribut qu'elle paye à l'étranger. Il eſt encore conſidérable.

La diverſité des ſoies que recueille l'Europe, ne l'a pas miſe en état de ſe paſſer de celle de la Chine. Quoiqu'en général ſa qualité ſoit peſante & ſon brin inégal, elle ſera toujours recherchée pour ſa blancheur. On croit communément qu'elle tient cet avantage de la nature. Ne ſeroit-il pas plus naturel de penſer, que lors de la filature, les Chinois jettent dans la baſſine quelque ingrédient qui a la vertu de chaſſer toutes les parties hétérogenes, du moins

les plus groſſieres? Le peu de déchet de cette ſoie, en comparaiſon de toutes les autres, lorſqu'on la fait cuire pour la teinture, paroît donner un grand poids à cette conjecture.

Quoi qu'il en ſoit de cette idée, la blancheur de la ſoie de la Chine, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, la rend ſeule propre à la fabrique des blondes & des gazes. Les efforts qu'on a faits pour lui ſubſtituer les nôtres dans les manufactures de blonde, ont toujours été vains, ſoit qu'on ait employé des ſoies apprêtées ou non apprêtées. On a été un peu moins malheureux à l'égard des gazes. Les ſoies les plus blanches de France & d'Italie l'ont remplacée avec une apparence de ſuccès; mais le blanc & l'apprêt n'ont jamais été ſi parfaits.

Dans le dernier ſiecle, les Européens tiroient de la Chine fort peu de ſoie. La nôtre étoit ſuffiſante pour les gazes noires ou de couleur, & pour les marlis qui étoient alors d'uſage. Le goût qu'on a pris depuis quarante ans, & plus généralement depuis vingt-cinq, pour les gazes blanches & pour les blondes, a étendu peu-à-peu la conſommation de cette production orientale. Elle s'eſt élevée dans les tems modernes à quatre-vingts milliers par an, dont la France a toujours employé près des trois quarts. Cette importation

importation a ſi fort augmenté, qu'en 1766, les Anglois ſeuls en tirerent cent quatre milliers. Comme les gazes & les blondes ne pouvoient pas la conſommer, les manufacturiers en employerent une partie dans leurs fabriques de moires & de bas. Ces bas ont, ſur les autres, l'avantage d'une blancheur éclatante & inaltérable, mais ils ſont infiniment moins fins.

Indépendamment de cette ſoie d'une blancheur unique, qui ſe recueille principalement dans la province de Tche-Kiang, & que nous connoiſſons en Europe ſous le nom de ſoie de Nankin, lieu où on la fabrique plus particulierement; la Chine produit des ſoies communes que nous appellons ſoies de Canton. Comme elles ne ſont propres qu'à quelques trames, & qu'elles ſont auſſi cheres que celles d'Europe qui ſervent aux mêmes uſages, on en tire très-peu. Ce que les Anglois & les Hollandois en portent ne paſſe pas cinq ou ſix milliers. Les étoffes forment un plus grand objet.

Les Chinois ne ſont pas moins habiles à mettre les ſoies en œuvre qu'à les recueillir. Cet éloge ne doit pas s'étendre à celles de leurs étoffes où il entre de l'or & de l'argent. Leurs manufacturiers n'ont jamais ſçu paſſer ces métaux par la filiere; & leur induſtrie s'eſt

toujours bornée à rouler leurs soies dans des papiers dorés, ou à appliquer les étoffes sur les papiers mêmes. Les deux méthodes sont également vicieuses.

Quoique les hommes soient plus frappés en général du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais tentés. Nous n'avons été guère moins rebutés de la défectuosité de leur dessin. On n'y voit que des figures estropiées, & des grouppes sans intention. Personne n'y a reconnu le moindre talent pour distribuer les jours & les ombres, ni cette grace, cette facilité qui se font remarquer dans les ouvrages de nos bons artistes. Il y a dans toutes leurs productions quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît aux gens d'un goût un peu délicat. Tout y porte le caractère particulier de leur génie, qui manque de feu & d'élévation.

Ce qui nous fait supporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, c'est qu'aucun de ces objets n'est en relief. Les figures sont peintes sur les étoffes même, avec des couleurs presque ineffaçables. Cependant l'illusion est si entiere, qu'on croiroit tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas be-

soin d'indulgence. Elles sont parfaites, ainsi que leurs couleurs, le verd & le rouge en particulier. Le blanc du damas a un agrément infini. Les Chinois n'employent à cet ouvrage que des soies de Tche-Kiang. Ils font, comme nous, débouillir la chaîne à fonds, mais ils ne cuisent la trame qu'à demi. Cette méthode conserve à l'étoffe un peu de corps & de fermeté. Les blancs en sont roux, sans être jaunâtres, & délicieux à la vue, sans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Elle ne se repose pas moins agréablement sur les vernis Chinois.

XLV. Les Européens achetent des ouvrages de vernis & du papier à la Chine.

Le vernis est une espece de gomme liquide de couleur roussâtre. Celui du Japon est préférable à ceux du Tonquin & de Siam, qui ont eux-mêmes une grande supériorité sur celui de Camboge. Les Chinois en achetent dans tous les marchés ; parce que celui qu'ils tirent de plusieurs de leurs provinces ne suffit pas à leur consommation. L'arbre qui le donne se nomme Tsi-chu, & a l'écorce, ainsi que la feuille du frêne. Sa plus grande élévation est de quinze pieds, & sa grosseur commune de deux pieds & demi. Il ne produit ni fleurs ni fruits, & se multiplie ainsi.

Au printems, lorsque la séve du Tsi-chu commence à se développer, il faut choisir le plus vigoureux des rejettons qui sortent du tronc

de l'arbre. On l'enduit d'une terre jaune que l'on enveloppe d'une natte propre à le défendre des impressions de l'air. Si le rejetton pousse rapidement des racines, on le coupe & on le plante en automne. Si la nature est plus tardive, on remet l'opération à un autre tems. En quelque saison qu'elle se fasse, il faut garantir des fourmis le nouveau plant, en remplissant de cendres la fosse qui lui est destinée.

Ce n'est qu'à sept ou huit ans que le Tsi-chu offre du vernis, & c'est en été qu'il le donne. Il coule de différentes incisions faites de distance en distance à l'écorce seule. Une coquille reçoit la liqueur à chaque fente. La récolte peut passer pour bonne lorsque mille arbres rendent dans une nuit vingt livres de vernis. Cette gomme est si dangereuse, que ceux qui la mettent en œuvre sont obligés, pour se garantir de sa malignité, de prendre les précautions les plus suivies. Les ouvriers se frottent les mains & le visage d'huile de rabette, avant & après le travail. Ils ont un masque, des gants, des bottines, & un plastron devant l'estomac.

Le vernis s'employe de deux manieres. Dans la premiere, l'on frotte le bois d'une huile particuliere aux Chinois; & dès qu'elle est séche l'on applique le vernis. Sa transparence est telle que les veines du bois paroissent peintes, si l'on

n'en met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre maniere eſt plus compliquée. Avec le ſecours d'un maſtic, on colle ſur le bois une eſpece de carton. Ce fonds uni & ſolide reçoit ſucceſſivement pluſieurs couches de vernis. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide ; & c'eſt à ſaiſir ce juſte milieu que conſiſte principalement le mérite de l'artiſte.

De quelque maniere que le vernis ſoit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établiſſent que difficilement, & l'humidité n'y pénétre preſque jamais. Il ne faut qu'un peu d'attention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à ſa ſolidité. Il ſe prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chaſſes, des combats. Il ne laiſſeroit rien à deſirer, ſi de mauvais deſſins Chinois ne le déparoient généralement.

Malgré ce vice, les ouvrages de vernis exigent des ſoins extrêmement ſuivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne ſauroient être trop légeres. Il faut laiſſer entre elles un intervalle ſuffiſant, pour qu'elles puiſſent bien ſécher. L'eſpace doit être encore plus

conſidérable entre la derniere couche, & le moment où l'on commence à polir, à peindre & à dorer. Pour tous ces travaux, un été ſuffit à peine à Nankin, dont les atteliers fourniſſent la cour & les principales villes de l'empire. A Canton on va plus vîte. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages; qu'ils les veulent aſſortis à leurs idées, & qu'ils ne donnent que peu de tems pour les exécuter; tout ſe fait avec précipitation. L'artiſte, forcé de renoncer au bon, borne ſon ambition à produire des effets qui puiſſent arrêter agréablement la vue. Le papier n'a jamais les mêmes imperfections.

Originairement, les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer ſur des tablettes de bois, qui, réunies, formoient des volumes. Dans la ſuite ils tracerent leurs caractères ſur des piéces de ſoie ou de toile, auxquelles on donnoit la longueur & la largeur dont on avoit beſoin. Enfin le ſecret du papier fut trouvé il y a ſeize ſiécles.

On croit communément que ce papier ſe fait avec de la ſoie. Ceux auxquels la pratique des arts eſt un peu familiere, n'ignorent pas qu'il eſt impoſſible de diviſer ſuffiſamment la ſoie, pour en compoſer une pâte uniforme. C'eſt le coton qui eſt la matiere du bon papier Chinois, d'un papier qui ſeroit comparable, peut-être

même supérieur au nôtre, s'il se conservoit aussi long-tems.

Le papier inférieur, celui qui n'est pas destiné à l'écriture, est composé de la premiere ou seconde écorce du mûrier, de l'orme, du cotonier, & sur-tout du Bambou. Ces matieres, après avoir pourri dans des eaux bourbeuses, sont enterrées dans la chaux. On les blanchit au soleil; & des chaudieres bouillantes les réduisent en une pâte fluide qui est étendue sur des claies, d'où il sort des feuilles de dix ou douze pieds, & même davantage. C'est de ce papier que sont formés les ameublemens Chinois. Il plaît singulierement par les formes, l'éclat & la variété que l'industrie a sçu lui donner.

Quoique ce papier se coupe, qu'il prenne l'humidité, & que les vers l'attaquent, il est devenu un objet de commerce. L'Europe a emprunté de l'Asie l'idée d'en meubler des cabinets, d'en composer des paravents. Cependant ce goût commence à passer. Déja les papiers Anglois remplacent ceux de la Chine, & les banniront sans doute lorsqu'ils auront atteint plus de perfection. Les François imitent cette nouveauté, & il est vraisemblable que toutes les nations l'adopteront.

Outre les objets dont on a parlé, les Européens achetent à la Chine de l'ancre, du camphre, du borax, de la rhubarbe, de la gomme lacque, du rottin, espece de canne qui sert à faire des fauteuils, & ils y achetoient autrefois de l'or.

En Europe un marc d'or vaut à-peu-près quatorze marcs & demi d'argent. S'il existoit un pays où il en valût vingt, nos négocians y en porteroient, pour l'échanger contre de l'argent. Ils nous rapporteroient cet argent, pour l'échanger contre de l'or, auquel ils donneroient la même destination. Cette activité continueroit jusqu'à ce que la valeur relative des deux métaux se trouvât à-peu-près la même dans les deux contrées. Le même intérêt fit envoyer long-tems à la Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnoit à cette mutation quarante-cinq pour cent. Les compagnies exclusives ne firent jamais ce commerce; parce qu'un pareil bénéfice, quelque considérable qu'il paroisse, auroit été fort inférieur à celui qu'elles faisoient sur les marchandises. Leurs agens qui n'avoient pas la liberté du choix, se livrerent à ces spéculations pour leur propre compte. Ils pousserent cette branche d'industrie avec tant de vivacité,

que bientôt ils ne trouverent pas un avantage suffisant à la continuer. L'or est plus ou moins cher à Canton, suivant la saison où l'on l'achete. On l'a à bien meilleur marché depuis le commencement de février jusqu'à la fin de mai, que durant le reste de l'année où la rade est remplie de vaisseaux étrangers. Cependant dans les tems les plus favorables il n'y a que dix-huit pour cent à gagner, gain insuffisant pour tenter personne. Les employés de la compagnie de France sont les seuls qui n'ayent pas souffert de la cessation de ce commerce, qui leur fut toujours défendu. Les directeurs se réservoient exclusivement cette source de fortune. Plusieurs y puisoient; mais Castanier seul se conduisoit en grand négociant. Il expédioit des marchandises pour le Mexique. Les piastres qui provenoient de leur vente, étoient portées à Acapulco, d'où elles passoient aux Philippines, & de-là à la Chine où on les convertissoit en or. Cet habile homme, par une circulation si lumineuse, ouvroit une carriere dans laquelle il est bien étonnant que personne n'ait marché après lui.

Toutes les nations Européennes qui passent le cap de Bonne-Espérance, vont à la Chine. Les Portugais y aborderent les premiers. On

leur céda avec un eſpace d'environ trois milles de circonférence, Macao, ville bâtie dans un terrein ſtérile & inégal, ſur la pointe d'une petite iſle ſituée à l'embouchure de la riviere de Canton. Ils obtinrent la diſpoſition de la rade trop reſſerrée, mais ſûre & commode, en s'aſſujettiſſant à payer à l'empire tous les droits d'entrée; & ils acheterent la liberté d'élever des fortifications, en s'engâgeant à un tribut annuel de 37, 500 livres. Tout le tems que la cour de Lisbonne donna des loix aux mers des Indes, cette place fut un entrepôt célebre. Sa proſpérité diminua dans les mêmes proportions que la puiſſance des Portugais. Inſenſiblement elle s'eſt anéantie. Macao n'a plus de liaiſon avec ſa métropole, & toute ſa navigation ſe réduit à l'expédition de trois petits bâtimens, un pour Timor, & deux pour Goa. Juſqu'en 1744, les foibles reſtes d'une colonie autrefois ſi floriſſante, avoient joui d'une eſpece d'indépendance. L'aſſaſſinat d'un Chinois détermina le vice-roi de Canton à demander à ſa cour un magiſtrat pour inſtruire, pour gouverner les barbares de Macao; ce furent les propres termes de la requête. On envoya un Mandarin, qui prit poſſeſſion de la place au nom de ſon maître. Il dédaigna d'habiter par-

mi des étrangers, pour lesquels on a un si grand mépris; & il a établi sa demeure à une lieue de la ville.

Les Hollandois furent encore plus maltraités il y a près d'un siécle. Ces républicains qui, malgré l'ascendant qu'ils avoient pris dans les mers d'Asie, s'étoient vu exclus de la Chine par les intrigues des Portugais, parvinrent à s'en ouvrir enfin les ports. Mécontens de l'existence précaire qu'ils y avoient, ils tenterent d'élever un fort auprès de Hoaung-pon, sous prétexte d'y bâtir un magasin. Leur projet étoit, dit-on, de se rendre maîtres du cours du Tigre, & de faire également la loi aux Chinois & aux étrangers qui voudroient négocier à Canton. On démêla leurs vues, plutôt qu'il ne convenoit à leurs intérêts. Ils furent massacrés, & leur nation n'osa de long-tems se montrer sur les côtes de l'empire. Elle y reparut vers l'an 1730. Les premiers vaisseaux qui y aborderent, étoient partis de Java. Ils portoient différentes productions de l'Inde en général, de leurs colonies en particulier, & les échangeoient contre celles du pays. Ceux qui les conduisoient, uniquement occupés du soin de plaire au conseil de Batavia, de qui ils recevoient immédiatement leurs ordres, & dont ils attendoient leur avancement, ne songeoient

qu'à se défaire avantageusement des marchandises qui leur étoient confiées, sans s'attacher à la qualité de celles qu'ils recevoient. La compagnie ne tarda pas à s'appercevoir que de cette maniere, elle ne soutiendroit jamais dans ses ventes la concurrence des nations rivales. Cette considération la détermina à faire partir directement d'Europe, des navires avec de l'argent. Ils touchent à Batavia, où ils se chargent des denrées du pays propres pour la Chine, & reviennent directement dans nos parages, avec des cargaisons beaucoup mieux composées qu'elles n'étoient autrefois, mais non pas aussi-bien que celles des Anglois.

De tous les peuples qui ont fait le commerce de la Chine, cette nation est celle qui l'a le plus suivi. Elle avoit une loge dans l'isle de Chusan, du tems que les affaires se traitoient principalement à Emouy. Lorsque des circonstances particulieres les eurent amenées à Canton, son activité fut toujours la même. L'obligation imposée à sa compagnie d'exporter des étoffes de laine, la détermina à y entretenir assez constamment des employés chargés de les vendre. Cette pratique, jointe au goût qu'on prit dans les possessions Angloises pour le thé, fit tomber dans ses mains vers la fin du dernier siécle presque tout le commerce

de la Chine avec l'Europe. Les droits énormes que mit le gouvernement sur cette consommation étrangere, ouvrirent les yeux des autres nations, de la France en particulier.

Cette monarchie avoit formé en 1660 une compagnie particuliere pour ce commerce. Un riche négociant de Rouen, nommé Fermanel, étoit à la tête de l'entreprise. Il avoit jugé qu'elle ne pouvoit être exécutée utilement qu'avec un fonds de deux cents vingt mille livres, & les souscriptions ne monterent qu'à cent quarante mille ; ce qui fut cause que le voyage fut malheureux. L'éloignement qu'on avoit naturellement pour un empire, qui ne voyoit dans les étrangers que des hommes propres à corrompre ses mœurs, à entreprendre sur sa liberté, fut considérablement augmenté par les pertes qu'on avoit faites. Inutilement les dispositions de ce peuple changerent vers l'an 1685, & avec elles la maniere dont nous étions traités. Les François ne fréquenterent que rarement ses ports. La nouvelle société qu'on forma en 1698, ne mit pas plus d'activité dans ses expéditions que la premiere. Ce commerce n'a pris de la consistance que lorsqu'il a été réuni à celui des Indes, & dans la même proportion.

Les Danois & les Suédois ont commencé à

fréquenter les ports de la Chine à-peu-près dans le même tems, & s'y sont gouvernés suivant les mêmes principes. Il est vraisemblable que celle d'Embden les auroit adoptés, si elle eût eu le tems de prendre quelque consistance.

XLVI. A quelles sommes s'élevent les achats que les Européens font à la Chine.

Les achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1766, qui sont montés à 26, 754, 494 liv. Cette somme, dont le thé seul absorbe plus des quatre cinquiémes, a été payée en piastres ou en marchandises, apportées par vingt-trois vaisseaux. La Suede a fourni 1, 935, 168 liv. en argent; & en étain, en plomb, en autres marchandises, 427, 500 liv. Le Danemarck, 2, 161, 630 livres; & en fer, plomb, & pierres à fusil, 231, 000 livres. La France, 4, 000, 000 livres en argent, & 400, 000 l. en draperies. La Hollande, 2, 735, 400 liv. en argent, 44, 600 livres en lainages, & 4, 000, 150 livres en productions de ses colonies. La Grande-Bretagne, 5, 443, 566 livres en argent, 2, 000, 475 livres en étoffes de laine, & 3, 375, 000 livres, en plusieurs objets tirés de diverses parties de l'Inde. Toutes ces sommes réunies forment un total de 26, 754, 494 livres. Nous ne faisons pas entrer dans ce calcul dix millions en argent que les Anglois ont porté de plus que nous n'avons

dit; parce qu'ils étoient destinés à payer les dettes que cette nation avoit contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages.

XLVII. Que deviendra le commerce de l'Europe avec la Chine?

Il n'est pas aisé de prévoir ce que deviendra ce commerce. Quelque passion qu'ait la Chine pour l'argent, elle paroît plus portée à fermer ses ports aux Européens, que disposée à leur faciliter les moyens d'étendre leurs opérations. A mesure que l'esprit Tartare s'est affoibli, que les conquérans se sont nourris des maximes du peuple vaincu, ils ont adopté ses idées, son aversion, son mépris en particulier pour les étrangers. Ces dispositions se sont manifestées par des gênes humiliantes, qui ont successivement remplacé les égards qu'on avoit pour eux. De cette situation équivoque à une expulsion entiere, il n'y a pas bien loin. Elle pourroit être d'autant plus prochaine, qu'il y a une nation active, qui s'occupe peut-être en secret des moyens de l'effectuer.

Les Hollandois voyent, comme tout le monde, que l'Europe a pris un goût vif pour plusieurs productions Chinoises. Ils doivent penser, que l'impossibilité de les tirer directement du lieu de leur origine, n'en anéantiroit pas la consommation. Si nous étions tous exclus de l'empire, ses sujets exporteroient eux-mêmes

leurs marchandises. Comme l'imperfection de leur marine ne leur permet pas de pousser loin leur navigation, ils ne pourroient les déposer qu'à Java ou aux Philippines ; & nous serions réduits à les tirer de l'une des deux nations à qui ces colonies appartiennent. La concurrence des Espagnols est si peu à craindre, que les Hollandois seroient assurés de voir ce commerce entier tomber dans leurs mains. Il est horrible de soupçonner ces républicains d'une politique si basse; mais personne n'ignore que des moindres intérêts les ont déterminés à des actions plus odieuses.

Si les ports de la Chine étoient une fois fermés, il est vraisemblable qu'ils le seroient pour toujours. L'obstination de cette nation, ne lui permettroit jamais de revenir sur ses pas, & nous ne voyons point que la force pût l'y contraindre. Quels moyens pourroit-on employer contre un état dont la nature nous a séparés par un espace de huit mille lieues? Il n'est point de gouvernement assez dépourvu de lumieres, pour imaginer que des équipages fatigués osassent tenter des conquêtes dans un pays défendu par un peuple innombrable, quelque lâche qu'on suppose une nation avec laquelle les Européens ne se sont pas encore mesurés. Les coups qu'on lui porteroit

se

ſe réduiroient à intercepter ſa navigation dont elle s'occupe peu, & qui n'intéreſſe ni ſes commodités ni ſa ſubſiſtance.

Cette vengeance inutile n'auroit même qu'un tems fort borné. Les vaiſſeaux deſtinés à cette croiſiere de piraterie, ſeroient écartés de ces parages une partie de l'année par les mouçons, & l'autre partie par les tempêtes nommées typhons, qui ſont particulieres aux mers de la Chine.

Après avoir développé la maniere dont les nations de l'Europe ont conduit juſqu'à préſent le commerce des Indes, il convient d'examiner trois queſtions qui ſemblent naître du fond du ſujet, & qui ont partagé juſqu'ici les eſprits. Doit-on continuer ce commerce ? Les grands établiſſemens ſont-ils néceſſaires pour le faire avec ſuccès ? Faut-il le laiſſer dans les mains des compagnies excluſives ? Nous porterons dans cette diſcuſſion l'impartialité d'un homme de lettres, qui n'a dans cette cauſe d'autre intérêt que celui du genre-humain.

XLVIII. L'Europe doit-elle continuer ſon commerce avec les Indes ?

Ceux qui voudront conſidérer l'Europe comme ne formant qu'un ſeul corps, dont les membres ſont unis entre eux par un intérêt commun, ou du moins ſemblable, ne mettront pas en problême ſi ſes liaiſons avec l'Aſie lui ſont avantageuſes. Le commerce des Indes,

augmente évidemment la masse de nos jouissances. Il nous donne des boissons saines & délicieuses, des commodités plus recherchées, des ameublemens plus gais, quelques nouveaux plaisirs, une existence plus agréable. Des attraits si puissans ont également agi sur les peuples qui, par leur position, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardiesse de leurs entreprises, pouvoient aller puiser ces délices à leur source ; & sur les nations qui n'ont pu se les procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes, dont la navigation faisoit refluer dans tout notre continent la surabondance de ces voluptés. La passion des Européens pour ce luxe étranger a été si vive, que, ni les plus fortes impositions, ni les prohibitions, & les peines les plus séveres, n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un penchant qui s'irritoit par les obstacles, tous les gouvernemens ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés universels, cimentés par le tems & l'habitude, leur fissent regarder cette complaisance comme nuisible à la stabilité du bonheur général des nations.

Il étoit tems que cette tyrannie finît. Doutera-t-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat, celles qu'on

peut tirer des climats étrangers ? La ſociété univerſelle exiſte pour l'intérêt commun, & par l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la compoſent. De leur communication il doit réſulter une augmentation de félicité. Le commerce eſt l'exercice de cette précieuſe liberté, à laquelle la nature a appellé tous les hommes, a attaché leur bonheur, & même leurs vertus. Diſons plus ; nous ne les voyons libres que dans le commerce ; ils ne le deviennent que par les loix qui favoriſent réellement le commerce : & ce qu'il y a d'heureux en cela, c'eſt qu'en même tems qu'il eſt le produit de la liberté, il ſert à la maintenir.

On a mal vu l'homme, quand on a imaginé que pour le rendre heureux, il falloit l'accoutumer aux privations. Il eſt vrai que l'habitude des privations diminue la ſomme de nos malheurs ; mais en retranchant encore plus ſur nos plaiſirs que ſur nos peines, elle conduit l'homme à l'inſenſibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à ſentir ; ſi ſon imagination le promene ſans ceſſe malgré lui ſur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent ; laiſſez à ſon ame inquiette un vaſte champ de jouiſſances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouiſ-

ſons, des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons atteindre : c'eſt-là le fruit de la ſageſſe. Mais exiger que la raiſon nous perſuade, de rejetter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous poſſédons, c'eſt contredire la nature, c'eſt anéantir peut-être les premiers principes de la ſociabilité.

Comment réduire l'homme à ſe contenter de ce peu que les moraliſtes preſcrivent à ſes beſoins ? Comment fixer les limites du néceſſaire, qui varie avec ſa ſituation, ſes connoiſſances & ſes deſirs ? A peine eut-il ſimplifié par ſon induſtrie les moyens de ſe procurer la ſubſiſtance, qu'il employa le tems qu'il venoit de gagner, à étendre les bornes de ſes facultés & le domaine de ſes jouiſſances. De-là naquirent tous les beſoins factices. La découverte d'un nouveau genre de ſenſations excita le deſir de les conſerver, & la curioſité d'en imaginer d'une autre eſpece. La perfection d'un art, introduiſit la connoiſſance de pluſieurs. Le ſuccès d'une guerre occaſionnée par la faim ou par la vengeance, donna la tentation des conquêtes. Les hazards de la navigation jetterent les hommes dans la néceſſité de ſe détruire ou de ſe lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations ſéparées par la mer, comme des pactes de ſociété entre les hommes ſemés

& rapprochés par la nature sur une même terre. Tous ces rapports commencerent par des combats, & finirent par des associations. La guerre & la navigation ont mêlé les sociétés & les peuplades. Dès-lors, les hommes se sont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations fondues ensemble dans l'incendie des guerres, s'épure & se polit par le commerce. Dans sa destination, le commerce veut que toutes les nations se regardent comme une société unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans son objet & ses moyens, le commerce suppose le desir & la liberté concertée entre tous les peuples, de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur satisfaction mutuelle. Desir de jouir, liberté de jouir; il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité, parmi les hommes.

Que peuvent opposer à ces raisons d'une communication libre & universelle, ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes ? Qu'il entraîne une perte considérable d'hommes; qu'il arrête les progrès de notre industrie; qu'il diminue la masse de notre argent. Il est aisé de détruire ces objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de

ſe choiſir une profeſſion, d'employer à leur gré leurs facultés, ne ſoyons pas inquiets de leur deſtinée. Comme dans l'état de liberté chaque choſe a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en ſeront payés. Dans des ſociétés bien ordonnées, chaque individu doit être le maître de faire ce qui convient le mieux à ſon goût, à ſes intérêts, tant qu'il ne bleſſe en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdiroit tous les travaux où les hommes peuvent courir le riſque de leur vie, condamneroit une grande partie du genre-humain à mourir de faim, & priveroit la ſociété d'une foule d'avantages. On n'a pas beſoin de paſſer la ligne pour faire un métier dangereux; & ſans ſortir de l'Europe, on trouveroit des profeſſions beaucoup plus deſtructives de l'eſpece humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moiſſonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, & notre population ſera ſi nombreuſe, que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périſſent dans ces voyages de long cours, ſont enlevés par des cauſes accidentelles, qu'il ſeroit facile de prévenir par un régime de vie

plus sain, & par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat & de ses mœurs, les vices corrupteurs des climats où l'on aborde ; comment résister à ce double principe de destruction ?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée & compensée par les travaux dont il est la source, & qui nourrissent, qui multiplient la population ? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages, n'occuperoient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à remplir par des hommes à naître ? Qu'on jette un regard attentif sur le grand nombre d'habitans qui couvrent le territoire resserré des peuples navigateurs, & l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie, ni même la navigation en général, qui diminue la population des Européens, mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement & de décadence de l'espece humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations & les profits de notre industrie.

Quand il seroit vrai que cette communica-

tion auroit arrêté quelques-uns de nos travaux ; à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naiſſance ? La navigation lui doit une grande extenſion. Nos colonies en ont reçu la culture du ſucre, du café & de l'indigo. Pluſieurs de nos manufactures ſont alimentées par ſes ſoies & par ſes cotons. Si la Saxe & d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines ; ſi Valence fabrique des Pekins ſupérieurs à ceux de la Chine même ; ſi la Suiſſe imite les mouſſelines & les toiles brodées de Bengale ; ſi l'Angleterre & la France impriment ſupérieurement des toiles ; ſi tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent aujourd'hui nos meilleurs artiſtes, n'eſt-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages ?

Allons plus loin, & ſuppoſons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connoiſſance à l'Aſie, la conſommation que nous faiſons de ſes marchandiſes n'en doit pas nuire davantage à notre induſtrie. Car avec quoi les payons-nous ? N'eſt-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique ? Je vends à un Eſpagnol pour cent francs de toile, & j'envoie cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui & moi en rapportons du thé. Eſt-ce qu'au fond notre opération n'eſt pas la même ? Eſt-ce que

nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile ? Nous ne différons, qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, & que l'autre le fait par le moyen d'un ſeul. Suppoſez que les Eſpagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandiſes dont l'Inde ſoit curieuſe : eſt-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandiſes aux Indes ? N'eſt-ce pas la même choſe que ſi j'y avois porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des manufactures nationales. Je les vais changer dans la mer du Sud contre des piaſtres. Je porte ces piaſtres aux Indes. J'en rapporte des choſes utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'induſtrie de l'état ? Non, j'ai étendu la conſommation de ſes produits, & j'ai multiplié ſes jouiſſances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'eſt que les piaſtres arrivent en Europe avant d'être tranſportées en Aſie. En derniere analyſe, que l'argent ſoit ou ne ſoit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Aſie, des choſes uſuelles contre des choſes uſuelles, mon induſtrie contre ſon induſtrie, mes productions contre ſes productions.

Mais, s'écrient quelques eſprits chagrins,

l'Inde a englouti dans tous les tems les tréſors de l'univers. Depuis que le hazard a donné aux hommes la connoiſſance de la métallurgie, diſent ces cenſeurs, on n'a ceſſé de cultiver cet art. L'avarice, pâle, inquiette, n'a pas quitté ces rochers ſtériles, où la nature avoit enfoui ſagement de perfides tréſors. Arrachés des abymes de la terre, ils ont toujours continué de ſe répandre ſur ſa ſurface, d'où, malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vus diſparoître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Aſie même. Les Indes les ont abſorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule ſans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, & s'y fixe, ſans que rien puiſſe jamais le faire rétrograder. C'eſt donc pour les Indes que les mines du Pérou ſont ouvertes; c'eſt donc pour les Indiens que les Européens ſe ſont ſouillés de tant de crimes en Amérique. Tandis que les Eſpagnols épuiſent le ſang de leurs eſclaves dans le Mexique, pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Banians ſe fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richeſſes du Potoſi tariſſent ou s'arrêtent, notre avidité ſans doute ira les déterrer ſur les côtes du Malabar, où nous les avons apportées. Après avoir épuiſé

l'Inde de perles & d'aromates, nous irons peut-être les armes à la main y ravir le prix de ce luxe. Ainſi nos cruautés & nos caprices entraîneront l'or & l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice & la ſuperſtition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne ſont pas ſans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts & des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont beſoin; le climat leur interdit notre luxe, & la religion leur donne de l'éloignement pour les choſes qui nous ſervent de nourriture. Comme leurs uſages, leurs mœurs, leur gouvernement, ſont reſtés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleverſé leur pays, il n'eſt pas permis d'eſpérer qu'ils puiſſent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde ſera ce qu'elle eſt. Tout le tems qu'on y fera le commerce, on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandiſes. Mais avant de ſe récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en ſuivre la marche, en voir le réſultat.

D'abord il eſt conſtant que notre or ne paſſe pas aux Indes. Ce qu'elles en produiſent eſt augmenté continuellement de celui du Mono-

motapa, qui y arrive par la côte orientale de l'Afrique & par la mer Rouge; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie & par Baſſora; de celui de Perſe, qui prend la double route de l'océan & du continent. Jamais celui que nous tirons des colonies Eſpagnoles & Portugaiſes, ne groſſit cette maſſe énorme. En général, nous ſommes ſi éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Aſie, que pendant long-tems nous avons porté de l'argent à la Chine, pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une auſſi groſſe ſomme qu'on ſeroit tenté de le croire, en voyant la quantité immenſe de marchandiſes que nous en tirons. Leur vente annuelle s'éleve depuis quelque tems à cent cinquante millions. En ſuppoſant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devroit être paſſé dans l'Inde pour leur achat ſoixante-quinze millions, ſans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établiſſemens. On ne craindra pas d'aſſurer, que depuis quelque tems toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions ſortent de France, ſix millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Danemarck, deux millions de la

Suede, & deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraisemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général les Indes n'ayent nul besoin, ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laissent pas de recevoir de nous, en fer, en plomb, en cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquiéme au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi, par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables, de beaucoup, sont celles que les isles à épiceries fournissent aux Hollandois & le Bengale aux Anglois.

Les fortunes que les marchands libres & les agens des compagnies font aux Indes, diminuent encore l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangeres, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plutôt, un peu plus tard. Ainsi, une partie du commerce se fait aux Indes, avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événemens, qui mettent dans nos mains les trésors de l'Orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes

dans le Décan & dans le Bengale, & en disposant à leur gré de ces grandes places, les François & les Anglois n'ayent mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces contrées opulentes depuis tant de siécles ? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables, que les Européens ont acquises par la supériorité de leur intelligence & de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, auroit pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde, nous a même restitué une partie des trésors que nous y avions versés. Personne n'ignore l'expédition de Koulikan dans l'Inde; mais tout le monde ne sait pas que ce terrible vainqueur arracha à la mollesse, à la lâcheté des Mogols, pour plus de deux milliards en especes, ou en effets précieux. Le palais seul de l'empereur, en renfermoit d'inestimables & sans nombre. La sale du trône étoit revêtue de lames d'or. Des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles & de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention. Il représentoit la figure d'un paon, qui, étendant sa queue & ses aîles, couvroit le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes,

toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoit composé, représentoient au naturel les couleurs de cet oiseau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richesses est rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles, qui, depuis ce tems-là ont désolé la Perse, auront fait enterrer bien des trésors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'est pas possible que différentes branches de commerce n'en ayent fait couler quelques parties en Europe, par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, si l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous; la cause de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il se fait avec des métaux, n'en sera pas meilleure. Il est aisé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs; c'est une production de l'Amérique, qui nous est transmise en échange de nos productions. Si l'Europe ne le versoit pas en Asie, bientôt l'Amérique seroit dans l'impossibilité de le verser en Europe. Sa surabondance dans notre continent, lui feroit tellement perdre de sa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourroient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut présentement vingt sols, sera montée à une pistole, les Espagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où

croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépense de cette exploitation sera décuplée, sans que l'argent ait augmenté de prix; cette exploitation, plus onéreuse que profitable à ses entrepreneurs, sera nécessairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du nouveau monde, dans l'ancien. L'Amérique cessera d'exploiter ses meilleures mines; comme par dégrés, elle s'est vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement feroit même déja arrivé, si elle n'avoit trouvé un débouché d'environ trois milliards en Asie, par la route du cap de Bonne-Espérance ou par celle des Philippines. Ainsi ce versement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés par leurs préjugés ont regardé jusqu'ici comme si ruineux, a été également utile, & à l'Espagne dont il a soutenu l'unique manufacture, & aux autres peuples, qui, sans cela, n'auroient pu continuer à vendre, ni leurs productions, ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

XLIX. L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens

Tous les peuples de l'Europe, qui ont doublé le cap de Bonne-Espérance, ont cherché à fonder de grands Empires en Asie. Les Portugais, qui ont montré la route de ces riches contrées,

contrées, ont donné, les premiers, l'exemple d'une ambition ſans bornes. Peu contens de s'être rendus les maîtres des iſles, dont les productions étoient précieuſes, d'avoir élevé des fortereſſes par-tout où il en falloit, pour mettre dans leur dépendance la navigation de l'Orient; ils voulurent donner des loix au Malabar, qui, partagé en pluſieurs petites ſouverainetés jalouſes ou ennemies les unes des autres, fut forcé de ſubir le joug.

dans les Indes pour y faire le commerce.

Les Eſpagnols ne montrerent pas d'abord plus de modération. Avant même d'avoir achevé la conquête des Philippines, qui devoient former le centre de leur puiſſance, ils firent des efforts pour étendre plus loin leur domination. Si depuis ils nont pas aſſujetti le reſte de cet immenſe archipel, s'ils n'ont pas rempli de leurs fureurs tous les lieux voiſins; il faut chercher la cauſe de leur inaction dans les tréſors de l'Amérique, qui, ſans aſſouvir leurs deſirs, ont fixé leurs vues.

Les Hollandois enleverent au Portugal les meilleurs poſtes qu'il avoit dans le continent, & le chaſſerent de toutes les iſles où croiſſent les épiceries. Ils n'ont réuſſi à conſerver ces poſſeſſions, de même que celles qu'ils y ont ajoutées, qu'en établiſſant un gouvernement

moins vicieux que celui du peuple sur les ruines duquel ils s'élevoient.

Les pas incertains & lents des François, ne leur ont pas permis pendant long-tems de former de grands projets ou de les suivre. Dès qu'ils se sont trouvés en force, ils ont profité du renversement de l'autorité Mogole, pour usurper l'Empire du Coromandel. On leur a vu conquérir, ou se faire céder par des négociations artificieuses, un terrein plus étendu qu'aucune puissance Européenne n'en avoit jamais possédé dans l'Indostan.

Les Anglois, plus sages, n'ont travaillé à s'agrandir, qu'après avoir dépouillé les François, & lorsqu'aucune nation rivale ne pouvoit les traverser. La certitude de n'avoir, enfin, que les naturels du pays à combattre, les a déterminés à porter leurs armes dans le Bengale. C'étoit la contrée de l'Inde qui devoit leur fournir le plus de marchandises propres pour les marchés d'Asie & d'Europe, celle qui devoit le plus consommer de leurs manufactures, celle enfin, qu'à la faveur d'un grand fleuve, leur pavillon pouvoit le plus aisément tenir dans leurs dépendances. Ils ont vaincu, & ils se flattent de jouir long-tems du fruit de leurs victoires.

Leurs ſuccès, ceux des François, ont confondu toutes les nations. On comprend ſans peine comment des iſles abandonnées à elles-mêmes, ſans aucune liaiſon avec leurs voiſins, ſans avoir ni l'art, ni les moyens de ſe défendre, ont pu être ſubjuguées. Mais des victoires remportées de nos jours, dans le continent, par cinq ou ſix cens Européens, ſur des armées innombrables de Gentils & de Mahométans, inſtruits la plûpart dans les arts de la guerre, cauſent un étonnement dont on ne revient pas. Les eſprits devroient être cependant préparés de loin à ces étranges ſcenes.

A peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaiſſeaux & de ſoldats y bouleverſerent les royaumes. Il ne fallut que l'établiſſement de quelques comptoirs, la conſtruction de quelques forts, pour abattre les puiſſances de l'Inde. Lorſqu'elles ceſſerent d'être opprimées par les premiers conquérans, elles le furent par ceux qui les chaſſoient & les remplaçoient. L'hiſtoire de ces délicieuſes contrées, ceſſa d'être l'hiſtoire des naturels du pays ; & ne fut plus que celle de leurs tyrans.

Mais qu'étoit-ce donc que ces hommes ſinguliers, qui ne s'inſtruiſoient jamais à l'école du malheur & de l'expérience ; qui ſe livroient eux-mêmes, ſans défenſe, à leur en-

nemi commun ; qui n'apprenoient pas de leurs défaites continuelles , à repouſſer quelques aventuriers que la mer avoit comme vomis ſur leurs côtes ? Ces hommes toujours dupes & toujours victimes , étoient-ils de la même eſpece que ceux qui les attaquoient ? Pour réſoudre ce problême , il ſuffira de remonter aux cauſes de la lâcheté des Indiens ; & nous commencerons par le deſpotiſme qui les écraſe.

Il n'eſt point de nation , qui , en ſe poliçant , ne perde de ſa vertu , de ſon courage , de ſon amour pour l'indépendance ; & il eſt tout ſimple que les peuples du midi de l'Aſie , s'étant les premiers aſſemblés en ſociété , ayent été les premiers expoſés au deſpotiſme. Telle a été , depuis l'origine du monde , la marche de toutes les aſſociations. Une autre vérité également prouvée par l'hiſtoire , c'eſt que toute puiſſance arbitraire ſe précipite vers ſa deſtruction , & que des révolutions plus ou moins rapides , ramenent par-tout un peu plutôt , un peu plus tard la liberté. On ne connoît guère que l'Indoſtan , où les habitans ayant une fois perdu leurs droits , ne ſoient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans ſont cent fois tombés , mais la tyrannie s'eſt toujours maintenue.

A l'eſclavage politique , s'eſt joint l'eſclavage civil. l'Indien n'eſt pas le maître de ſa

vie : on n'y connoît point de loi qui la protege contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit : l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite ; & toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive : les terres & leurs productions appartiennent au Souverain ; & c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui & pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie : tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du chef de l'empire, de ses lieutenans, ou de quelque homme riche, qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses : pour se soustraite aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, & l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainsi-dire, l'Indien de tous les côtés, ne brise tous les ressorts de son ame, & ne le rende incapable des sacrifices qu'exige le courage ?

Le climat de l'Indostan s'oppose aussi à de

généreux efforts. La molleſſe qu'il inſpire met un obſtacle invincible aux révolutions grandes & hardies, ſi ordinaires dans les régions du Nord. Le corps & l'eſprit également affoiblis, n'ont que les vices & les vertus de l'eſclavage. A la ſeconde, au plus tard à la troiſieme génération, les Tartares, les Turcs, les Perſans, les Européens même, prennent la nonchalance Indienne. Sans doute que des inſtitutions religieuſes ou morales pourroient vaincre les influences phyſiques. Mais les ſuperſtitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenſes dans une autre vie, au citoyen généreux qui mourroit pour la défenſe ou la gloire de la patrie. En conſeillant, en ordonnant même quelquefois le ſuicide, par l'appât ſéduiſant des délices futures, elles ont ſévérement défendu l'effuſion du ſang.

C'étoit une ſuite néceſſaire du ſyſtême de la métempſycoſe. Ce dogme doit inſpirer à ſes ſectateurs une charité habituelle & univerſelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'eſt-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on ſoit ſoldat, quand on peut ſe dire : peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre, renferme l'ame de mon pere ; peut-être l'ennemi que je vais percer, fut autrefois le chef de

ma race? Ainsi aux Indes, la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme & du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour est le premier des plaisirs; mais le desir n'en est pas aussi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du Septentrion, usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société; mais les législateurs de l'Inde paroissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est, pour eux, qu'une débauche honteuse & destructive, consacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit Gentils, soit Mahométans, est digne de pareilles mœurs. On entrera dans quelques détails; & on les puisera dans les écrits d'un officier Anglois, que ses faits de guerre ont rendu célèbre dans ces contrées éloignées.

D'abord les soldats composent la moindre partie des camps Indiens. Chaque cavalier est suivi de sa femme, de ses enfans, & de deux

domeſtiques, dont l'un doit panſer le cheval & l'autre aller au fourrage. Le cortege des officiers & des généraux, eſt proportionné à leur vanité, à leur fortune & à leur grade. Le Souverain lui même, plus occupé, lorſqu'il ſe met en campagne, de l'étalage de ſa magnificence que des beſoins de la guerre, traîne à ſa ſuite, ſon ſerrail, ſes éléphans, ſa cour, la plupart des ſujets de ſa capitale. La néceſſité de pourvoir aux beſoins, aux caprices, au luxe de cette biſarre multitude, forme naturellement au milieu de l'armée une eſpéce de ville, remplie de magaſins & d'inutilités. Les mouvemens d'un monſtre ſi peſant & ſi mal conſtitué, ſont néceſſairement fort lents. Il regne une grande confuſion dans ſes marches, dans ſes opérations. Quelque ſobres que ſoient les Indiens & même les Mogols, les vivres doivent leur manquer ſouvent, & la famine entraîne après elle des maux contagieux, une affreuſe mortalité.

Cependant, elle n'emporte preſque jamais que des recrues. Quoiqu'en général, les habitans de l'Indoſtan affectent une grande paſſion pour la gloire militaire, ils font le métier de la guerre le moins qu'ils peuvent. Ceux qui ont eu aſſez de ſuccès dans les combats pour obtenir des titres honorables, ſont diſpenſés,

pendant quelque tems, du service; & il est rare qu'ils ne profitent pas de ce privilége. La retraite de ces vétérans, réduit les armées à n'être qu'un vil assemblage de soldats levés à la hâte, dans les différentes provinces de l'empire & qui ne connoissent nulle discipline.

La maniere de vivre des troupes est digne d'une constitution si vicieuse. Elles mangent le soir une quantité prodigieuse de riz, & prennent après leur soupé des drogues qui les plongent dans un sommeil profond. Malgré cette mauvaise habitude, l'on ne voit point de garde autour du camp, destinée à prévenir les surprises; & rien ne peut déterminer le soldat à se lever matin pour l'exécution des entreprises qui exigeroient le plus de célérité.

Les oiseaux de proie, dont on a toujours un grand nombre, réglent les opérations. Les trouve-t-on pesans, engourdis? c'est un mauvais augure qui empêche de livrer bataille: sont-ils furieux & emportés? on marche au combat, quelques raisons qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette superstition, ainsi que l'observation des jours heureux ou malheureux, décident du sort des projets les mieux concertés.

On ne connoît point d'ordre dans les marches. Chaque soldat va selon son caprice, &

ſe contente de ſuivre le gros du corps auquel il eſt attaché. Souvent on lui voit ſur la tête ſes ſubſiſtances, & les uſtenſiles néceſſaires pour les préparer ; tandis que ſes armes ſont portées par ſa femme, communément ſuivie de pluſieurs enfans. Si un fantaſſin a des parens ou des affaires dans l'armée ennemie, il y paſſe ſans inquiétude, & rejoint enſuite ſes drapeaux, ſans trouver la moindre oppoſition à ſon retour.

L'action n'eſt pas mieux dirigée que ſes préparatifs. La cavalerie qui fait toute la force des armées Indiennes, où l'on a un mépris décidé pour l'infanterie, charge aſſez bien à l'arme blanche, mais ne ſoutient jamais le feu du canon ou de la mouſqueterie. Elle craint de perdre ſes chevaux, la plupart Arabes, Perſans, ou Tartares, qui font toute leur fortune. Ceux qui compoſent ce corps, également reſpecté & bien payé, ont tant d'attachement pour leurs chevaux, qu'ils en portent quelquefois le deuil.

Autant les Indiens redoutent l'artillerie ennemie, autant ils ont confiance en la leur, quoiqu'ils ignorent également, & la maniere de la traîner, & celle de s'en ſervir. Leurs canons, qui ont tous des noms pompeux, & qui ſont la plupart d'une grandeur giganteſque,

ſont plutôt un obſtacle qu'un inſtrument de victoire.

Ceux qui ont l'ambition de ſe diſtinguer, s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer le ſang, & de porter l'ame aux actions héroïques. Dans cette ivreſſe paſſagere, ils reſſemblent bien plus, par leur habillement & par leur fureur impuiſſante, à des femmes fanatiques, qu'à des hommes déterminés.

Le prince qui commande ces troupes mépriſables, monte toujours ſur un éléphant richement caparaçonné, où il eſt à la fois, & le général & l'étendart de l'armée entiere qui a les yeux ſur lui. Prend-il la fuite? eſt-il tué? la machine ſe détruit. Tous les corps ſe diſperſent, ou ſe rangent ſous les enſeignes de l'ennemi.

Ce tableau que nous aurions pu étendre, ſans le charger, rend croyables nos ſuccès dans l'Indoſtan. Beaucoup d'Européens même, jugeant de ce qu'on pourroit dans l'intérieur du pays, par ce qui a été opéré ſur les côtes, penſent que la conquête entiere de ces contrées, pourroit s'entreprendre ſans témérité. Cette extrême confiance leur eſt venue de ce que dans des poſitions où aucun ennemi ne pouvoit les harceler ſur leurs derrieres, ni intercepter les ſecours qui leur arrivoient; ils ont vaincu des

tisserands & des marchands timides, des armées sans courage & sans discipline, des princes foibles, jaloux les uns des autres, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec leurs sujets. Ils ne veulent pas voir, que s'ils s'enfonçoient dans les profondeurs de l'Inde, ils auroient tous péri avant d'être arrivés au milieu de leur carriere. La chaleur excessive du climat, des fatigues continuelles, des maladies sans nombre, le défaut de subsistances, cent autres causes d'une mort inévitable, réduiroient les conquérans à rien, quand même les troupes qui les harceleroient ne leur feroient courir de dangers d'aucune espece.

Supposons cependant, si l'on veut, que dix mille soldats Européens ont parcouru, ont ravagé l'Inde d'un bout à l'autre; qu'en résultera-t-il ? Ces forces suffiront-elles pour assurer la conquête, pour contenir chaque peuple, chaque province, chaque canton; & si elles ne suffisent pas, qu'on nous dise de quelle augmentation de troupes on aura besoin ?

Qu'on admette la domination solidement établie, la situation du conquérant ne sera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indostan seront absorbés dans l'Indostan même. Il ne restera à la puissance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'usurpation, qu'un grand vuide dans

ſa population, & la honte d'avoir embraſſé des chimeres.

La queſtion que nous venons d'agiter eſt devenue aſſez inutile, depuis que les Européens ont travaillé eux-mêmes à rendre leurs ſuccès dans l'Indoſtan plus difficiles. En aſſociant à leurs jalouſies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la tactique, à la diſcipline, aux armes. Cette faute politique a ouvert les yeux aux ſouverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a ſaiſis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans ſes mouvemens; & leur infanterie, juſqu'alors ſi mépriſée, a pris la conſiſtance de nos bataillons. Une artillerie nombreuſe & bien ſervie, a défendu leur camp, a protégé leurs attaques. Les armées mieux compoſées & plus régulierement payées, ont été en état de tenir plus long-tems la campagne.

Ce changement que des intérêts momentanés avoient empêché, peut-être, de prévoir, pourra devenir avec le tems aſſez conſidérable pour mettre des obſtacles inſurmontables à la paſſion qu'ont les Européens de s'étendre dans l'Indoſtan, pour les dépouiller même des conquêtes qu'ils y ont faites. Sera-ce un bien? Sera-ce un mal? C'eſt ce que nous allons diſcuter.

Lorſque les Européens voulurent commencer

à négocier dans cette opulente région, ils la trouverent partagée en un grand nombre de petits états, dont les uns étoient gouvernés par des princes du pays, & les autres par des rois Patanes. Les haînes qui les diviſoient leur mettoient preſque continuellement les armes à la main. Indépendamment de ces guerres de province à province, il y en avoit une perpétuelle entre chaque ſouverain & ſes ſujets. Elle étoit entretenue par des régiſſeurs ou fermiers, qui pour ſe rendre agréables à la cour, faiſoient toujours outrer la meſure des impôts. Ces barbares ajoûtoient à ce fardeau le poids plus accablant encore des vexations. Leurs rapines n'étoient qu'un moyen de plus pour conſerver leurs places dans un pays où celui qui donne davantage a toujours raiſon.

Cette anarchie, ces violences, nous perſuaderent, que pour établir un commerce ſûr & permanent, il falloit le mettre ſous la protection des armes; & nous bâtimes des comptoirs fortifiés. Dans la ſuite, la jalouſie, qui diviſe les nations Européennes aux Indes comme ailleurs, les précipita dans des dépenſes plus conſidérables. Chacun de ces peuples étrangers ſe crut obligé, pour n'être pas la victime de ſes rivaux, d'augmenter ſes forces.

Cependant notre domination ne s'étendoit

pas au-delà de nos fortereſſes. Les marchandiſes y arrivoient des terres aſſez paiſiblement, ou avec des difficultés qui n'étoient pas inſurmontables. Après même que les conquêtes de Koulikan eurent plongé dans la confuſion le nord de l'Indoſtan ; la tranquillité continua ſur la côte de Coromandel. Mais la mort de Nizam El-moulouk, Souba du Decan, y alluma un incendie qui fume encore.

La diſpoſition de cette immenſe dépouille, appartenoit naturellement à la cour de Delhy. Sa foibleſſe enhardit les enfans de Nizam à ſe diſputer la richeſſe de leur pere. Pour ſe ſupplanter ils eurent recours tour à tour aux armes, aux trahiſons, au poiſon, aux aſſaſſinats. La plupart des aventuriers qu'ils aſſocierent à leurs haînes & à leurs crimes, périrent au milieu de ces horreurs. Les ſeuls Marattes qui formoient une nation, qui épouſoient tantôt un parti, tantôt un autre, & qui avoient ſouvent des troupes dans tous, paroiſſoient devoir profiter de cette anarchie, & marcher à la ſouveraineté du Decan. Les Européens ont prétendu avoir un grand intérêt à traverſer ce deſſein profond, mais ſecret ; & voici pourquoi.

Les Marattes, ont-ils dit, ſont voleurs par les loix de leur éducation, par les principes de leur politique. Ils ne reſpectent point le droit

des gens ; ils n'ont aucune connoiſſance du droit naturel, ou du droit civil ; ils portent par-tout avec eux la déſolation. Le ſeul bruit de leur approche fait un déſert des contrées les plus habitées. On ne voit que confuſion dans tous les pays qu'ils ont ſubjugués, & les manufactures y ſont anéanties.

Cette opinion fit penſer aux nations Européennes, prépondérantes à la côte de Coromandel, que de tels voiſins y ruineroient entierement le commerce, & qu'il ne feroit plus poſſible de remettre des fonds aux courtiers, pour tirer des marchandiſes de l'intérieur des terres, ſans que ces fonds fuſſent enlevés par ces brigands. Le deſir de prévenir un malheur, qui devoit ruiner leur fortune, & leur faire perdre le fruit des établiſſemens qu'elles avoient formés, ſuggéra à leurs agens l'idée d'un nouveau ſyſtême.

Dans la ſituation actuelle de l'Indoſtan, publierent-ils, il eſt impoſſible d'y entretenir des liaiſons utiles ſans la protection d'un état de guerre. La dépenſe, dans un ſi grand éloignement de la métropole, ne peut être ſoutenue par les ſeuls bénéfices du commerce, quelque conſidérables qu'on les ſuppoſe. C'eſt donc une néceſſité de ſe procurer des poſſeſſions ſuffiſantes pour fournir à ces frais énormes, &

par

par conséquent des possessions qui ne soient pas médiocres.

Cet argument, imaginé vraisemblablement pour masquer une grande avidité ou une ambition sans bornes, mais que la passion trop commune des conquêtes a fait trouver d'un si grand poids, pourroit bien n'être qu'un sophisme. Il se présente pour le combattre, une foule de raisons physiques, morales & politiques. Nous ne nous arrêterons qu'à une, & ce sera un fait. Depuis les Portugais, qui, les premiers, ont porté dans l'Inde des vues d'agrandissement, jusqu'aux Anglois qui terminent la liste fatale des usurpateurs ; il n'y a pas une seule acquisition ni grande, ni petite, qui, à l'exception du Bengale & des lieux où croissent les épiceries, ait pu à la longue payer les dépenses qu'a entraînées sa conquête, qu'a exigées sa conservation. Plus les possessions ont été vastes, plus elles ont été onéreuses à la puissance ambitieuse, qui, par quelque voie que ce pût être, avoit réussi à les obtenir.

Il en sera toujours ainsi. Toute nation qui aura acquis un grand territoire, voudra le conserver. Elle ne verra sa sûreté que dans des places fortifiées, & l'on en élevera sans nombre. Cet appareil de guerre éloignera le culti-

vateur & l'artiſte, également allarmés pour leur tranquillité. L'eſprit des princes voiſins ſe remplira de ſoupçons ; & ils craindront, avec raiſon, de ſe voir la proie d'un marchand devenu conquérant. Dès-lors, ils méditeront la ruine d'un oppreſſeur, qu'ils n'avoient reçu dans leurs ports, que dans la vue d'augmenter leurs tréſors & leur puiſſance. Si les circonſtances ſe réduiſent à des traités, ils ne les ſigneront qu'en jurant, dans leur cœur, la perte de celui avec lequel ils feront alliance. Le menſonge ſera la baſe de tous leurs accords. plus long-tems ils auront été réduits à feindre, & plus ils auront eu de loiſir pour aiguiſer le poignard deſtiné à frapper leur ennemi.

La crainte bien fondée de ces perfidies, déterminera les uſurpateurs à ſe tenir toujours en force. Auront-ils pour défenſeurs des Européens ? Quelle conſommation d'hommes pour la métropole ! Quelle dépenſe pour les aſſembler, pour leur faire paſſer les mers, pour les entretenir, pour les recruter ! Si, par principe d'économie, l'on ſe borne aux troupes Indiennes ; que pourra-t-on ſe promettre d'un amas confus de gens ſans aveu, dont les expéditions dégénérent toujours en brigandages, & finiſſent habituellement par une fuite

honteuse & précipitée ? Leur ressort moral & physique est relâché au point, que la défense de leurs dieux & de leurs foyers, n'a jamais inspiré aux plus hardis d'entr'eux, que quelques mouvemens passagers d'une intrépidité bouillante. Des intérêts étrangers & ruineux pour leur patrie, éleveront-ils leur ame avilie & corrompue ? Ne doit-on pas plutôt présumer qu'ils seront toujours dans la disposition prochaine de trahir une cause odieuse, qui ne leur offrira aucun avantage permanent & sensible ?

A ces inconveniens, se joindra un esprit de concussion & de rapine, qui, même dans les tems les plus calmes de la paix, ne differera que peu des ravages de la guerre. Les agens, chargés de ces intérêts éloignés, voudront accumuler rapidement des richesses. Les gains lents & méthodiques du commerce, ne leur paroîtront pas dignes de leur attention ; & ils précipiteront des révolutions qui mettront à leurs pieds des lacks de roupies. Leur audace aura fait des maux sans nombre, avant que l'autorité, éloignée de six mille lieues, se soit occupée des soins de la réprimer. Les réformateurs seront impuissans contre des millions, ou ils arriveront trop tard pour prévenir le ren-

verſement d'un édifice qui n'aura jamais eu de baſe bien ſolide.

Ce réſultat nous diſpenſera d'examiner la nature des engagemens politiques que les Européens ont contractés avec les puiſſances de l'Inde. Si ces grandes acquiſitions ſont nuiſibles, les traités faits pour ſe les procurer, ne ſauroient être raiſonnables. Il faudra que nos marchands, s'ils ſont ſages, renoncent en même-tems, & à la fureur des conquêtes, & à l'eſpoir flateur de tenir dans leurs mains la balance de l'Aſie.

La Cour de Delhy achevera de ſuccomber ſous le faix de ces diviſions inteſtines, ou la fortune ſuſcitera un prince capable de la relever. Le gouvernement reſtera féodal, ou redeviendra deſpotique. L'empire ſera partagé en pluſieurs états indépendans, ou n'obéira qu'à un ſeul maître. Ce feront les Marates ou les Mogols, qui donneront des loix. Ces révolutions ne doivent pas occuper les Européens. L'Indoſtan, quelle que ſoit ſa deſtinée, fabriquera des toiles. Ils les achetteront, ils nous les vendront : voilà tout.

Inutilement on objecteroit, que l'eſprit, qui, de tout tems, a régné dans ces contrées, nous a forcés de ſortir des régles ordi-

naires du commerce ; que nous sommes armés sur les côtes ; que cette position nous mêle, malgré nous, dans les affaires de nos voisins ; que chercher à nous trop isoler, c'est tout perdre. Ces craintes paroîtront un fantôme aux gens raisonnables, qui savent que la guerre en ces régions éloignées, ne peut qu'être encore plus funeste aux Européens qu'aux habitans ; & qu'elle nous mettra dans la nécessité de tout envahir, ce qu'on ne peut se promettre ; ou d'être à jamais chassés d'un pays où il est avantageux de conserver des relations.

L'amour de l'ordre, donnera même plus d'extension à ces vues pacifiques. Loin de regarder les grandes possessions comme nécessaires, on ne désespérera pas de pouvoir se passer un jour de postes fortifiés. Les Indiens sont naturellement doux & humains, malgré le caractere atroce du despotisme qui les écrase. Les peuples anciens, qui trafiquoient avec eux, se louerent toujours de leur candeur, de leur bonne-foi. Cette partie de la terre est actuellement dans une position orageuse pour elle & pour nous. Notre ambition y a semé partout la discorde ; & notre cupidité y a inspiré de la haîne, de la crainte, du mépris pour notre continent. Conquérans, usurpateurs,

oppresseurs aussi prodigues de sang qu'avides de richesses : voilà ce que nous avons paru dans l'Orient. Nos exemples y ont multiplié les vices nationaux, & nous y avons enseigné à se défier des nôtres.

Si nous avions porté chez les Indiens des procédés établis sur la bonne-foi ; si nous leur avions fait connoître que l'utilité réciproque est la base du commerce ; si nous avions encouragé leur culture & leur industrie, par des échanges également avantageux pour eux & pour nous : insensiblement, on se seroit concilié l'esprit de ces peuples. L'heureuse habitude de traiter sûrement avec nous, auroit fait tomber leurs préjugés & changé peut-être leur gouvernement. Nous en serions venus au point de vivre au milieu d'eux, de former autour de nous des nations stables & solidement policées, dont les forces auroient protégé nos établissemens par une réprocité d'intérêt. Chacun de nos comptoirs fût devenu pour chaque peuple de l'Europe, une nouvelle patrie, où nous aurions trouvé une sûreté entiere. Notre situation dans l'Inde, est une suite de nos déreglemens, des systêmes homicides que nous y avons portés. Les Indiens pensent ne nous rien devoir, parce que toutes nos actions leur

ont prouvé que nous ne nous croyions tenus à rien envers eux.

Cet état violent déplaît à la plupart des peuples de l'Asie, & ils font des vœux ardens pour une heureuse révolution. Le désordre de nos affaires doit nous avoir mis dans les mêmes dispositions. Pour qu'il résultât un rapprochement solide de cette unité d'intérêt à la paix & à la bonne intelligence, il suffiroit peut-être que les nations Européennes qui trafiquent aux Indes, convinssent entre elles, pour ces mers éloignées, d'une neutralité que les orages, si fréquens dans leur continent, ne dussent jamais altérer. Si elles pouvoient se regarder comme membres d'une même république, elles seroient dispensées d'entretenir des forces, qui les rendent odieuses & qui les ruinent. En attendant un changement que l'esprit de discorde, qui nous agite, ne permet pas d'espérer sitôt, convient-il à l'Europe de continuer le commerce des Indes, par des compagnies exclusives, ou de le rendre libre? c'est la derniere question qui nous reste à examiner.

L. L'Europe doit-elle rendre libre le commerce des

Si nous voulions la décider par des généralités, elle ne seroit pas difficile à résoudre. Demandez si dans un état qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit

Indes, ou l'exploiter par des compagnies excluſives ?

d'y prendre part ; la réponſe eſt ſi ſimple, qu'elle n'eſt pas même ſuſceptible de diſcuſſion. Il ſeroit affreux que des ſujets, qui partagent également le fardeau des chaînes ſociales & des dépenſes publiques, ne participaſſent pas également aux avantages du pacte qui les réunit ; qu'ils euſſent à gémir, & de porter le joug de leurs inſtitutions, & d'avoir été trompés en s'y ſoumettant.

D'un autre côté, les notions politiques ſe concilient parfaitement avec ces idées de juſtice. Tout le monde ſait que c'eſt la liberté qui eſt l'ame du commerce, & qu'elle eſt ſeule capable de le porter à ſon dernier terme. Tout le monde convient que c'eſt la concurrence qui développe l'induſtrie, & qui lui donne tout le reſſort dont elle eſt ſuſceptible. Cependant depuis plus d'un ſiécle, les faits n'ont ceſſé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes, le font par des compagnies excluſives ; & il faut convenir que des faits de cette eſpece ſont impoſans, parce qu'il eſt bien difficile de croire, que de grandes nations, chez qui les lumieres en tout genre ont fait tant de progrès, ſe ſoient conſtamment trompées pendant plus de cent années ſur un

objet si important, sans que l'expérience & la discussion ayent pu les éclairer. Il faut donc, ou que les défenseurs de la liberté ayent donné trop d'étendue à leurs principes, ou que les défenseurs du privilége exclusif ayent porté trop loin la nécessité de l'exception. Peut-être aussi en embrassant des opinions extrêmes, a-t-on passé le but de part & d'autre, & s'est-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette question fameuse, on a toujours cru qu'elle étoit parfaitement simple; on a toujours supposé qu'une compagnie des Indes étoit essentiellement exclusive, & que son existence tenoit à celle de son privilége. De-là les défenseurs de la liberté ont dit : les priviléges exclusifs sont odieux, donc il ne faut point de compagnie. Leurs adversaires au contraire ont répondu : la nature des choses exige une compagnie, donc il faut un privilége exclusif. Mais si nous parvenons à faire voir, que les raisons qui s'élevent contre les priviléges ne prouvent rien contre les compagnies, & que les circonstances qui peuvent rendre une compagnie des Indes nécessaire, ne font rien en faveur de son privilége; si nous prouvons que la nature des choses exige à la vérité une association puissante, une com-

pagnie pour le commerce des Indes, mais que le privilége excluſif tient à des cauſes particulieres, en ſorte que cette compagnie peut exiſter ſans être privilégiée, nous aurons trouvé la ſource de l'erreur commune, & la ſolution de la difficulté.

Qu'eſt-ce qui conſtitue la nature des choſes en matiere de commerce? Ce ſont les climats, les productions, la diſtance des lieux, la forme du gouvernement, le génie & les mœurs des peuples qui y ſont ſoumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à ſix mille lieues de l'Europe chercher les marchandiſes que fourniſſent ces contrées: il faut y arriver dans une ſaiſon déterminée, & attendre qu'une autre ſaiſon ramene les vents néceſſaires pour le retour. Il réſulte de-là, que les voyages conſomment environ deux années, & que les armateurs ne peuvent eſpérer de revoir leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Premiere circonſtance eſſentielle.

La nature d'un gouvernement, ſous lequel il n'y a ni ſûreté ni propriété, ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics, ou de former des magaſins particuliers. Qu'on ſe repréſente des hommes accablés & corrompus par le deſpotiſme, des ouvriers hors d'état

de rien entreprendre par eux-mêmes ; & d'un autre côté, la nature plus féconde encore que l'autorité n'eſt avide, fourniſſant à des peuples pareſſeux une ſubſiſtance qui ſuffit à leurs beſoins, à leurs deſirs : & l'on ſera étonné qu'il y ait la moindre induſtrie dans l'Inde. Auſſi pouvons-nous aſſurer qu'il ne s'y fabriqueroit preſque rien, ſi l'on n'alloit exciter les tiſſerands l'argent à la main, & ſi l'on n'avoit la précaution de commander un an d'avance les marchandiſes dont on a beſoin. On paye un tiers du prix, au moment où on les commande ; un ſecond tiers, lorſque l'ouvrage eſt à moitié fait ; & le dernier tiers enfin, à l'inſtant de la livraiſon. Il réſulte de cet arrangement, une différence fort conſidérable ſur le prix & ſur la qualité ; mais il réſulte auſſi la néceſſité d'avoir ſes fonds dehors une année de plus, c'eſt-à-dire, trois années au lieu de deux : néceſſité effrayante pour des particuliers, ſur-tout en conſidérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entrepriſes.

En effet, les frais de navigation & les riſques étant immenſes, il faut néceſſairement pour les courir, rapporter des cargaiſons complettes, c'eſt-à-dire, des cargaiſons d'un million ou quinze cents mille livres, prix d'achat

dans l'Inde. Or, quels ſont les négocians ou les capitaliſtes même, en état de faire des avances de cette nature, pour n'en recevoir le rembourſement qu'au bout de trois années ? Il y en a ſans doute très-peu en Europe ; & parmi ceux qui en auroient la puiſſance, il n'y en a preſque aucun qui en eût la volonté. Conſultez le cœur humain ; ce ſont les gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands riſques, pour faire de grands profits. Mais lorſqu'une fois la fortune d'un homme eſt parvenue à un certain dégré, il veut jouir, & jouir avec ſûreté. Ce n'eſt pas que les richeſſes éteignent la ſoif des richeſſes, au contraire, elles l'allument ſouvent ; mais elles fourniſſent en même tems mille moyens de la ſatisfaire, ſans peine & ſans danger. Ainſi, d'abord ſous ce point de vue, commence à naître la néceſſité de former des aſſociations, où un grand nombre de gens n'héſiteront point de s'intéreſſer, parce que chacun d'eux en particulier ne riſquera qu'une petite partie de ſa fortune, & meſurera l'eſpérance des profits ſur la réunion des moyens que peut employer la ſociété entiere. Cette néceſſité deviendra plus ſenſible encore, ſi l'on conſidere de près la maniere dont ſe font les achats dans l'Inde,

& les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaison d'avance, il faut plus de cinquante agens différens répandus à trois cents, à quatre cents, à cinq cents lieues les uns des autres. Il faut, quand l'ouvrage est fini, le vérifier, l'auner, sans quoi les marchandises seroient bientôt défectueuses par la mauvaise foi des ouvriers, également corrompus par leur gouvernement, & par l'influence des crimes en tout genre, dont l'Europe depuis trois siécles leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations qui ne sont pas moins nécessaires. Il faut des blanchisseurs, des batteurs de toile, des emballeurs, des blanchisseries même qui renferment des étangs dont les eaux soient choisies. Il seroit bien difficile, sans doute, à des particuliers, de saisir & d'embrasser cet ensemble de précautions; mais en supposant que leur industrie leur en fournît la possibilité, ce ne pourroit jamais être qu'autant que chacun d'eux feroit un commerce suivi, & des expéditions toujours successives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne se créent pas d'un jour à l'autre, & ne peuvent se maintenir que par des relations continuel-

les. Il faudroit donc que chaque particulier fût en état, pendant trois années de ſuite, d'expédier ſucceſſivement un vaiſſeau chaque année, c'eſt-à-dire, de débourſer quatre millions de livres. On ſent bien que cela eſt impoſſible, & qu'il n'y a qu'une ſociété qui puiſſe former une pareille entrepriſe.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maiſons de commerce, qui feront toutes ces opérations de détail, & qui tiendront des cargaiſons toutes prêtes pour les vaiſſeaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établiſſement de maiſons de commerce à ſix mille lieues de la métropole, avec des fonds immenſes pour faire les avances néceſſaires aux tiſſerands, nous paroît une chimere démentie par la raiſon & par l'expérience. Peut-on croire de bonne-foi que des négocians qui ont une fortune faite en Europe, iront la porter en Aſie, pour y former des magaſins de mouſſelines, dans l'eſpérance de voir arriver des vaiſſeaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre, & avec des fonds inſuffiſans? Ne voit-on pas, au contraire, que l'eſprit de retour s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats; & qu'au lieu de

chercher à l'accroître par les moyens faciles que leur offrent le commerce particulier de l'Inde & le service des compagnies, ils se pressent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie.

Vous faut-il de nouvelles preuves & de nouveaux exemples ? Voyez ce qui se passe en Amérique.

Si l'on pouvoit supposer que le commerce & l'espoir des profits qu'il donne, fussent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce seroit sans doute pour aller se fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Asie, & gouvernée par les loix, par les mœurs de l'Europe. Il semble qu'il seroit tout simple de voir des négocians acheter d'avance le sucre des colons, pour le livrer aux vaisseaux d'Europe à l'instant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées, qu'ils revendroient à ces mêmes colons lorsqu'ils en auroient besoin. C'est cependant tout le contraire qui arrive. Les négocians établis en Amérique ne sont que de simples commissionnaires, des facteurs, qui facilitent aux colons & aux Européens l'échange réciproque de leurs denrées, mais qui sont si peu en état de faire activement le commerce par eux-mêmes,

que lorſqu'un vaiſſeau n'a pû trouver le débit de ſa cargaiſon, elle reſte en dépôt pour le compte de l'armateur, chez le commiſſionnaire auquel elle avoit été adreſſée. D'après cela, on doit conclure que ce qui ne ſe fait pas en Amérique ſe feroit encore moins en Aſie, où il faudroit de plus grands moyens, & où il y auroit de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établiſſement ſuppoſé des maiſons de commerce dans l'Inde, ne détruiroit point la néceſſité de former en Europe des ſociétés, parce qu'il n'en faudroit pas moins débourſer pour chaque armement douze ou quinze cents mille livres de fonds, qui ne pourroient jamais rentrer que la troiſiéme année au plutôt.

Cette néceſſité une fois prouvée dans tous les cas, il en réſulte que le commerce de l'Inde eſt dans un ordre particulier, puiſqu'il n'y a point, ou preſque point de négocians qui puiſſent l'entreprendre & le ſuivre par eux-mêmes, avec leur propre fonds, & ſans le ſecours d'un grand nombre d'aſſociés. Il nous reſte à prouver que ces ſociétés démontrées néceſſaires, ſeroient portées par leur intérêt propre & par la nature des choſes, à ſe réunir en une ſeule & même compagnie.

Deux

Deux raisons principales viennent à l'appui de cette proposition : le danger de la concurrence dans les achats & dans les ventes, & la necessité des assortimens.

La concurrence des vendeurs & des acheteurs réduit les marchandises à leur juste valeur. Lorsque la concurrence des vendeurs est plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandises tombe au-dessous de leur valeur ; comme il est plus considérable, lorsque le nombre des acheteurs surpasse celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorsque vous supposez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armemens particuliers qu'on y destinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs, tandis qu'il n'est pas en votre pouvoir d'augmenter celle des vendeurs. C'est comme si vous conseilliez à des négocians d'aller en troupe mettre l'enchere à des effets, pour les avoir à meilleur marché.

Les Indiens ne font presque aucune consommation des productions de notre sol & de notre industrie. Ils ont peu de besoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils se passeroient faci-

lement de l'or & de l'argent de l'Amérique ; qui loin de leur procurer des jouissances, n'est qu'un aliment de plus à la tyrannie sous laquelle ils gémissent. Ainsi comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre mesure que le besoin & la fantaisie des échangeurs, il est évident que dans l'Inde nos marchandises valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaisseaux Indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes & nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas besoin de nous, & qu'il nous fera nécessairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. De-là il suit, que plus il y aura de marchands Européens occupés de ce commerce, plus la valeur des productions de l'Inde augmentera, plus celle des nôtres diminuera ; & qu'enfin ce ne sera qu'avec des exportations immenses que nous nous procurerons les marchandises qui nous viennent de l'Asie. Mais si par une suite de cet ordre de choses, chacune des sociétés particulieres est obligée d'exporter plus d'argent, sans rapporter plus de marchandises, il en résultera pour elles une perte certaine ; & la concurrence qui aura entamé leur ruine en Asie, les poursuivra encore en Europe pour la

consommer; parce que le nombre des vendeurs étant alors plus considérable, tandis que celui des acheteurs est toujours le même, les sociétés seront obligées de vendre à meilleur marché, après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des assortimens n'est pas moins important. On entend par assortiment la combinaison de toutes les especes de marchandises que fournissent les différentes parties de l'Inde, combinaison proportionnée à l'abondance ou à la disette connue de chaque espece de marchandise en Europe. C'est de-là principalement que dépendent tous les succès & tous les profits du commerce. Mais rien ne seroit plus difficile dans l'exécution, pour des sociétés particulieres. En effet, comment voudroit-on que ces petites sociétés isolées, sans communication, sans liaison entr'elles, intéressées au contraire à se dérober la connoissance de leurs opérations, remplissent cet objet essentiel? Comment voudroit-on qu'elles dirigeassent cette multitude d'agens & de moyens, dont on vient de montrer la nécessité? Il est clair que les subrécargues ou les commissionnaires incapables de vues générales, demanderoient tous en même tems la même espece

de marchandiſes, parce qu'ils croiroient qu'il y auroit plus à gagner. Ils en feroient par conſéquent monter le prix dans l'Inde, ils le feroient baiſſer en Europe, & cauſeroient tout à la fois un dommage inévitable à leurs commettans & à l'état.

Toutes ces conſidérations n'échapperoient certainement point aux armateurs & aux capitaliſtes, qu'on ſolliciteroit d'entrer dans ces ſociétés. La crainte de ſe trouver en concurrence avec d'autres ſociétés, ſoit dans les achats, ſoit dans les ventes, ſoit dans la compoſition des aſſortimens, rallentiroit leur activité. Bientôt le nombre des ſociétés diminueroit, & le commerce, au lieu de s'étendre, ſe renfermeroit tous les jours dans un cercle plus étroit, & finiroit peut-être par s'anéantir.

Ces ſociétés particulieres feroient donc intéreſſées, comme nous l'avons dit, à ſe réunir; parce qu'alors tous leurs agens, ſoit à la côte de Coromandel, ſoit à la côte de Malabar, ſoit dans le Bengale, liés & dirigés par un ſyſtême ſuivi, travailleroient de concert dans les différens comptoirs, à aſſortir les cargaiſons qui devroient être expédiées du comptoir principal; tandis que par des rapports & une relation intimes, toutes ces cargaiſons for-

mées ſur un plan uniforme, concourroient à produire un aſſortiment complet, meſuré ſur les ordres & les inſtructions qui auroient été envoyés d'Europe.

Mais on eſpéreroit vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer ſans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont beſoin d'être excités; & c'eſt principalement, comme dans celui-ci, lorſqu'ils ont à craindre qu'on ne leur refuſe une protection qui leur eſt néceſſaire, ou qu'on n'accorde à d'autres des faveurs qui pourroient leur nuire. Le gouvernement de ſon côté ne feroit pas moins intéreſſé à favoriſer cette aſſociation, puiſqu'il eſt conſtant que c'eſt le moyen le plus ſûr, & peut-être l'unique, de ſe procurer au meilleur marché poſſible les marchandiſes de l'Inde, néceſſaires à la conſommation intérieure de l'état, & à l'exportation qui s'en fait au-dehors. Cette vérité deviendra plus ſenſible par un exemple très-ſimple.

Suppoſons un négociant qui expédie un vaiſſeau aux Indes avec des fonds conſidérables. Ira-t-il charger pluſieurs commiſſionnaires dans le même lieu d'acheter les marchandiſes dont il a beſoin ? Non, ſans doute; parce qu'il ſentira qu'en exécutant fort ſecrettement

ſes ordres chacun de leur côté, ils ſe nuiroient les uns aux autres, & feroient monter néceſſairement le prix des marchandiſes demandées ; en ſorte qu'il en auroit une moindre quantité avec la même ſomme d'argent, que s'il n'eût employé qu'un ſeul commiſſionnaire. L'application n'eſt pas difficile à faire ; c'eſt l'état qui eſt le négociant, & c'eſt la compagnie qui eſt le commiſſionnaire.

Nous avons prouvé juſqu'à préſent que dans le commerce des Indes, la nature des choſes exigeoit que les citoyens d'un état fuſſent réunis en compagnie, & pour leur intérêt propre, & pour celui de l'état même ; mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette compagnie dût être excluſive. Nous croyons appercevoir, au contraire, que l'excluſif dont les compagnies Européennes ont toujours été armées, tient à des cauſes particulieres qui ne ſont point de l'eſſence de ce commerce.

Lorſque les différentes nations de l'Europe imaginerent ſucceſſivement qu'il étoit de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes, que les particuliers ne faiſoient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-tems, il fallut bien former des compagnies, & leur don-

ner des encouragemens proportionnés à la difficulté de l'entreprise. On leur avança des fonds ; on les décora de tous les attributs de la puissance souveraine ; on leur permit d'envoyer des ambassadeurs ; on leur donna le droit de faire la paix & la guerre, & malheureusement pour elles & pour l'humanité, elles n'ont que trop usé de ce droit funeste. On sentit en même tems qu'il étoit nécessaire de leur assurer les moyens de s'indemniser des dépenses d'établissement, qui devoient être très-considérables. De-là les priviléges exclusifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, & qui se sont ensuite perpétués par des circonstances que nous allons développer.

Les prérogatives brillantes que l'on avoit accordées aux compagnies, étoient, à le bien prendre, autant de charges imposées au commerce. Le droit d'avoir des forteresses, emportoit la nécessité de les construire & de les défendre. Le droit d'avoir des troupes, emportoit l'obligation de les recruter & de les payer. Il en étoit de même de la permission d'envoyer des ambassadeurs, & de faire des traités avec les princes du pays. Tout cela entraînoit après soi des dépenses de pure repré-

ſentation, bien propres à arrêter les progrès du commerce, & à faire tourner la tête aux gens que les compagnies envoyoient aux Indes pour y être leurs facteurs, & qui en arrivant ſe croyoient des ſouverains, & agiſſoient en conſéquence.

Cependant les gouvernemens trouvoient fort commode d'avoir en Aſie des eſpeces de colonies, qui, en apparence, ne leur coûtoient rien; & comme en laiſſant toutes les dépenſes à la charge des compagnies, il étoit juſte de leur aſſurer tous les profits, les priviléges ont été maintenus. Mais ſi au lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté ſes regards vers l'avenir, & qu'on eût lié tous les événemens que la révolution d'un certain nombre d'années amene naturellement dans ſon cours, on auroit vu que les dépenſes de ſouveraineté, dont il eſt impoſſible de déterminer la meſure, parce qu'elles ſont ſubordonnées à une infinité de circonſtances politiques, abſorberoient ou plutôt ou plus tard, & les bénéfices & les capitaux du commerce: qu'il faudroit alors que le tréſor public s'épuiſât pour venir au ſecours de la compagnie privilégiée, & que ces faveurs tardives, qui n'apporteroient de remede qu'au mal déjà fait,

ſans en détruire la cauſe, laiſſeroient à perpétuité les compagnies de commerce dans la médiocrité & dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernemens ne reviendroient-ils pas enfin de cette erreur? Pourquoi ne reprendroient-ils pas une charge qui leur appartient, & dont le poids, après avoir accablé les compagnies, finit toujours par retomber tout entier ſur eux? Alors la néceſſité de l'excluſif s'évanouiroit. Les compagnies exiſtantes, que des relations anciennes & un crédit établi rendent précieuſes, ſeroient ſoigneuſement conſervées. L'apparence du monopole s'éloigneroit d'elles à jamais, & la liberté leur offriroit peut-être des objets nouveaux, que les charges attachées au privilége ne leur auroient pas permis d'embraſſer. D'un autre côté, le champ du commerce ouvert à tous les citoyens, ſe fertiliſeroit ſous leurs mains. On les verroit tenter de nouvelles découvertes, former des entrepriſes nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde, ſûr de trouver un débouché en Europe, s'étendroit encore & prendroit plus d'activité. Les compagnies attentives à toutes ces opérations, meſureroient leurs envois & leurs retours ſur les progrès du commerce particulier; & cette concurrence, dont perſonne ne ſeroit

la victime, tourneroit au profit des différens états.

Ce ſyſtême nous ſemble propre à concilier tous les intérêts, tous les principes. Il ne nous paroît ſuſceptible d'aucune objection raiſonnable, ſoit de la part des défenſeurs du privilége excluſif, ſoit de la part des défenſeurs de la liberté.

Les premiers diroient-ils que les compagnies ſans privilége excluſif n'auroient qu'une exiſtence précaire, & ſeroient bientôt ruinées par les particuliers ?

Vous étiez donc de mauvaiſe foi, leur répondrois-je, lorſque vous ſouteniez que le commerce particulier ne pouvoit pas réuſſir ? Car s'il parvient à ruiner celui des compagnies, comme vous le prétendez aujourd'hui, ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles, par la ſupériorité de ſes moyens & par l'aſcendant de la liberté, de toutes les branches dont elles ſont en poſſeſſion. D'ailleurs, qu'eſt-ce qui conſtitue réellement vos compagnies ? ce ſont leurs fonds, leurs vaiſſeaux, leurs comptoirs, & non pas leur privilége excluſif. Qu'eſt-ce qui les a toujours ruinées ? ce ſont les dépenſes exceſſives, les abus de tout genre, les entrepriſes folles, en un mot, la mauvaiſe adminiſ-

tration, bien plus deſtructive que la concurrence. Mais ſi la diſtribution de leurs moyens & de leurs forces eſt faite avec ſageſſe & économie; ſi l'eſprit de propriété dirige leurs opérations, je ne vois point d'obſtacle qu'elles ne puiſſent vaincre, point de ſuccès qu'elles ne puiſſent eſpérer.

Ces ſuccès feroient-ils ombrage aux défenſeurs de la liberté? Diroient-ils à leur tour que ces compagnies riches & puiſſantes épouvanteroient les particuliers, & détruiroient en partie cette liberté générale & abſolue, ſi néceſſaire au commerce.

Cette objection ne nous ſurprendroit pas de leur part; car ce ſont preſque toujours des mots qui conduiſent les hommes, & qui dirigent leurs démarches & leurs opinions. Je n'excepte pas de cette erreur le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce, liberté civile. Nous adorons avec eux ces deux divinités tutélaires du genre-humain. Mais ſans nous laiſſer ſéduire par des mots, nous nous attachons à l'idée qu'ils repréſentent. Que demandez-vous, dirois-je à ces reſpectables enthouſiaſtes de la liberté? que les loix aboliſſent juſqu'au nom de ces anciennes compagnies, afin que chaque citoyen puiſſe ſe livrer ſans crainte

à ce commerce, & qu'ils ayent tous également les mêmes moyens de se procurer des jouissances, les mêmes ressources pour parvenir à la fortune. Mais si de pareilles loix, avec tout cet appareil de liberté, ne sont dans le fait que des loix très-exclusives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter ? Lorsque l'état permet à tous ses membres de faire des entreprises qui demandent de grandes avances, & dont par conséquent les moyens sont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement. Il semble qu'on veuille se jouer de sa crédulité, en lui permettant de faire des choses qu'il lui est impossible de faire. Anéantissez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne se fera point, ou ne se fera que par un petit nombre de négocians accrédités.

Je vais plus loin ; & en faisant abstraction des priviléges exclusifs, je poserai en fait que les compagnies des Indes, par la maniere dont elles sont constituées, ont associé à leur commerce une infinité de gens, qui sans cela n'y auroient jamais eu de part. Voyez le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce ; & vous conviendrez qu'il eût été bien plus res-

ſerré dans la ſuppoſition contraire ; que l'exiſtence des compagnies n'a fait que l'étendre, en paroiſſant le borner ; & que la modicité du prix des actions doit rendre très-précieuſe au peuple la conſervation d'un établiſſement qui lui ouvre une carriere que la liberté lui auroit fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les compagnies & les particuliers réuſſiroient également, ſans que les ſuccès des uns puſſent nuire au ſuccès des autres, ou leur donner de la jalouſie. Les compagnies continueroient à exploiter des objets qui, exigeant par leur nature & leur étendue de grands moyens & de l'unité, ne peuvent être embraſſés que par une aſſociation puiſſante. Les particuliers au contraire s'adonneroient à des objets, qui ſont à peine apperçus par une grande compagnie, & qui, avec le ſecours de l'économie, & par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendroient pour eux une ſource de richeſſes.

C'eſt aux hommes d'état, appellés par leurs talens au maniment des affaires publiques, à prononcer ſur les idées d'un citoyen obſcur que ſon inexpérience peut avoir égaré. La politique ne ſauroit s'appliquer aſſez tôt, ni trop

profondément, à régler un commerce qui intéreſſe ſi eſſentiellement le ſort des nations, & qui, vraiſemblablement, l'intéreſſera toujours.

Pour que les liaiſons de l'Europe avec les Indes diſcontinuâſſent, il faudroit que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès ſi rapides, jetté de ſi profondes racines, fût également proſcrit dans tous les états. Il faudroit que la molleſſe ne nous ſurchargeât plus de mille beſoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudroit que la rivalité du commerce ceſſât d'agiter, de diviſer les nations avides de richeſſes. Il faudroit des révolutions dans les mœurs, dans les uſages, dans les opinions, qui n'arriveront jamais. Il faudroit rentrer dans les bornes d'une nature ſimple, dont nous paroiſſons ſortis pour toujours.

Telles ſont les dernieres réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Aſie. Il eſt tems de s'occuper de l'Amérique.

Fin du cinquiéme Livre.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le ſecond Volume.

A

D

F

G

H

I

M

S

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA

Du second Volume.

PAGE 9, *ligne* 24, les siécles : *lisez* ces siécles.
Pag. 20, *lig.* 14, du commerce : *lis.* de commerce.
Pag. 44, *lig.* 21, ses soumissions : *lis.* des soumissions.
Pag. 57, *lig.* 25, ses dissensions : *lis.* ces dissensions.
Pag. 59, *lig.* 9, provision : *lis.* profusion.
Pag. 62, *lig.* 13, moderé : *lis.* modeste.
Pag. 84, *lig.* 17, les monopoles : *lis.* des monopoles.
Pag. ibid. *lig.* 28, de l'Inde, *lis.* dans l'Inde.
Pag. 91, *lig.* 22, durant toute : *lis.* durant prèsque toute.
Pag. 101, *lig.* 5, quelques terres, *lis.* quelques cours.
Pag. 102, *lig.* 10, font enfouir : *lis.* vont enfouir.
Pag. 109, *lig.* 22, s'attribuent : *lis.* s'attribuerent.
Pag. 124, *lig.* 21, Karicab : *lis.* Karical.
Pag. 125, *lig.* 3, Dioy : *lis.* Divy.
Pag. ibid. *lig.* 4, Chicakeb : *lis.* Chicakol.
Pag. 129, *lig.* 6, Moultau : *lis.* Multan.
Pag. ibid. *lig.* 7, Tatla : *lis.* Tatta.
Pag. 171, *lig.* 1, changer : *lis.* échanger.
Pag. 181, *lig.* 24, 1587 : *lis.* 587.
Pag. 209, *lig.* 6, de Malabar : *lis.* du Malabar.
Pag. ibid. *lig.* 18, dont cinquante : *lis.* dont cent cinquante.
Pag. 239, *lig.* 15, la supériorité : *lis.* sa supériorité.
Pag. 264, *lig.* 5, l'art : *lis.* les arts.
Pag. 265. *lig.* 18, d'aucunes compagnies : *lis.* d'aucune compagnie.
Pag. 268, *lig.* 14, placez un point après Tartarie.
Pag. 283, *lig.* 24. ministre : *lis.* ministère.
Pag. 296, *lig.* 7, corps retranché : *lis.* camp retranché,
Pag. 304, *lig* 22, police indigente : *lis.* police indigene.

Pag. 306, *lig.* 19, après le mot reconnue, placez une virgule,

Pag. ibid. *lig.* 20, après le mot argent, mettez un point.

Pag. 314, *lig.* 27, du thé : *liſ.* des thés.

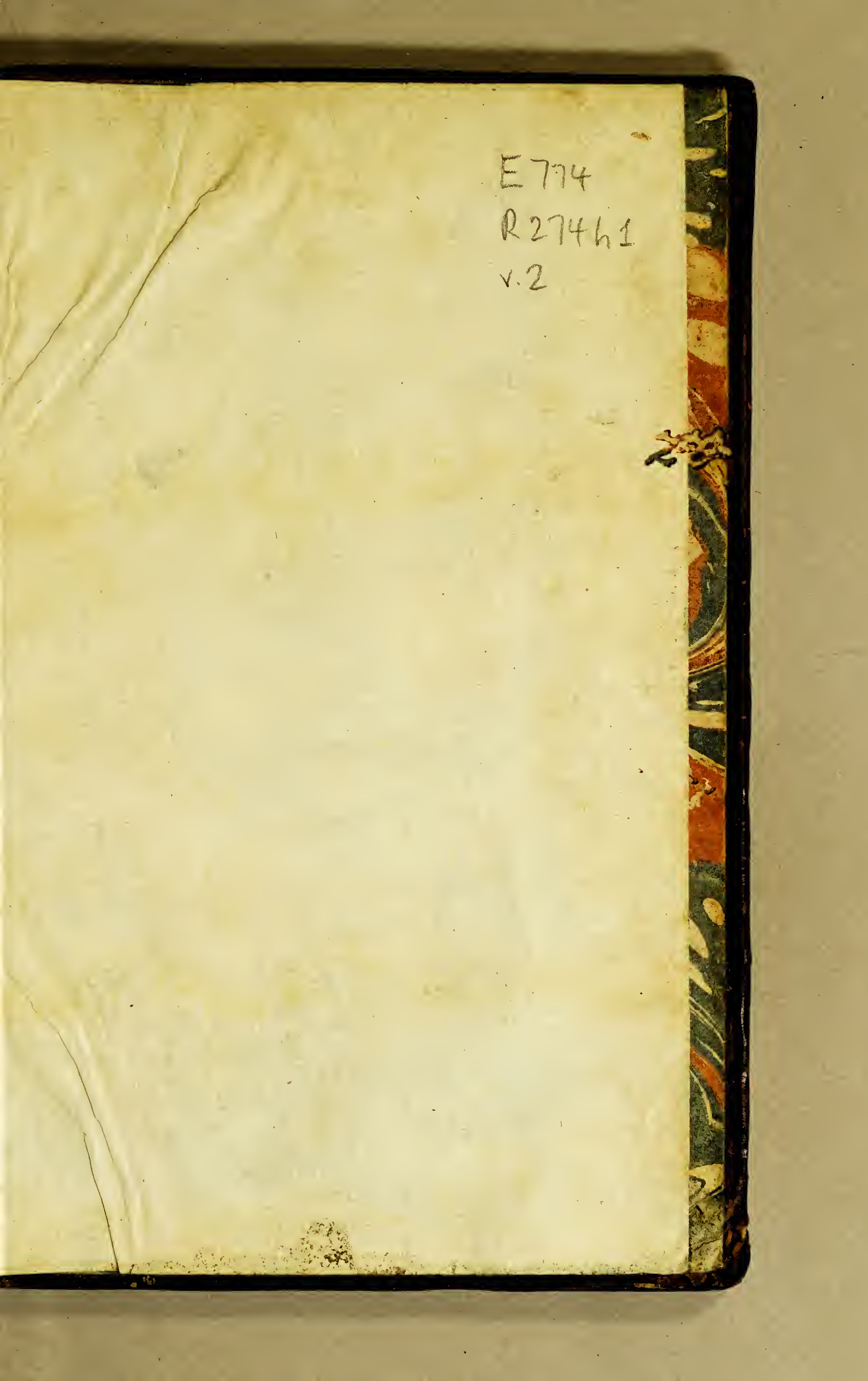
Pag. 370, *lig.* 25, leurs dépendances : *liſ.* leur dépendance.

Pag. 378, *lig.* 18, leur fortune : *liſ.* ſa fortune.

Pag. 386, *lig.* 9, ſe réduiſent : *liſ.* les réduiſent.

Pag. 408, *lig.* 22, abſorberoient ou plutôt : *liſ.* abſorberoient plutôt.

Fin de l'Errata.


E774
R274h1
v.2





